U d'/ of Ottawa
39003003449864

1

507 B

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/etudesarcholog00gagn

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

COLLECTION MAISONNEUVE

Droits réservés. Canada 1913,
par Librairie Beauchemin Limitée Montréal.

N° 507 B

ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

ET

VARIETÉS

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES

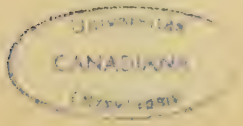
ET

VARIÉTÉS

PAR

ALPHONSE GAGNON

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, rue St-Jacques
1913



PREFACE

Sous le titre d'*Études archéologiques et Variétés*, je réunis en volume certains travaux sur des questions d'actualité ou d'intérêt public, fruits de mes heures de loisir de ces dernières années. Quelques-uns de ces écrits ont déjà été publiés, il est vrai, dans les Rapports de la Société Royale du Canada, de la Société de Géographie de Québec ou dans des revues et journaux littéraires du pays ; mais, en les réunissant ici avec d'autres matières inédites, j'ai eu soin de les revoir et d'y apporter quelques modifications qui leur donnent presque tout l'intérêt d'une première publication.

Je ne prétends pas faire connaître au monde savant aucune nouvelle découverte en archéologie, deux conditions essentielles me manquant pour atteindre ce but : le savoir nécessaire et l'indépendance sous le rapport de la fortune qui, outre les loisirs qu'elle procure, permet de se transporter sur les lieux et de se rendre compte *de visu* des objets ou des choses qui font le sujet de ces études ; ce que je me propose en publiant ce volume est, avant tout, d'être utile à mon pays, en aidant à vulgariser la connaissance de certaines études et découvertes archéologiques actuelles, et d'éveiller, si possible, parmi mes compatriotes, le désir de donner plus d'attention à ces questions, dont se

préoccupent les hommes de progrès de presque tous les pays.

Des amis, bien intentionnés sans doute, mais peu au fait de l'importance et du développement extraordinaire que l'archéologie préhistorique a pris depuis ces dernières années, m'ont quelquefois insinué que ces sortes d'études n'étaient que de peu ou d'aucune utilité.

A cela, je dirai d'abord que l'étude de l'antiquité a toujours présenté à mon esprit un attrait particulier, et, en second lieu, qu'il serait peu glorieux pour nous de nous tenir à l'écart, comme si le mouvement scientifique contemporain pouvait nous laisser indifférents.

Il faut avouer que nos concitoyens d'origine britannique nous ont devancés dans cette voie, et la science pleure encore la perte qu'elle vient de faire de l'un de ses plus illustres représentants dans notre pays : sir Daniel Wilson.

Il est certain que l'archéologie dans ses diverses branches, dont l'étude peut paraître aride dans les commencements, ne tarde pas à captiver l'esprit, qui finit par y goûter un véritable plaisir. Les progrès que cette science a accomplis depuis un demi-siècle, ont découvert à nos regards étonnés des horizons naguère encore tout à fait inconnus de l'histoire de l'humanité ; ils nous ont révélé l'existence, le degré de civilisation, les croyances, les mœurs, les usages publics et privés de maints peuples dont, jusqu'ici, nous ignorions même les noms ; ses conquêtes, en un mot, en élargissant le cercle de l'antiquité de l'homme, ont pour ainsi dire renouvelé la face de l'histoire. Je ne crains pas d'ajouter que l'archéologie est une de ces sciences dont l'étude constitue un puissant préservatif contre la littérature malsaine, fléau de notre époque, qui

menace de nous envahir, et qui n'est propre à causer que des ruines morales et intellectuelles.

On ne lira pas non plus sans intérêt la relation d'un voyage au lac Mistassini, accompli dernièrement par deux de nos compatriotes anglais. Cette relation, publiée dans les journaux du temps, paraît aujourd'hui dans notre langue pour la première fois ; elle abonde en toutes sortes de détails sur cette partie reculée de l'Amérique du Nord dont le Mistassini, de réputation légendaire, occupe un espace qui ne paraît pas encore parfaitement déterminé.

Je joins également à ce volume, mais en l'augmentant considérablement, un article intitulé : « *Société des livres* », qui a déjà paru dans la *Revue Canadienne*. Si la lecture de ces pages peut faire naître chez quelques-uns de ces jeunes gens qui usent de la vie sans profit pour leurs semblables et sans gloire pour eux-mêmes, et à qui les heures de loisir sont pour ainsi dire à charge, un peu de ce feu sacré, de cet enthousiasme, qui répand tant de charmes sur tout ce que nous faisons, et qui est la source de généreux efforts dans la poursuite du beau et du bien, nul ne s'en estimera plus heureux que moi.

J'ai dû, au dernier moment, retrancher de cet ouvrage une étude sur l'origine des monuments mégalithiques, (grandes pierres). L'insertion de ce travail aurait formé un trop fort volume. Il sera d'ailleurs prochainement l'objet d'une publication indépendante.

Il ne me reste qu'à exprimer le regret de n'avoir pu illustrer ce livre. Des dessins, représentant,

par exemple, les monuments élevés par les *Mound-Builders* aux États-Unis, et par les peuples civilisés du Mexique et de l'Amérique centrale, auraient beaucoup ajouté à l'intérêt de cette partie de mon travail ; mais la reproduction de pareilles gravures m'aurait entraîné à des dépenses considérables, qu'il n'est pas encore facile de se permettre dans ce pays. J'ai confiance toutefois que cet ouvrage, malgré ses imperfections, recevra du public un accueil bienveillant.

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES

ET

VARIÉTÉS

LES MOUND-BUILDERS

On peut dire avec raison que les questions préhistoriques sont les études du jour ; jamais elles n'ont excité un si vif intérêt qu'à l'époque actuelle. La recherche des origines des premières migrations humaines et l'étude des traces qu'ont pu laisser les peuples maintenant disparus, occupent aujourd'hui l'attention d'un grand nombre de savants. Ceux-ci, à défaut de documents écrits, ont recours à la terre elle-même, qui renferme dans son sein de précieux renseignements. Les différentes couches de notre globe sont, pour ainsi dire, autant de pages vivantes qui nous racontent l'histoire de la terre, et les commencements des races primitives, tant de l'Europe que de notre continent. Nous y lisons avec beaucoup de certitude la date de l'apparition de l'homme dans ces contrées, et l'existence précaire et difficile qu'il menait à cette époque lointaine, où, sans autres armes que celles que pouvait lui fournir la pierre taillée, il lui fallait lutter contre les grands

mammifères qui n'existent plus aujourd'hui, mais qui parcouraient alors ces régions.

Il est vrai que la science géologique n'a pas encore atteint son entier développement, mais les données qu'elle nous fournit sur la condition de la terre, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur, et sur l'aurore de la vie, sont vraiment étonnantes, et confirment d'ailleurs dans leurs détails l'ensemble du récit sommaire qu'en a fait autrefois le législateur des Juifs.

La géologie a donné naissance à la paléontologie ou l'étude des fossiles, c'est-à-dire des espèces animales et végétales que l'on trouve enfouies dans les profondeurs de la terre et qui ne se rencontrent plus dans les règnes actuels. Chaque assise est caractérisée par des êtres particuliers qui font connaître au géologue l'âge relatif du terrain auquel ils appartiennent, de même que les médailles trouvées sous les ruines fixent l'antiquaire sur l'âge des monuments qui les recouvrent.

C'est au moyen de ces sciences, auxquelles on pourrait joindre l'ethnographie et l'étude comparée des langues, que l'on peut remonter aux premiers âges du monde et suivre les traces de migrations antérieures à toutes les traditions. Elles ont amené la solution d'intéressantes questions préhistoriques, et la reconstruction d'un passé considéré d'abord comme fabuleux.

C'est ainsi que nous voyons les premiers hommes, à la recherche de l'inconnu ou manquant d'espace, quitter le plateau de l'Asie et se répandre sur l'Europe, menant une vie nomade, n'ayant pour abris que les cavernes et les rochers, où l'on trouve aujourd'hui leurs ossements confondus avec ceux des pachydermes, des édentés monstrueux, qui peuplaient alors le globe.

S'il nous faut convenir que l'état actuel de nos connaissances ne nous permet d'émettre que des hypothèses plus ou moins fondées touchant l'origine des premières immigrations en Amérique, nous pouvons au moins affirmer l'ancienneté de notre continent et y constater, comme un fait bien établi, la présence de l'homme à une date difficile à supputer, mais fort reculée, combattant, lui aussi, avec d'humbles silex, le mastodonte; le mégathérium et autres grands animaux des temps quaternaires, menant enfin une existence identique aux peuplades européennes de la même époque. Nous pouvons répéter, avec l'auteur de l'*Amérique préhistorique*, que « par une de ces grandes lois que la science ne peut méconnaître, au milieu d'une faune et d'une flore absolument différentes, des hommes, semblables par leur charpente osseuse, semblables par leur intelligence et leurs conceptions, parcouraient au même moment les forêts tropicales de l'Inde et les froides régions du Canada, chassant l'ours et le renne sur les rives du Delaware et du Mississippi, comme sur celles de la Seine ou de la Tamise ».

Pendant que les siècles se déroulent, de nouvelles immigrations pénètrent sur notre continent, apportant avec elles les éléments d'une civilisation en progrès. A la vie nomade succède la vie sédentaire ; la société civile s'organise ; on s'adonne à la culture du sol ; on construit des villes, et, bien longtemps après, les Espagnols, à leur arrivée en Amérique, y trouvent des peuples dont la civilisation, quoiqu'elle eût alors beaucoup perdu de son éclat, était cependant sous plusieurs rapports comparable à la leur.

A cette époque, l'Amérique présentait sur trois points, à des degrés divers, les traces d'une antique

civilisation : la partie occidentale de l'Amérique du Sud, comprenant le Chili et le Pérou, l'Amérique centrale et le Mexique, et les vallées du Mississipi et de l'Ohio.

C'est à tort que l'on considère souvent l'Amérique comme le « pays des choses nouvelles », suivant l'expression d'un américaniste. Géologiquement parlant, plusieurs portions du continent américain ont été formées antérieurement à l'ancien monde, et le savant de nos jours y découvre des antiquités pouvant soutenir avantageusement la comparaison avec les plus célèbres monuments de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome (1). Mais, tandis que ces derniers ont tour à tour été décrits par les voyageurs et les poètes, ceux de l'Amérique, au contraire, sont restés pendant de longs siècles ensevelis dans la solitude et le silence, et ce n'est que de nos jours pour ainsi dire qu'ils sont l'objet de l'attention et de l'étude qu'ils méritent de la part des érudits.

On ne saurait trop déplorer la cruauté et la barbarie avec lesquelles les envahisseurs du Mexique et du Pérou traitèrent les vaincus. En peu d'années ces beaux et riches pays furent couverts de ruines et livrés à l'anarchie qui n'a cessé d'y régner depuis. Entre autres destructions, il faut regretter celle de la plupart des anciens manuscrits que l'on put trouver, et en général de toute inscription ou souvenir quelconque qui pouvait rappeler à ces peuples leur indépendance et la gloire passée de leur patrie.

Sans cette perte, nous serions probablement mieux renseignés que nous le sommes sur l'histoire primitive de notre continent.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas précisément de ces derniers peuples dont il sera question ici, mais bien

(1) Congrès des Américanistes, Nancy, 1875.

d'une autre race, race mystérieuse, dont l'existence vient de nous être subitement révélée par l'étude des ruines qui recouvrent encore le sol qu'elle habitait autrefois, c'est-à-dire les vallées du Mississipi, du Missouri et de l'Ohio. Ces ruines, dont la proportion et le nombre nous étonnent, ont la forme de tertres, et ce sont les seuls témoins qui attestent l'existence de cette race industrieuse et sédentaire. Nous ignorons même le nom de cet ancien peuple, et on lui donne celui de Mound-Builders ou « Constructeurs de Tertres », d'après la nature de leurs constructions.

De nombreux écrivains ont traité les questions préhistoriques touchant l'Amérique, mais les savants des États-Unis se distinguent entre tous par le grand nombre de leurs travaux. Ils étudient avec ardeur ce lointain passé, les recherches se poursuivent avec une énergie et une persévérance vraiment dignes d'admiration, et les musées, les collèges, les universités s'enrichissent continuellement d'objets précieux provenant de cet ancien peuple.

Une revue mensuelle intitulée : *The American Antiquarian & Oriental Journal*, publie les découvertes les plus étonnantes, les résultats les plus inattendus que mettent au jour d'incessantes investigations. De nombreux ouvrages, tels que : *The Native Races of the Pacific States of North America*, par l'historien américain, M. Bancroft, les *Mémoires* du Smithsonian Institute, *Ancient Monuments of the Mississipi Valley*, de MM. Squier & Davis, *Ancient America*, de M. Baldwin, *The North Americans of Antiquity*, *The Prehistoric Races of the United-States*, *Foot-prints of Vanished Races*, et bien d'autres que je pourrais énumérer, sont, pour la plupart, des ouvrages publiés depuis ces

quinze à vingt dernières années, et dont les auteurs ont étudié sur les lieux.

Les premiers émigrants européens, tout préoccupés des nécessités matérielles les plus indispensables de la vie, n'avaient pas remarqué l'existence de ces tertres ou *tumuli ;* d'ailleurs, à cette date, ils étaient déjà en partie recouverts par la forêt au point qu'ils étaient cachés à la vue des voyageurs. Quelques anciens auteurs en ont bien parlé incidemment, mais l'étude pratique et méthodique de ces constructions n'a été faite qu'en ces derniers temps.

M. Brackenridge fut un des premiers à les décrire. « En m'approchant du plus grand d'entre eux, dit-il, je fus saisi du même étonnement que l'on peut éprouver en contemplant les monuments de l'Égypte (1) ».

I

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES « TUMULI »

Ces *tumuli* ou *mounds* sont des ouvrages en terre affectant diverses figures géométriques. Ils varient quant à leurs formes et dimensions. Quelques-uns sont ronds, ovals ou carrés, d'autres polygonaux ou triangulaires. Un grand nombre d'entre eux ont la forme de pyramides tronquées ou à terrasses. Leur hauteur est généralement de 6 à 30 pieds, mais quelques-uns mesurent de 90 à 100 pieds de haut, et couvrent une superficie de plusieurs arpents. On parvient généralement à leur sommet par une suite de marches habilement faites. Quelquefois ils sont érigés au sommet d'une colline, mais le plus souvent ils s'étendent dans les plaines, sur le bord des rivières, isolément ou par groupes, formant de véritables villages. Quel-

(1) *Views of Louisiana*, Pittsburg, 1814.

ques-uns sont entourés de travaux défensifs au moyen de murailles construites aussi en terre ; d'autres se relient ensemble de manière à former, dans quelques localités, tout un système, communiquant entre eux par des mounds à signaux élevés sur des points bien en vue. Les auteurs de ces monuments savaient choisir les endroits les plus propices et les principaux centres de leur gouvernement étaient placés au milieu des régions agricoles les plus fertiles (1).

La forme et la grandeur de ces tumuli n'empêchent pas qu'il existe entre eux une analogie remarquable : preuve évidente qu'ils furent construits par une même race d'hommes, mus par les mêmes motifs. Nous avons dit que l'on trouve ces ruines dans la vallée du Mississipi, dans celles de l'Ohio et du Missouri, jusque sur les rives du Lac Ontario. Les vallées du Wyoming, de la Susquehanna, du Tennessee et la partie ouest de l'État de New-York en contiennent aussi de remarquables. On en voit encore dans l'Alabama et la Louisiane, mais ces derniers accusent une date plus récente que ceux de l'Ohio et du Mississipi. Des ennemis, venus du nord, avaient dû refouler vers le sud ces premiers occupants du sol. Enfin, toute la région centrale, dit M. Bancroft, est parsemée de mounds soutenant des édifices en ruines. Ils diminuent en nombre à mesure que l'on approche de l'Océan Atlantique, et on en voit bien peu au-delà des Montagnes Rocheuses. Dans quelques États de l'Ouest, le Minnesota par exemple, les mounds figurent des animaux, des oiseaux, des reptiles et quelquefois la forme humaine.

Tout dernièrement, M. Faucher de Saint-Mau-

(1) Les « Mound-Builders », Congrès des Américanistes Luxembourg, 1877.

rice attirait mon attention sur la découverte, il y a 7 ou 8 ans, d'un tumulus sur la rive ouest de la rivière Rouge, à 18 milles au nord de Winnipeg. Il eut même la complaisance de mettre à ma disposition quelques notes qu'il avait publiées dans les journaux du temps sur le résultat des fouilles exécutées par un archéologue canadien. Je fus porté à croire, par la description qui en était faite, ainsi que par celle des objets qu'il renfermait, que ce tumulus, qui datait de l'âge de la pierre d'après ce même archéologue, était semblable à ceux élevés par les Mound-Builders dans la Vallée du Mississipi. Une des meilleures preuves que ce tumulus devait être l'œuvre des Mound-Builders, c'est qu'on y a trouvé des objets en obsidienne ; or l'obsidienne, que l'on a aussi trouvée dans presque tous les tumuli des États-Unis, comme j'aurai occasion de le dire plus loin, n'existe qu'au Mexique, d'où les Mound-Builders l'obtenaient au moyen de leurs échanges avec les anciens Mexicains. L'endroit de cette découverte serait probablement une des dernières étapes des Mound-Builders dans le nord de notre continent.

Remarquons que les tumuli qui se voient dans la Colombie Anglaise, dans l'île de Vancouver, au Brésil jusque dans les pampas de la Patagonie, ne comportent aucuns des traits caractéristiques des constructions des Mound-Builders ; ce sont tout simplement des tertres de quelques pieds de hauteur élevés au-dessus des sépultures, suivant le rite funéraire de tous les peuples primitifs du globe.

L'Ohio semble avoir été le château-fort de ce peuple constructeur ; c'est là que l'on trouve les plus parfaits, et le plus grand nombre de tumuli. On en a compté jusqu'à 10,000, et leur longueur additionnée donne un total de 306 milles; on a aus-

si compté 1,500 enceintes ou enclos. Dans l'État de New-York, M. Squier a relevé 250 enceintes qui rappellent, dit-il, nos fortifications modernes (1). La ligne frontière de l'Iowa et de l'Illinois renferme 2,500 mounds. Ce qui atteste le séjour prolongé sur cette partie du continent d'une population active et nombreuse est le fait que ces constructions sont parfois réunies en groupes embrassant une étendue de 50 à 100 acres.

« Les mounds de l'Illinois, dit M. de Haas, forment une véritable ville, une vaste et mystérieuse série de monuments. Sur l'autre rive du Mississipi, ajoute-t-il, je ne fus pas peu surpris de ne rencontrer que des sépultures ; partout ailleurs les groupes sont associés à des murs ou à des retranchements ».

M. Barrandt a remarqué sur la rivière Yellowstone une véritable ville, *Mound City*, comme il l'appelle, ayant des allées parfaitement droites et des tertres construits à des distances régulières. Une autre ville, à peu près semblable, sur la rivière Moreau, renfermait près de 200 mounds ; une troisième s'élevait sur les bords du Grand Cheyenne, dans le Nebraska.

M. Conant (2) mentionne un groupe de tertres situés sur la rivière Root. Le mound principal mesure 12 pieds de hauteur sur 36 de diamètre. Un cercle, encore visible, l'entoure. Les talus formant les trois côtés du triangle ont une longueur égale de 144 pieds ; leur diamètre est de 12 pieds, et leur hauteur respective de 3, 4 et 5 pieds ; mais un fait remarquable, c'est que ces hauteurs, prises ensemble, égalent la hauteur du mound central, et qu'en les multipliant entre elles, on obtient la

(1) *Ant. of the State of N.-Y.*, 1851.
(2) *Foot-prints of Vanished Races*, St. Louis, 1879.

longueur des côtés du triangle. On a donc raison de croire que ces gens avaient au moins quelques notions du calcul géométrique ; ces coïncidences ne peuvent pas être l'effet du hasard, d'autant plus que d'autres terrassements de forme carrée ou parallélogrammique font voir que les mêmes rapports existent entre la hauteur et la longueur des tertres qui les forment (1).

Quelques-uns de ces mounds présentent des dimensions colossales. Ainsi, celui de Cahokia, dans l'Illinois, construit en forme de pyramide tronquée, a 90 pieds de hauteur, 700 pieds de long et 500 de large et couvre huit acres de terrain. Son volume est estimé à 25 millions de pieds cubes, c'est-à-dire environ dix fois plus que celui de la grande pyramide d'Égypte (2) ; une plateforme de 200 pieds sur 450 couronne le sommet que l'on atteint par un chemin montant graduellement.

Celui de Saltzerton ne le cède guère en proportion. Sa base a la forme d'un parallélogramme de 600 pieds de long sur 400 pieds de large, sa hauteur est de 40 pieds, et sa surface comprend trois acres en superficie.

Je pourrais bien citer d'autres pyramides de dimensions également extraordinaires, mais je crois en avoir dit assez pour démontrer le caractère général de tous ces mounds.

Quand on songe que les Mound-Builders ne possédaient aucune bête de somme, comme le fait a été établi, on se demande, sans pouvoir résoudre la question d'une manière satisfaisante, combien il a fallu de siècles et de bras pour élever de pareilles constructions. Des ingénieurs qui ont étudié les travaux des Mound-Builders, affirment que la plu-

(1) De Nadaillac, *L'Amérique Préhistorique*, Paris, 1883.
(2) Dr Saffray, *Histoire de l'Homme.*

part de ces mounds exigeraient chacun des mois de travail à plusieurs milliers de nos ouvriers, disposant de toutes les ressources de notre grande industrie moderne. Ce peuple a donc eu une longue existence ; il représente certainement une race organisée, gouvernée par des chefs dont l'autorité devait être absolue, comme celle des Pharaons de l'ancienne Égypte.

II

CARACTÈRES PARTICULIERS

L'antiquaire éprouve aujourd'hui beaucoup de difficultés à assigner à chacun de ces mounds son caractère particulier. MM. Squier et Davis (1), deux grandes autorités en pareille matière, les ont classés, sauf certaines réserves, de la manière suivante : 1° les travaux défensifs ; 2° les enceintes ; 3° les temples ; 4° les tertres à sacrifices ; 5° les tertres tumulaires ; 6° les tertres figurant des animaux.

M. Short, dans un excellent ouvrage sur les races anciennes de l'Amérique du Nord (2), les divise à peu près de la même manière.

Pour mieux faire comprendre leurs dispositions, je vais citer un exemple ou deux de chacune de ces diverses catégories.

***

Travaux défensifs.— Les travaux destinés à protéger les Mound-Builders en temps de guerre se distinguent facilement des autres. Ils offrent l'aspect de camps retranchés, entourés de murs de 5 à 30 pieds de hauteur et quelquefois davantage avec avant-postes, bastions, angles, parapets et

(1) *Anc. Mon. of the Mississippi Valley*, p. 117.
(2) *The North Americans of Antiquity*, p. 81.

fossés. Les forteresses sont souvent placées près des cours d'eau où la nature leur venait en aide. Ces forteresses communiquaient ensemble au moyen de passages secrets creusés sous le lit des rivières ; les hauteurs étaient dominées par des postes d'observation, où, à l'approche de l'ennemi, on faisait des signaux qui étaient répétés de poste en poste sur de grandes distances.

Les travaux défensifs les plus remarquables sont probablement ceux de Bourneville, dans l'Ohio. Ils sont érigés sur le sommet d'une haute colline ; les murs sont en pierres, posées sans aucune espèce de ciment.

L'enceinte couvre une aire de plus de deux milles ; trois portes, protégées par des tertres, en rendaient l'entrée difficile. Les murailles, surtout auprès des portes, semblent avoir subi l'action d'un feu violent qui a vitrifié leur surface. Les habitants s'approvisionnaient d'eau au moyen de bassins creusés artificiellement. Des arbres, accusant une durée de 600 à 800 ans, recouvrent une partie de l'enceinte ; ces arbres ont poussé sur les débris, sur les troncs pourris d'autres générations qui, étant parvenues à leur maturité, avaient elles-mêmes fini par périr.

C'est l'opinion de certains archéologues que de longs siècles ont dû s'écouler depuis que la forêt a remplacé la demeure de ce peuple primitif.

On est étonné de l'art qui semble avoir guidé les constructeurs dans leurs travaux. M. Squier mentionne un système continu de fortifications exécutées d'après un plan comportant une vue d'ensemble saisissante. Ces fortifications suivent une ligne diagonale à travers l'État de l'Ohio et de la Susquehanna, dans l'État de New-York, jusqu'à Wabash, un des affluents de l'Ohio. Le Grand

Miami, autre tributaire de l'Ohio, est défendu par trois forts placés respectivement à son embouchure, à Colerain et à Hamilton. A partir de ce dernier point, des levées s'étendent sur une longueur de six milles le long de la rivière, de manière à en défendre l'approche. Pour compléter le système de défense, on peut voir ci et là des mounds isolés, généralement élevés sur des hauteurs d'où la vue pouvait s'étendre au loin. On a supposé que ces mounds étaient autant de postes d'observation pour surveiller le mouvement des ennemis et transmettre des signaux au cas de danger.

Ces constructions militaires démontrent donc que les Mound-Builders, à cette époque lointaine, n'étaient pas les seuls habitants de l'Amérique du Nord, et qu'il existait d'autres races, même assez nombreuses, pour venir les attaquer.

***

Enceintes. — On divise les enceintes en enceintes sacrées, enceintes de défense et enceintes diverses. Elles se distinguent en ce que leurs terrassements sont situés sur le bord des fleuves ou dans les vallées, tandis que les fortifications sont placées sur des points que la nature semblait indiquer, sur des hauteurs souvent difficiles d'accès. Ces enclos sont réguliers. Leur forme est carrée ou circulaire, quelquefois elliptique ou polygonale.

Le groupe de Newark, dans la vallée de Scioto, comprend un octogone, couvrant une surface de 50 acres, un carré de 20 acres et deux cercles de 20 et 30 acres, le tout, suivant le calcul du colonel Whittlesey (1) embrasse une superficie de 12 milles carrés. Le grand cercle est entouré de murs de 12 pieds d'élévation reposant sur une base de

(1) *Ancient monuments of the Mississipi Valley.*

50 pieds. Ces murs sont protégés en dedans par un fossé de 7 pieds de profondeur sur 35 de largeur. M. Conant, dans une exploration des mounds près de New-Madrid, a remarqué, dans une enceinte, les traces d'un puits. En général la plus grande régularité mathématique existe dans ces constructions ; les angles sont droits, et tous les côtés sont égaux. Elles sont certainement le résultat d'une conception raisonnée.

L'opinion générale est que ces enceintes, outre les enceintes de *défense*, celles par exemple dites *sacrées*, étaient des lieux où les sacrificateurs ou les prêtres établissaient leurs demeures ; les enceintes *diverses* servaient de lieux de rassemblement pour la célébration des jeux nationaux et de place publique où se traitaient les affaires de la nation (1).

***

Les temples. — La religion semble avoir joué un grand rôle parmi ce peuple. « Élevés sur chaque flanc de colline, dans chaque vallée, au milieu de leurs champs, sur les bords de maintes belles rivières, dominant leurs nombreux villages, ou surgissant au centre de leurs agglomérations, les édifices religieux sont, de tous leurs ouvrages, les plus nombreux et ceux qui produisent l'impression la plus vive. Partout les preuves abondent qu'ils étaient gouvernés par un puissant et prodigieux système de religion, semblable, sous plusieurs rapports, à celui qui a régné chez les races civilisées de l'Amérique centrale, pendant la période primitive, et avant qu'il n'ait dégénéré en la monstrueuse cruauté des Montezumas.

« Les temples, les autels et les platesformes sa-

(1) Short, *The North Americans of Antiquity.*

crées qui forment comme les traits saillants de leurs villages, les mounds emblématiques si étranges et si significatifs, les tertres funéraires répandus dans toute la région, sont autant de manifestations sensibles du sentiment religieux qui animait ce peuple (1) ».

M. Squier donne le nom de temples à des pyramides tronquées ou à étages successifs, et présentant invariablement une plateforme à leur sommet. La pyramide de Kolee-Mokee, dans l'État de Géorgie, a 95 pieds de hauteur. Nous avons déjà dit que celle de Cahokia, dans l'Illinois, ne mesure pas moins de 90 pieds de haut. Ce temple, qui a quatre terrasses successives, se distingue du milieu d'un groupe de 60 autres, variant de 30 à 60 pieds de hauteur. Sa plateforme a 146 pieds sur 310. Il y a quelques années ce grand mound était surmonté d'un autre plus petit, de forme pyramidale ayant 10 pieds de haut. Lorsqu'il a été démoli on y a trouvé des ossements humains, des éclats de silex, des pointes de flèches, des fragments de poterie, restes d'offrandes ou de sacrifices ; quatre mounds carrés situés aux quatre points cardinaux défendaient les approches de ce temple.

La pyramide, ou temple de Salzerton, est protégée, du côté le plus exposé aux intempéries de la saison, celui du nord, par un mur de 2 pieds d'épaisseur construit en briques séchées au soleil. Son sommet, auquel on parvient par une rampe, n'a pas moins de 3 arpents de superficie, et est surmonté de trois autres mounds dont le plus haut a 40 pieds. Ailleurs, ces temples sont protégés par un fossé ou des murs qui défendent leurs abords. Celui de New-Madrid a un fossé de 5 pieds de pro-

(1) Les « Mound-Builders », Congrès des Américanistes, Luxembourg, 1877.

fondeur sur 10 de largeur. On a supposé, d'après la forme des temples et de certains emblèmes trouvés dans les tumuli, que la religion de ce peuple était le culte du soleil et des astres, et l'imagination peut se représenter l'ombre du prêtre se dresser, dès les premières lueurs de l'aurore, sur le sommet du temple, pour y saluer l'apparition de l'astre lumineux. Les Mexicains et les Péruviens adoraient également le soleil.

***

Les autels à sacrifices. — M. Squier désigne sous le nom d'autels à sacrifices des petits tertres ayant la forme d'un carré ou d'un parallélogramme, d'un cercle ou d'une ellipse, et situés dans une enceinte. Ces tertres, formés de gravier, de terre et de sable, recouvraient l'autel, placé au niveau du sol. Ces autels, composés de dalles en pierres plates et qui attestent l'action violente du feu, excédaient rarement un pied et demi de grandeur ; quelques-uns cependant atteignent 50 pieds de longueur sur 12 à 15 de largeur. Si ces constructions singulières étaient bien des autels, à quelles cérémonies étranges servaient-ils donc ? C'est ce que nous ne saurons probablement jamais qu'imparfaitement, tant les ténèbres qui enveloppent ce lointain passé sont profondes.

On a trouvé, à l'entour et sur ces autels quantité de pointes de flèches admirablement travaillées, des haches, des pipes, des ornements en cuivre généralement recouverts de minces feuilles d'argent, des aiguilles en ivoire, des têtes de lances, des morceaux de poterie, que l'on suppose avoir été des objets d'offrandes aux dieux. Il est malheureux que des ossements humains brûlés, que l'on découvre quelquefois au milieu de tous ces

objets, viennent attrister la pensée par la supposition que l'on pouvait bien aussi immoler des victimes humaines. L'histoire de la plupart des anciens peuples du Vieux-Monde nous offre trop d'exemples de sacrifices semblables, pour ne pas admettre que cet usage ne se soit pas étendu à cette époque jusque dans le nord de notre continent. Peut-être que sur ces autels se pratiquait le rite funéraire de la crémation, autre usage fort commun chez les peuples de l'antiquité. Enfin, plusieurs savants, qui ont été à même d'étudier ces tertres, semblent hésiter à les considérer comme des autels à sacrifices. « Ces autels, dit l'un d'eux, toujours au niveau du sol, paraissent étranges et sans précédents dans l'histoire d'aucune des religions connues (1) ».

Il peut arriver que ces pierres ainsi disposées aient tout simplement servi à fabriquer les objets décrits un peu plus haut, et qui se rencontrent en si grande quantité dessus ou à proximité de ces tertres ; mais on ne peut être trop circonspect, dans l'intérêt de la vraie science, relativement aux conclusions à tirer sur des données qui ne peuvent être confirmées que par de nouvelles découvertes.

***

Tertres tumulaires. — Disons maintenant quelques mots des tertres tumulaires ; ceux-ci sont les plus nombreux et les mieux caractérisés. Nous devons à la demeure des morts la connaissance de la plupart des faits que nous possédons touchant la religion et les mœurs de plusieurs anciens peuples.

Le respect pour les restes de nos semblables est commun aux peuples les plus barbares comme aux nations les plus policées.

(1) De Nadaillac, *L'Amérique Préhistorique.*

La croyance à une vie future est innée chez l'homme, et les tombeaux de tous les temps et de tous les lieux de la terre prouvent qu'il a toujours voulu et ne cessera de vouloir s'affirmer après la mort. La civilisation et les vérités révélées ne peuvent qu'agrandir et épurer chez lui cette conviction.

L'affection pour ceux qui nous sont unis par les liens du sang ou par suite de nos relations sociales, sont aussi des sentiments qui tiennent de la nature. De là la religion des tombeaux, et le soin extrême que l'on prend d'en éloigner tout ce qui pourrait les profaner.

Nous voyons ce respect pour les morts se manifester chez les sociétés primitives de l'Europe qui vivaient dans les grottes et les cavernes au commencement de l'âge de la pierre, et chez leurs contemporains de l'Amérique. Les tertres tumulaires des Mound-Builders conservent le caractère général de proportions géométriques. Le plus remarquable de ces monuments est celui de Grave Creek, dans l'État de la Virginie. Sa hauteur est de 70 pieds et sa base mesure 900 pieds de circonférence. Il renfermait deux cellules placées l'une au-dessus de l'autre. Ces cellules avaient été construites au moyen de poutres ; mais, lors de leur déblaiement, il y a quelques années, les poutres ayant pourri, les pierres et la terre amoncelées au-dessus avaient pénétré à travers la voûte et écrasé les squelettes. La cellule supérieure ne contenait qu'un cadavre, mais celle de dessous deux, celui d'un homme et d'une femme, entourés d'une profusion d'ornements en mica, de colliers, de coquilles, de bracelets en cuivre et de pierres sculptées. En voulant élargir la cellule inférieure, on en découvrit une plus vaste, renfermant dix sque-

lettes accroupis, qui tombèrent en poussière dès qu'ils furent exposés au jour. On a présumé que ce tombeau était consacré à un personnage royal, et que ces derniers squelettes étaient les restes de malheureuses victimes immolées en son honneur. La présence de masses de charbon et d'os calcinés, trouvés aux alentours, paraissent confirmer la supposition que les cérémonies funèbres d'un chef étaient accompagnées de sacrifices humains. Hérodote, dans sa narration du cérémonial funéraire d'un roi scythe, semble vraiment décrire celui d'un chef des Mound-Builders : « Lorsque leur roi meurt, dit-il, ils font une grande excavation carrée... Ils déposent le mort dans la fosse sur un lit de verdure ; ils l'assujettissent en plantant des deux côtés des dards, et ils étendent au-dessus de lui des poutres qu'ils recouvrent de claies. Dans l'espace vide, ils enterrent une de ses femmes qu'ils ont étranglé, et un échanson, un cuisinier, un palefrenier, un serviteur attaché à sa personne, un porteur de messages, des chevaux, des premices de toutes ses richesses et des coupes d'or. Pour finir, rivalisant d'ardeur, ils comblent la fosse et s'appliquent à la recouvrir d'un tertre d'une très grande élevation (1) ». Ce tombeau du roi scythe fut ouvert à Kertch, l'ancienne Panticapée, il y a environ un quart de siècle. Le tertre que l'on avait érigé au-dessus, formé de terre et de pierres brutes, mesurait 165 pieds de diamètre. Au centre était la grotte sépulcrale de 15 pieds sur 14, avec une allée couverte de six pieds carrés. Ce passage ne contenait rien, mais la grotte, outre les restes du cadavre, contenait des ossements provenant des victimes immolées.

Si ces circonstances et le récit du Père de l'His-

(1) Hérodote. — *Livre IV, chap.* 71.

toire ne viennent pas à point pour nous donner l'explication des faits que nous révèlent les fouilles des tertres tumulaires des Mound-Builders, nous sommes au moins forcés d'admettre que le rite funéraire des deux peuples avait une ressemblance frappante.

Les Mound-Builders étant d'ailleurs originaires de l'Asie, il n'est pas étonnant qu'ils aient conservé, une fois dans leur nouvelle patrie de l'Amérique, quelques-unes des coutumes de leurs ancêtres, qui devaient être communes à beaucoup de peuples primitifs de cette partie du globe. Les fouilles d'un grand tertre, à St-Louis, ont également prouvé l'existence d'une crypte mesurant 30 pieds de hauteur et 150 de longueur.

Parfois les corps étaient étendus horizontalement, mais souvent aussi accroupis ou repliés sur eux-mêmes.

On cite divers cas de crémation. Dans le Missouri, on recouvrait le corps d'un enduit épais de terre glaise, puis on allumait un bucher. M. Gilman, dans ses explorations archéologiques de la Floride, a constaté que les cendres des morts étaient pieusement conservées dans des crânes humains ; sur d'autres points, les cendres étaient conservées dans des urnes de forme élégante. M. Putnam a déterré plus de six cents squelettes de tout âge et de tout sexe dans la vallée de Miami, Ohio, au milieu de débris de vases nombreux, dont quelques-uns étaient décorés de dessins tantôt linéaires, tantôt dentelés, de pipes en pierre, de pointes de flèches, de couteaux, de marteaux, de haches polies, d'ustensiles en os et d'ornements en écaille et en cuivre.

Des fouilles ont prouvé que les corps étaient parfois disposés dans des dalles en pierres brutes ou en bois. Ces cercueils étaient placés horizon-

talement ou empilés par couches successives : c'était là probablement le mode de sépulture de la classe pauvre, de ceux qui n'avaient ni le moyen ni le loisir d'élever des tertres. M. Conant (1) a pu vérifier dans un mound auprès de New-Madrid, le fait que les corps étaient placés horizontalement, la tête tournée vers un point central. On avait déposé, de chaque côté des cadavres, des vases destinés à recevoir l'eau, et un troisième était maintenu sur la poitrine par les bras du mort.

Il est évident que les Mound-Builders croyaient en l'âme immortelle, mais il est probable aussi qu'ils n'avaient qu'une idée confuse de la vie future. Ils se figuraient sans doute un monde à venir analogue au nôtre, avec ses magnificences et ses charmes, moins la souffrance, la faim et le deuil. De là cette coutume, que l'on a aussi constatée chez nos Indiens, de déposer auprès du mort ses ornements, ses armes, des vivres et de l'eau pour le grand voyage ; la route à parcourir est longue, les mauvais génies peuvent s'opposer à son passage ; aussi ajoutait-on quelquefois un talisman, quelque chose de mystérieux et de sacré.

Je pourrais mentionner bien d'autres détails curieux et ne manquant pas d'intérêt touchant les tertres tumulaires des Mound-Builders ; mais je ne puis mieux faire qu'inviter ceux de mes lecteurs qui désireraient se renseigner davantage sur l'existence et les travaux remarquables de cet ancien peuple, à prendre connaissance des nombreuses et belles études qui se poursuivent actuellement aux États-Unis. J'ajouterai cependant que l'usage d'élever des tumuli sur les tombeaux date des temps primitifs de l'humanité. Lorsque les premiers hommes ensevelirent le corps d'un de leurs

(1) *Foot-prints of Vanished Races.*

chefs ou de leurs parents, la terre forma naturellement une protubérance indiquant l'endroit où se trouvait la tombe ; pour rendre plus durable le souvenir de ceux dont les restes avaient été confiés à la terre, on éleva bientôt des cônes de terre sur les lieux de sépulture. Avec le temps ces monticules atteignirent des proportions plus considérables ; les pyramides d'Égypte ne sont ni plus ni moins que des tumuli aux proportions colossales. Il y a très peu de villes en Asie qui ne conservent pas ainsi quelques sépultures de leurs fondateurs ou de leurs souverains. Ils sont très nombreux dans le nord ainsi que dans toutes les contrées successivement envahies par les Scythes. Parfois on les entourait d'un fossé destiné à en interdire l'approche.

Cet usage des anciens peuples du Vieux-Monde d'élever ainsi des tumuli sur les tombes, usage que l'on retrouve chez les Mound-Builders, atteste la haute antiquité de ces derniers et l'origine commune de l'espèce humaine.

***

Tertres animaux. — Dans les États de l'Ouest, dans le Minnesota en particulier, les mounds, bien que construits par la même race d'hommes, varient cependant quant à la forme. On y voit bien encore des pyramides, mais celles-ci se confondent au milieu d'une mulititude de mounds représentant des animaux, des oiseaux, des reptiles et quelquefois même le corps humain.

***

La céramique des Mound-Builders. — Les fouilles exécutées jusqu'ici ont livré quantité d'objets de nature à nous renseigner sur la vie de foyer de ces constructeurs.

Un des premiers besoins de l'homme laissé à ses propres ressources est de posséder des vases pour faire cuire ses aliments. Tous les tumuli situés dans le territoire occupé par les Mound-Builders renferment de nombreux débris de poterie, des vases curieux, dont l'exécution porte le cachet d'un goût artistique très prononcé. Les plus belles se trouvent dans la vallée du Missouri ; on en a recueilli plus de deux mille espèces dans un seul mound. Les débris trouvés dans le Michigan sont tellement considérables, qu'on y a supposé l'existence de véritables fabriques. Des objets, tels que des haches, des couteaux ou des flèches en silex, ressemblant à ceux du midi et du nord de l'Europe de cette époque que les archéologues appellent l'âge de la pierre, se rencontrent souvent au milieu de ces débris ; mais la céramique fabriquée en Amérique est bien supérieure comme forme et comme ornementation à celle de l'Europe comparée à cette même période d'évolution.

Les vases des Mound-Builders étaient faits au moyen d'argile grisâtre tirant quelquefois sur le bleu. La pâte ayant été pétrie et amenée à sa forme voulue, on la faisait cuire à un feu ardent. MM. Squier et Davis(1) affirment qu'ils possédaient de véritables fours destinés à la cuisson des poteries. Ces vases étaient souvent recouverts d'ornements de différentes nuances. On a trouvé des vases à goulot comme on en voit encore aujourd'hui, et dont on se sert pour conserver l'eau et la boisson ; le musée de St-Louis possède un échantillon de bouteille où l'on remarque une suite de renflements et de dépressions formant une véritable spirale.

(1) *Anc. Mon. of the Mississipi Valley.*

On n'apportait pas les mêmes soins à la fabrication des vases destinés à la cuisson des aliments ; ils sont en général grossiers et sans ornements, mais munis toutefois d'un couvercle et d'une ou deux anses. Les coupes, ou vases à boire, au contraire, témoignent du travail et de l'habileté de l'artiste.

Les fruits, telles que les poires, les figues, dont la configuration est arrondie, ont souvent servi de modèles dans la fabrication des poteries. L'artiste pouvait obtenir cette imitation en copiant ou en moulant le fruit qu'il avait sous les yeux.

L'homme et les animaux, le serpent, l'ours, les poissons, les tortues, etc., et les oiseaux, ont le plus souvent servi de modèles pour l'ornementation des poteries, ce qui dénote chez ce peuple un esprit observateur ; et comme ces représentations sont si bien faites qu'on les croirait naturelles, il a fallu nécessairement, comme dans le développement de tous les arts, un temps très long et plusieurs générations d'artistes pour atteindre cette perfection. « Si l'on compare la poterie provenant des Mound-Builders avec celle des populations lacustres de la Suisse, chez lesquelles on peut supposer un degré analogue de civilisation, on reste surpris de cette dernière. On a fouillé récemment des tumuli situés sur le champ de tir de l'école d'artillerie de Tarbes, aux confins des deux Départements des Hautes Alpes et des Basses Pyrénées ; les fouilles ont donné des vases qui datent vraisemblablement des Gallo-Romains ; ils sont inférieurs comme pâte, comme fabrication et comme ornementation à ceux des races américaines (1) ».

Des scènes de vie de famille sont quelquefois reproduites avec une fidélité vraiment originale. « Sur un fragment, découvert récemment dans le

(1) De Nadaillac, — *L'Amérique Préhistorique.*

Missouri, un artiste a représenté très exactement un bas de petit enfant, au moment où, par le retrait du pied, il demeure gonflé et lâche. Cette gracieuse fantaisie nous fait songer à l'état domestique qui doit avoir existé parmi eux, pour inspirer le goût et donner la disposition d'esprit que suppose la représentation d'un semblable sujet (1) ». Ce simple trait semblerait indiquer que ces gens étaient de mœurs douces et d'une humeur facile.

Partout où des fouilles ont eu lieu, elles ont livré des pipes habilement façonnées. Elles sont faites en terre cuite ou taillées dans l'ardoise, la stéatite, et le marbre du Potomac, le plus souvent dans un porphyre très dur et très résistant, de couleur rouge ou brune. Elles représentent plusieurs variétés d'animaux, d'oiseaux et de poissons. Mais, fait remarquable, plusieurs de ces oiseaux ou animaux qui ont servi de types dans la fabrication de ces pipes, sont aujourd'hui tout à fait étrangers à l'Amérique du Nord. Ainsi, le perroquet, le toucan, le jaguar, l'armadillo, le lama, appartiennent actuellement à la faune du Sud. Il faut donc que le climat de l'Amérique du Nord, à l'époque où vivaient les Mound-Builders, ait été assez tempéré pour permettre à ces animaux d'y séjourner ou qu'ils les aient connus dans des migrations antérieures.

Les armes et les outils dont se servaient les Mound-Builders, ressemblaient beaucoup aux instruments néolithiques des régions européennes. Les besoins de l'homme sont sans doute les mêmes partout, ce qui le porte naturellement à fabriquer des instruments semblables. Cependant les armes

(1) Les « Mound-Builders ». — Congrès des Américanistes, Luxembourg, 1877.

des Mound-Builders, découvertes jusqu'ici, sont en petit nombre, et si les constructeurs de tumuli n'étaient pas d'humeur belliqueuse, ils avaient pourtant à craindre les attaques du dehors, si l'on en juge par l'étendue et l'importance de leurs fortifications.

En fait d'armes et d'outils, on a trouvé des pointes de flèches finement travaillées, des têtes de lances, des poignards, des haches en obsidienne ou en cuivre, des couteaux en obsidienne, des marteaux, des ciseaux, des lames tranchantes, des instruments en serpentine munis de manches que l'on croit être des instruments agricoles.

Le mica, qu'ils tiraient de la Caroline du Nord, était d'un usage fréquent ; non seulement il servait à orner les corps des défunts, mais on en a trouvé quantité de plaques percées d'un point de suspension et qui devaient tenir lieu de miroirs ; on le découpait de différentes formes pour en faire des ornements.

On a découvert un squelette sous un mound à Zolicaffer Hill décoré d'un ornement en cuivre surmonté d'une croix, et le Dr Jones a aussi reconnu le signe de la croix gravé sur des coquilles, sur des objets en cuivre. Un squelette retiré d'un des mounds de Chilicothe, avait une croix sur la poitrine, et on a également trouvé dans la vallée de Cumberland une idole avec une croix sur l'épaule. La croix est pareillement reproduite sur quelques-unes des ruines des anciens peuples de l'Amérique centrale. Quand les Espagnols débarquèrent, en 1518, sur les côtes du Yucatan, ils ne furent pas peu surpris d'y voir la croix dominer dans les temples indigènes. Cette circonstance, jointe à quelques pratiques religieuses des Péruviens, comportant un caractère singulier de

culte chrétien, a fait croire à quelques auteurs que l'Évangile avait été prêché en Amérique dès les premiers temps du christianisme. Un M. Georges Jones, de Londres, a été jusqu'à publier, en 1843, un travail considérable pour prouver que l'apôtre St-Thomas serait venu prêcher l'Évangile en Amérique. On ne pourrait guère faire autrement en effet que d'admettre que la vérité de l'Évangile n'aurait pas été inconnue à quelques peuples de l'Amérique, si nous ne trouvions pas le même symbole de la croix, par exemple, répandu dès la plus haute antiquité chez plus d'une race asiatique. Elle est reproduite sur les plus anciens monuments de l'Égypte, où elle signifie la vie éternelle.

Les nombreux morceaux de toiles, d'étoffes tissées, trouvés sur les cadavres ou au milieu des tumuli, témoignent amplement que ces peuples avaient atteint un certain degré de civilisation, et s'habillaient autrement que les peuplades indiennes que rencontrèrent les premiers explorateurs européens sur ce même territoire.

***

Exploitations minières. — Les Mound-Builders connaissaient le cuivre et en faisaient un usage habituel. Ils le façonnaient, par le martelage à froid, en outils, en armes et en objets de parure. Nous en serions encore probablement à faire des conjectures sur l'endroit d'où ils tiraient ce métal, si, en 1848, une compagnie minière ne nous l'avait révélé, en découvrant, sur les rives du Lac Supérieur, des travaux remontant à de longues séries de siècles. Toute trace, tout vestige des anciens mineurs avait disparu ; une épaisse couche de terre végétale recouvrait les travaux abandonnés, et sur cette terre elle-même on trouva super-

posés les restes de plusieurs générations d'arbres.

Tous les auteurs américains qui ont traité cette question, et en particulier M. Whittlesey (*Ancient Mining on the Shores of Lake Superior*), nous ont donné les détails les plus intéressants de ces anciennes exploitations minières. Ce fut M. Samuel O. Knapp, le gérant de la compagnie minière du Minnesota, qui les découvrit le premier. En faisant une tournée durant l'hiver de 1847-48 sur le terrain de la compagnie, il remarqua une dépression continue de sol qu'il supposa d'abord avoir été formée par la désagrégation d'une veine.

Une couche de neige, tombée également, cachait la surface en se conformant aux inégalités du terrain. En suivant ces indications, le long du côté sud d'une colline, il arriva en présence d'une caverne où il se convainquit de suite que cet enfoncement n'était qu'une excavation artificielle ; quelques jours après, en se faisant l'exploration avec l'aide de deux ou trois hommes, il en retira de nombreux marteaux en pierre qui avaient dû servir d'instruments à une race primitive ; en effet, M. Knapp avait deviné juste, c'était bien là un des chantiers des anciens mineurs. Au fond de l'excavation, il reconnut l'existence d'une veine, et il trouva épars sur le sol des morceaux de cuivre qui en avaient été détachés. Il était donc évident que l'exploitation des mines à cet endroit avait autrefois été pratiquée sur une échelle vraiment extraordinaire.

Le printemps suivant, ayant poursuivi l'examen des lieux, il reconnut que les travaux des anciens mineurs s'étendaient sur une longueur de 150 milles et sur une largeur de 4 à 7 milles. Les excavations, faites à ciel ouvert, atteignaient généralement de 20 à 30 pieds. A cette profondeur le cuivre s'y

rencontrait en masses variant d'une demi-livre à plusieurs milliers de livres. Dans une excavation que le temps avait comblée par les éboulements de terrain et de détritus végétaux, à 18 pieds de profondeur, M. Knapp trouva un bloc de cuivre natif de dix pieds de long, sur deux de large et deux pieds d'épaisseur, et pesant 12,000 livres. En en dégageant les contours, il remarqua que cette masse reposait sur des rouleaux en chêne, que supportaient des madriers de même bois. Les anciens mineurs, après l'avoir élevée de 5 pieds environ, avaient dû l'abandonner comme une entreprise probablement au-dessus de leurs forces. M. Knapp lui-même rapporte avoir retiré de ces anciennes mines la charge de dix charretées de marteaux et d'outils de toute sorte, des pelles, des leviers, des écuelles en bois de cèdre, préservés de la destruction par l'eau dans laquelle ils baignaient. Quelques-uns de ces instruments étaient en pierre, d'autres en cuivre.

Sur l'île Royale, dans le lac Supérieur, on constata aussi les traces de travaux remontant à la plus haute antiquité. Ceux-ci s'étendaient sur une longueur de 40 milles, et les gisements de minerai étaient même plus riches que ceux de la pointe Kewenaw. Les Mound-Builders descendaient le printemps jusqu'au lac Supérieur pour y recueillir le précieux métal, qu'ils trafiquaient au retour. Leur mode d'exploitation consistait à allumer de grands feux dans la mine, et lorsque le rocher était friable, on l'attaquait à coups de marteaux ; des coins en bois ou en pierre étaient enfoncés à travers les fissures, puis on déplaçait les blocs au moyen de leviers durcis au feu. Parmi les masses de métal ainsi détachées, on choisissait les morceaux qui pouvaient convenir à la fabrication

des objets en usage. Ces fragments étaient soumis à un martelage à froid, suivi d'un polissage sur des pierres de grès.

L'exploitation des mines paraît avoir été abandonnée subitement.

Il n'y a aucun doute que ce sont les Mound-Builders qui exploitaient ainsi ces mines, car l'analyse du cuivre du lac Supérieur a prouvé son identité avec celui recueilli sous les tumuli. Le fer, par exemple, semble leur avoir été inconnu ; on a cru y remarquer sa présence dans quelques cas isolés, mais son emploi comme métal usuel n'apparaît pas.

***

Culture du sol. — Le fait d'un peuple menant une vie sédentaire suppose la culture du sol; la chasse et la pêche seules ne peuvent rencontrer tous ses besoins dans cette condition d'existence. Aussi les traces d'une ancienne culture sont nombreuses dans les États de l'Ouest, et en particulier dans le Michigan et dans l'Indiana.

Elles consistent en levées parallèles embrassant souvent de grandes étendues, plusieurs centaines d'acres ; les Américains désignent ces levées sous le nom de *garden-beds* (1).

On remarque ces mêmes traces de culture dans le Missouri, et dans toute la partie ouest du Mississipi, dans les vallées comprises depuis le comté de Pulaski jusqu'au golfe du Mexique au sud, jusqu'aux rives du Colorado et au Texas à l'ouest, et au nord jusqu'aux territoires formant aujourd'hui l'État de l'Iowa. Dans tous ces derniers endroits le sol ainsi cultivé forme de petits lopins

(1) Schoolcraft *Ancient Garden-Beds in Grand River Valley* Michigan).

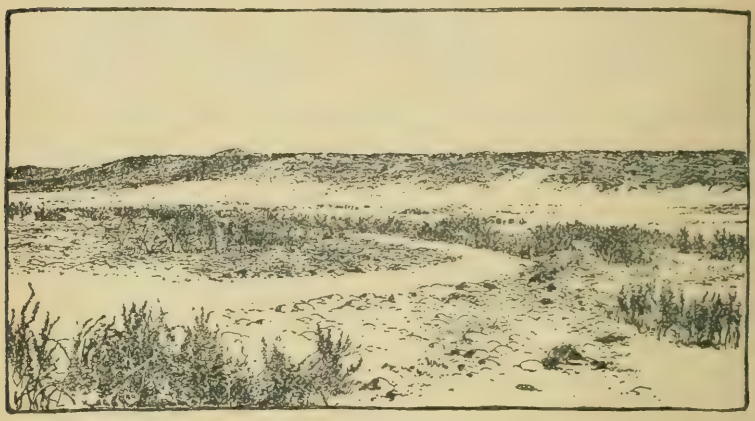
de terre de 2 à 3 pieds d'élévation sur une superficie variant de 10 à 60 pieds. Cet exhaussement avait pour but, dit-on, de remédier à l'humidité du sol.

Le maïs, les haricots, et peut-être la vigne, selon quelques américanistes, étaient cultivés. M. Amasa Potter prétend avoir trouvé dans les fouilles d'un mound dans l'Utah, une poignée de blé dont les grains, ayant été semés, ont donné l'année suivante un épi singulièrement long, portant des grains nombreux et d'une forme tout à fait distincte des céréales actuelles ; mais il faudrait que d'autres découvertes semblables vinssent confirmer celle de M. Potter pour nous justifier d'émettre une opinion sur un sujet aussi important.

***

Canaux. — L'étendue du territoire occupé par les Mound-Builders, le grand nombre et la régularité de leurs constructions, l'excellence de fabrication des objets trouvés, démontrent l'antiquité de ce peuple et sa longue existence, de même qu'une puissante organisation civile. Rappelons-nous que les Mound-Builders ne possédaient aucune bête de somme ; le fer et le bronze leur étaient inconnus : il leur fallait donc exécuter ces travaux par les seules forces de leurs bras, et au moyen d'outils primitifs en pierre et en cuivre. « Mais notre étonnement redouble, lorsqu'on nous les montre creusant des canaux pour établir des communications par eau, signe éclatant d'une population nombreuse, d'un commerce important, d'une civilisation avancée. On a reconnu récemment dans le Missouri la trace de ces canaux. Le Dr C. Swallow, directeur de l'exploration géologique de l'État, les signalait à

l'attention des archéologues et en décrivait un qui avait 50 pieds de largeur sur 12 pieds de profondeur. Il en existe sur divers autres points. Tous sont systématiquement conçus et exécutés avec une grande intelligence des difficultés du terrain, et sans doute aussi des besoins de la population. Les tremblements de terre ont oblitéré sur bien des points leurs tracés, les progrès de la culture nivellent incessamment les levées ; mais il est facile aujourd'hui encore de reconnaître l'œuvre



ANCIEN CANAL (ARIZONA)

de l'homme, et on a pu suivre, sur un parcours de 70 milles, une série de canaux qui mettaient le Mississipi en communication avec Big Lake, Cushion Lake et Collins Lake (1) ».

***

Quels étaient donc ces hommes dont l'histoire ne fait aucune mention, dont le nom même nous

(1) De Nadaillac. — *L'Amérique Préhistorique.* Conant. *Footprints of Vanished Races.*

est inconnu, mais qui ont pourtant si positivement affirmé leur existence ? La forêt a donc recouvert pendant de long siècles les ruines d'un empire jadis puissant ? Ces monuments solitaires, ces murs silencieux, ont vu dans les siècles passés circuler, une multitude vivante ; ils ont dû retentir plus d'une fois de cris d'allégresse et de fête, échos du cœur de l'homme lorsqu'il est heureux, ou avoir été témoins de pleurs, de jours de deuil et de souffrances ! Ces hommes d'autrefois, soumis aux mêmes lois de la nature que nous-mêmes, luttaient pour les besoins matériels de la vie ; ils étaient comme nous sensibles à l'amitié et aux douces affections, avides de jouissances, aspirant après cet idéal de bonheur, que l'on croit pouvoir saisir à chaque instant, et qui, comme l'ombre, fuit sans cesse.

Il est absolument impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de retracer l'origine des Mound-Builders, d'assigner une époque approximative à l'apparition de ce peuple dans cette partie du territoire des États-Unis où se trouvent leurs constructions.

A leur arrivée, le pays avait certainement pris l'aspect topographique qu'il a maintenant ; le sol ne semble pas avoir subi de changements notables depuis.

Quelques-uns les font venir du nord-est de l'Asie par la voie du détroit du Behring, d'autres du Brésil ou de l'Amérique centrale.

Les tumuli des Mound-Builders pouvaient offrir quelques points de ressemblance avec les *téocallis* du Mexique et de l'Amérique centrale, sans qu'il faille nécessairement attribuer à ces peuples une origine commune. D'ailleurs, si les Mound-Builders avaient été originaires de cette partie de l'A-

mérique, il me semble qu'ils auraient apporté avec eux, dans leur migration vers le nord, les éléments d'une civilisation autrement supérieure à celle que nous présente l'étude de leurs constructions et de ce qu'elles renferment, à moins toutefois qu'ils n'aient pénétré dans la vallée du Mississipi à une époque primitive, avant le complet développement de la brillante civilisation des anciens peuples du Mexique.

Il est prouvé par exemple que les Mound-Builders ont eu par la suite des rapports commerciaux avec ces dernières races, avec lesquelles ils échangeaient le cuivre du lac Supérieur contre l'obsidienne qui n'existe qu'au Mexique ; il est donc possible et vraisemblable qu'ils aient ainsi emprunté des habitants du Mexique quelques-unes de leurs idées religieuses et civiles qui aient influé sur leur civilisation au point d'offrir quelques traits de ressemblance avec les anciens Mexicains, tout en étant d'une nationalité différente.

Dois-je mentionner l'idée fantaisiste de quelques auteurs américains qui veulent que les Mound-Builders et toutes les races primitives américaines soient autochtones ? « L'homme américain, disent-ils, est un produit du sol américain ». Or, les faits constatés par la science, la tradition et l'histoire, reconnaissent l'Asie comme le berceau de l'humanité. Ces écrivains, tels que le Dr Morton, Nott, Gliddon et même Agassiz, basent leur opinion sur les différences qui existent comme type, comme langage, comme civilisation, entre les races américaines et celles de l'ancien continent, en confondant l'espèce avec la race, et sans tenir compte des milieux qui modifient si considérablement les types, les langues et les civilisations. Leur aversion prononcée pour les noirs y est probablement pour

quelque chose ; il leur en coûte de reconnaître en eux des frères ayant une origine commune avec le reste de l'humanité.

Avant de soutenir que la race américaine est indigène, il faudrait prouver d'abord qu'elle est une et semblable à elle-même d'un pôle à l'autre du continent, et c'est justement le contraire qui a lieu. Les variétés sont nombreuses et bien caractérisées. M. d'Orbigny, après plusieurs années d'études en Amérique, repoussait avec énergie l'idée d'un peuple unique. La différence qui existe, affirme-t-il, entre un Patagon et un Péruvien, est plus grande qu'entre un Grec, un Éthiopien et un Mongol, et M. Virchow lui-même, le plus habile anthropologiste de l'Allemagne, établit à son tour avec une grande force la pluralité des races du Nouveau-Monde, et l'impossibilité absolue de regarder ses habitants, quelque haut que l'on veuille remonter, comme une race pure.

L'homme, dit M. de Quatrefages, en parlant des Américains, appartient au type des anciens continents ; seul, il est semblable à lui-même dans deux régions si différentes au point de vue de la faune (1). Un peu plus tard, traitant la même question dans son livre sur l'*Unité de l'espèce humaine* (2), il répétait : « L'homme, ce type à part, cette espèce privilégiée entre toutes, alors même qu'on ne voit en lui que l'être physique, pouvait-il naître à la fois en tous lieux ? Non, ou bien il eût constitué une de ces exceptions uniques dont nous ne connaissons pas encore d'exemples ».

Il est bien vrai de dire que la science profane, l'honnête et vraie science, sera toujours d'accord avec celle de Dieu ou de la religion qui, pour le cas

(1) *Revue des Cours Scient.*, 1865, p. 768.
(2) Ch. XXI.

particulier qui nous occupe par exemple, nous apprend que nous descendons tous d'un seul et même couple.

Il convient d'ajouter que cette école a peu d'adeptes, et qu'à cette exception près, il est admis que le Nouveau-Monde a été peuplé par des immigrants de l'ancien continent. M. de Quatrefages lui-même, dont la grande autorité s'impose en pareille matière, croit que le Nouveau-Monde a été peuplé par les trois races jaune, blanche et noire.

On y parlait plusieurs langues. Les habitants des zones glaciales du nord et du sud avaient un langage dur et guttural ; mais dans les contrées des zones tropicales, on parlait au contraire une langue douce et harmonieuse.

A quelle époque ces premières immigrations peuvent-elles remonter ?

Il n'y a aucun doute que l'existence de l'homme sur notre continent date d'une très haute antiquité, de cette époque connue en géologie sous le nom de quaternaire, et en archéologie sous celui de l'âge de la pierre. On a même prétendu que l'homme existait en Amérique à la fin de l'époque tertiaire, mais les preuves que l'on avance à l'appui de cette assertion laissent trop à désirer pour qu'il nous soit possible d'admettre cette opinion comme sérieuse (1).

Le Dr Hamy, dans un remarquable ouvrage sur les aborigènes du Mexique, nous montre des hommes habitant les deux Amériques avant les derniers événements géologiques qui ont donné à ces terres leur configuration actuelle. Suivant d'éminents géologues, notre continent était, aux

(1) Whitney, *The auriferous gravels of Sierra Nevada*, p. 264. *Revue d'Anthr.*, 1872, p. 760. Lyell, *Princ. of Geology*. Bancroft, *The Native Races of the Pacific States*, t. III. p. 557.

premiers temps de l'humanité, relié au Vieux-Monde. Ainsi le détroit de Behring n'existait pas au pliocène et ne fut formé que depuis l'époque quaternaire, d'après Wallace. Il paraîtrait aussi que les régions arctiques jouissaient autrefois d'une température plus douce que de nos jours; ce qui est certain, c'est que la Sibérie est couverte de tumuli innombrables ; un peuple nombreux aurait donc séjourné dans cette partie du monde, et cela dans des conditions climatériques différentes de celles de nos jours ; quelques tribus auront pu atteindre notre continent par cette voie à une époque bien antérieure à celle des ancêtres de nos Indiens. D'ailleurs, l'état actuel du détroit de Behring n'offre pas de difficultés sérieuses à une traversée en simple canot ; c'est ce que font aisément les Esquimaux et autres peuples boréales de nos jours.

Il n'est pas fait mention dans les récits des anciens d'une navigation régulière entre les deux continents ; mais, de récentes découvertes archéologiques tendraient à établir qu'il y a eu à une époque préhistorique un courant d'émigration en Amérique à travers les îles de l'océan Pacifique. Les épaisses forêts de l'Hindoustan, de Ceylan et de l'Indo-Chine ombragent de grandes ruines remontant au-delà de toute tradition, et dont le caractère se rapproche de plus que celui de toutes autres du type américain. Ces témoins muets d'un autre âge se continuent à travers l'île de Java et se relient visiblement à une suite non-interrompue de curieux monuments, de gigantesques constructions découvertes à travers la Polynésie, aux îles des Larrons, à Taïti, à Tonga, aux îles Sandwich et à l'île de Pâques (1). Toutes ces constructions

(1) Le grand temple de Palenque (Yucatan) correspond si exac-

en pierre — autels, pyramides, murailles, forteresses et statues, — sont situées le long d'une grande ligne allant de l'est à l'ouest, et dominant une chaîne sous-marine qui s'étend jusqu'au continent américain. « On ne peut s'empêcher de conclure, dit M. Allen, l'auteur de *La très ancienne Amérique*, en parlant de ces ruines, que l'on vient de suivre la trace laissée, durant la période préhistorique, par le passage d'une grande race de constructeurs émigrant de l'ancien Monde dans le Nouveau, — émigration dont, au surplus, les traditions de l'Asie sud-orientale semblent avoir conservé la mémoire (1) ».

Ce ne sont certainement pas les peuplades demi-civilisées ou barbares qui habitent maintenant ces îles qui ont élevé ces monuments ; elles ne possèdent ni la civilisation ni la connaissance des arts qu'ils témoignent. Ces constructions sont d'un genre unique ; on n'en voit pas de pareilles dans le reste de l'univers, excepté parmi les plus anciennes ruines du Pérou (2). Tous ceux qui ont eu occasion d'examiner ces ruines déclarent qu'elles sont l'œuvre d'une race antérieure, nombreuse et puissante. La tradition des indigènes tend à faire croire que ces îles étaient autrefois habitées par un peuple puissant, qui avait de grands navires avec lesquels il faisait de l'est à l'ouest de longs voyages, dont quelques-uns duraient plusieurs lunes ; ces insulaires primitifs ont dû aborder à plusieurs reprises sur la côte occidentale de l'Amérique.

Les Péruviens eux-mêmes disent être venus du

tement à celui de Boro-Boudor dans l'île de Java, qu'il paraît impossible de contester une communauté d'origine.

(*Edimburgh Review*, avril 1877) citée par le marquis de Nadaillac dans son *Amérique préhistorique*.

(1) Congrès International des Américanistes, Luxembourg. 1877.

(2) Baldwin, — *Ancient America*, p. 291.

côté de l'ouest par mer sur de grands navires. On trouve dans quelques-unes de ces îles des outils et des armes en silex ou en jade absolument identiques à ceux du Pérou. Les courants seuls conduisent rapidement dans les parages de Quito un canot détaché de l'île de Pâques (1) ».

A l'appui de ces témoignages, je trouve la note suivante dans le compte-rendu de l'Académie des Sciences du 15 février 1882, au sujet des rapports qui ont pu exister autrefois entre l'Amérique et l'Océanie : « La comparaison des faunes et des flores, la dispersion de certains animaux, de certains oiseaux surtout que leurs moyens de locomotion n'ont pas mis à même de passer d'une de ces stations dans les autres, le perroquet nocturne par exemple qui ne peut voler, permettent de croire qu'à une époque relativement récente, l'océan Pacifique baignait un vaste continent austral, dont la Nouvelle-Zélande, les îles Macquarie, Campbell, Chatham restent les témoins. Aujourd'hui, dit M. Blanchard, l'étude scientifique conduit à croire qu'il fut un âge du monde où s'élevait, sur l'océan Pacifique, une terre immense brisée par des convulsions et en grande partie submergée ; la Nouvelle-Zélande et les îles voisines en seraient les débris (2) ».

Le professeur Dana, géologue éminent des États-Unis, a démontré que si un continent entier n'a pas existé, au moins un archipel de 6,000 milles de longueur sur une largeur de 1,000 à 2,000 milles, a été submergé. Il est d'opinion que cette étendue a disparu depuis l'époque tertiaire. Le professeur LeConte, de son côté, évalue à 20,000,000 de milles

(1) Sir C. Dilke, *Greater Britain*. De Nadaillac, l'*Amérique Préhistorique*.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1878.

carrés la perte de terrain ainsi faite. Enfin, on peut juger du passé par ce qui a lieu présentement : on a remarqué, et l'on constate encore tous les ans, dans cette zone immense, la disparition de plusieurs îles et la diminution sensible de beaucoup d'autres (1).

Mais, pour revenir aux Mound-Builders, tout ce que nous pouvons en dire c'est qu'ils étaient d'origine asiatique. Impossible de préciser la voie qui les a conduits en Amérique ; toute tradition s'est perdue. « Lorsqu'on ouvre les monuments qu'ils ont élevés, chacun d'eux livre son trésor d'antiquités — dieux domestiques — ustensiles de ménage — armes de guerre et de chasse — ornements — insignes de fonctions et jusqu'à des instruments de jeu — tous objets attestant par leur présence la vie dont ces vallées ont été autrefois remplies ; mais aucun d'eux ne donne matière à déchiffrement ; aussi leur ensemble ne nous procure-t-il que la notion obscure d'un peuple mystérieux qui a passé sans même laisser un nom derrière lui (2) ».

L'empire des Mound-Builders non seulement doit remonter à quelques milliers d'années, mais il doit avoir duré un grand nombre de siècles à en juger par les proportions, la quantité et l'emplacement même de leurs mounds qui ont été érigés sur des terrains formés par les alluvions les plus anciennes comme par les plus récentes.

(1) Un événement tout a fait récent (juillet 1892) et des plus désastreux, malheureusement, vient de nous en fournir un exemple : l'île Sanguir, de la Malaisie, qui forme une des grandes divisions de l'Océanie, s'est subitement écroulée dans l'abîme par suite d'une éruption volcanique. Aucun des 12,000 habitants n'a survécu pour annoncer ce désastre ; plusieurs voiliers qui se trouvaient dans le port ont également disparu sous les flots.

(1) Les « Mound-Builders ». — Congrès des Américanistes, Luxembourg, 1877.

L'érection de tous ces monuments a nécessité un temps considérable ; une population nombreuse, homogène, sédentaire et agricole, possédant un gouvernement organisé et soumise à des chefs dont l'autorité était absolue, car sans cela comment aurait-elle pu exécuter ces immenses travaux ? Tout dénote que ces gens s'étaient élevés à un degré de civilisation comparativement avancé. Leurs demeures, construites en bois, ont disparu, de sorte qu'il est difficile de préciser leur mode de bâtir.

Il semble impossible d'admettre que les Indiens nomades et dégradés, qui peuplaient ces mêmes régions à l'arrivée des Européens, aient été les représentants de ce peuple intelligent et sédentaire. Les Indiens eux-mêmes ne se rendaient nullement compte de l'existence des mounds et niaient que ce fussent leurs ancêtres qui les eussent construits. De fait, la conception et l'exécution de monuments aussi gigantesques supposent un état social et des habitudes bien différentes de ceux de nos sauvages qui, personne ne l'ignore, ne savaient tout au plus ériger que de simples palissades (1).

Ce qui a dû avoir lieu, c'est que les Mound-Builders ont été refoulés vers l'Amérique centrale par l'invasion de peuples barbares, dont les descendants se retrouvent chez les peuplades sauvages actuelles des États-Unis et du Canada.

L'histoire des premiers peuples de l'Amérique centrale et du Mexique nous parle des luttes qu'ils durent soutenir contre des tribus venant du Nord, qui finirent par les subjuger et par s'établir au milieu d'eux. Ces tribus étaient les Nahuas, les Toltecs, les Aztecs et autres qui ont envahi le Mexi-

(1) M. Squier, en parlant des monuments érigés par les Mound-Builders, ajoute : « They far exceed anything of which, the existing tribes of Indians are known to have been capable ».

que à différentes reprises avant et après l'ère chrétienne, et on s'accorde généralement à les reconnaître comme les représentants de la race des Mound-Builders. Ces crânes des Aztecs et des Mound-Builders offrent entre eux une grande ressemblance.

Il est vraisemblable et même probable que les Natchez, contre lesquels nos pères eurent à lutter dans les premiers temps de leur établissement à la Louisiane, n'avaient pas été étrangers aux Mound-Builders. Cette peuplade se distinguait de tous les Indiens de l'Amérique du Nord par son apparence physique ainsi que par sa civilisation. Ils vivaient sous un chef unique qui prenait le titre de « frère du soleil » ; tous se reconnaissaient comme ses sujets, et il était le maître de leur vie et de leurs biens. Tous les enfants nés le même jour lui étaient attachés à sa personne comme serviteurs ; enfin le trait le plus saillant qui les assimile aux Mound-Builders et aux habitants du Mexique, est qu'ils adoraient eux-mêmes le soleil. En 1721, le Père Charlevoix vit un de leurs temples où l'on entretenait un feu continuel alimenté par trois bûches disposées en triangle.

Il n'est pas impossible non plus que des descendants plus ou moins directs de cette race préhistorique ne puissent se retrouver chez quelques tribus des États-Unis du Sud, que plusieurs particularités politiques et religieuses distinguaient également des peuplades du Nord lors de l'établissement des Européens en ces régions.

Si l'on ne peut indiquer, même approximativement, l'époque de l'arrivée des Mound-Builders aux États-Unis et la durée de leur existence, notre tâche devient plus facile lorsqu'il s'agit de déterminer le moment où ils ont dû quitter la vallée du Mississipi. Ainsi, il est établi que des arbres ayant

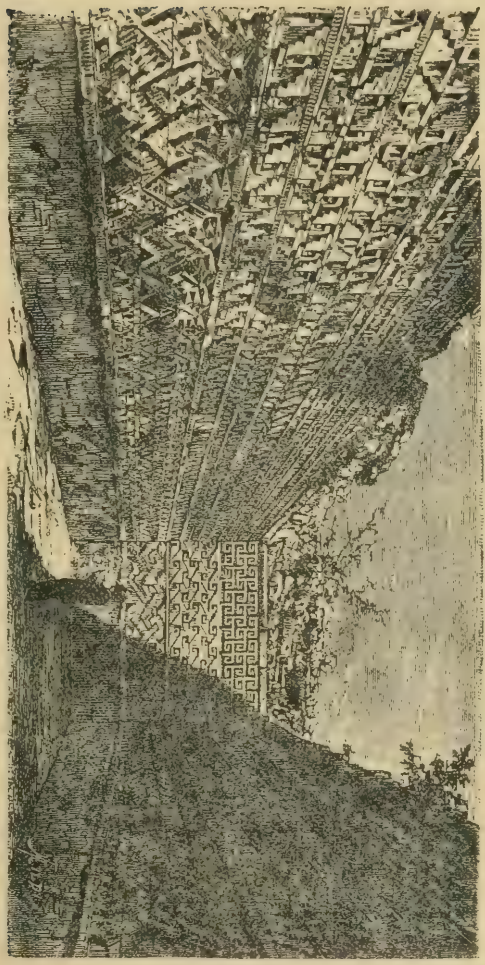
plusieurs centaines d'années s'élèvent sur les mounds. Ces arbres recouvrent d'autres générations qui ont poussé et sont tombés de vieillesse. Maintenant, un temps assez considérable a dû s'écouler depuis le moment où ces travaux ont été abandonnés et celui où la forêt a pu prendre racine sur les mounds, et comme cette forêt s'est renouvelée trois ou quatre fois, on peut supposer avec raison que les Mound-Builders ont cessé d'habiter ce territoire peu de siècles après la venue de Notre-Seigneur. C'est la date moyenne admise par la plupart des auteurs américains qui ont été à même d'étudier cette question sur les lieux. L'état des squelettes exhumés est aussi un indice qu'il y a longtemps que les Mound-Builders ont disparu. La presque totalité de ces squelettes était réduite à une décomposition telle, qu'ils tombaient en poussière du moment qu'ils étaient exposés au jour. On a retrouvé dans de vieux cimetières européens des restes humains parfaitement conservés et remontant au-delà de 2,000 ans. On ne peut dire si les squelettes trouvés sous les tertres datent du commencement, de la fin, ou d'une époque quelconque du règne des Mound-Builders ; mais, parmi ceux mis au jour sur les différents points où des fouilles ont été pratiquées, il doit s'en rencontrer quelques-uns dont l'inhumation a dû avoir lieu peu de temps avant l'abandon des tumuli ; cependant c'est à grande peine qu'on a pu réussir à retirer quelques crânes dans un état de conservation suffisant pour être de quelque utilité à la science. Un millier d'années, au moins, ne paraît pas une date exagérée pour marquer l'époque où les mounds furent abandonnés.

Enfin, tout ce que nous savons aujourd'hui touchant l'existence et l'origine des Mound-Builders,

ne consiste encore qu'en des conjectures plus ou moins fondées.

L'étude des mounds et des objets qu'ils renferment nous dévoile les principaux traits d'une civilisation qui a traversé de nombreux siècles et qui a fini par s'éteindre, comme périt tout ce qui est humain : elle nous renseigne sur la vie domestique, les aptitudes, l'organisation civile et religieuse d'une ancienne race, mais elle ne nous apprend ni le nom ni le langage. « An impenetrable mystery hangs over their entire history », dit un auteur américain.

Espérons que de nouvelles découvertes nous mettront bientôt en position de retracer la filiation de ce peuple mystérieux, son point de départ et les principaux faits de son existence. En attendant, appliquons-leur les paroles d'un sage de l'antiquité, à qui l'on demandait de raconter en peu de mots l'histoire des hommes : « je puis, répondit-il, vous la dire en trois mots : ils sont nés, ils ont souffert et ils sont morts ».



INTÉRIEUR D'UNE SALLE DU GRAND PALAIS DE MITLA-OAXAGA

DÉSIRÉ CHARNAY — *Les Anciennes-Villes du Nouveau-Monde*

DE LA CIVILISATION TOLTEQUE

Plus d'un américaniste s'est demandé à laquelle des races qui ont envahi le Mexique et l'Amérique centrale il faut attribuer la civilisation relativement brillante qui a existé autrefois en ces contrées, et dont témoignent encore de nos jours les ruines extraordinaires que l'archéologue rencontre partout dans le Mexique, le Yucatan, le Honduras, le Guatémala, le Nicaragua et jusque sur l'isthme de Téhuantépec.

Les écrivains espagnols qui, après la conquête, s'occupèrent de l'histoire des peuples au milieu desquels ils s'établissaient, s'accordent à reconnaître la race nahua comme la race civilisatrice centro-américaine, et en particulier le groupe toltèque comme le mieux doué des tribus nahuas.

Les dernières recherches archéologiques sur ce point ne semblent que confirmer la tradition et les données de ces écrivains, qui nous dépeignent les Toltecs sous les plus brillantes couleurs.

« Les Toltecs, dit Ixtlilxochitl (1), étaient de grands architectes et habiles dans tous les arts

(1) Fernand de Alva Ixtlilxochitl, qui s'était fait chrétien, appartenait à la famille royale indigène de Tezcuco, où les sciences, la poésie, les arts en général avaient acquis un tel degré de culture, qu'on l'appelait l'Athènes de l'Amérique. Il étudia avec une ardeur toute patriotique l'histoire de ses ancêtres, dont il connaissait mieux que tout autre la langue, les traditions, et pouvait interpréter les manuscrits originaux qui avaient échappé à la destruction et aux déprédations des Conquistadores. Entre autres travaux, Ixtlilxochitl composa en langue castillane une *Histoire des Chichimèques*.

mécaniques ; ils construisirent de grandes villes, Tula, Teotihuacan, Cholula, Toluca et d'autres dont on voit les ruines ; et dans toutes ces villes ils élevèrent des temples et des palais tout en pierres taillées, couvertes de figures et de personnages rappelant leur histoire, leurs guerres et leurs calamités.

» Tout ce que faisaient les Toltecs était excellent et plein de grâce : leurs édifices abondaient en ornements, et ce n'est point seulement à Tollan et Xocotitlan que l'on a découvert des restes exquis provenant des Toltecs, tant en édifices qu'en autres produits, on en trouve dans toutes les parties de la Nouvelle-Espagne ; partout on a découvert de leurs œuvres en poteries, fragments de terre cuite à tous usages, jouets d'enfants, joyaux et mille autres objets fabriqués par eux : c'est qu'en réalité les Toltecs s'étaient répandus dans tout le pays (1) ».

Torquemada (2) et Clavigero (3) parlent dans le même sens. D'après le premier, les Toltecs étaient des gens habiles, ingénieux, grands bâtisseurs, comme on peut s'en assurer en nombreuses parties de la Nouvelle-Espagne et par les ruines de leurs principaux édifices à San Juan de Teotihuacan, Tula, Cholula, etc. ; ils vinrent du couchant et l'on dit qu'ils apportèrent le maïs, le coton et autres semences et légumes qui se trouvent en cette terre

(1) Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne.* Bernardino Ribeira, mieux connu sous le nom de Sahagun, du lieu de sa naissance, mourut à Mexico en 1590, à l'âge avancé 90 ans. Il appartenait à l'ordre des Franciscains et séjourna au Mexique pendant de longues années qu'il consacra à l'étude des langues, des mœurs et des institutions des anciens habitants du pays, et publia un ouvrage qui est considéré comme le plus complet que nous possédions sur le Mexique avant la conquête espagnole.

(2) Torquemada, *Monarquia indiana.*

(3) Clavigero, *Historia antigua de Mexico.*

et qu'ils furent de grands artistes pour travailler l'or et les pierres précieuses.

Clavigero range les Toltecs parmi les plus célèbres de tous les peuples de l'Anahuac par leur civilisation et leur habileté dans les arts ; si bien, que dans les siècles suivants, on donnait le nom de Toltec comme titre d'honneur à tout artiste d'un mérite transcendant.

« En fait d'art, les Toltecs s'adonnaient à la sculpture, à la mosaïque et à la peinture ; dans l'industrie ils avaient fait des progrès extraordinaires ; ils fondaient l'or, l'argent et le cuivre, et travaillaient l'étain et le plomb ; au moyen de moules, ils donnaient aux métaux toutes les formes qu'ils voulaient ; ils avaient d'excellents joailliers, des lapidaires, des peintres, des charpentiers, qui, chacun dans son métier, imitaient toutes espèces d'animaux, de plantes et d'oiseaux, et sculptaient les ornements les plus divers, pour les personnes, les maisons et les temples.

» Leurs femmes filaient le coton de toutes manières, le teignaient de couleurs diverses et tissaient une foule d'étoffes à leur usage, délicates, fines et somptueuses ; de sorte que les unes ressemblaient à de la mousseline et d'autres à de la toile fine ; celles-ci ressemblaient à du drap, celles-là étaient damassées et d'autres ressemblaient à du velours. De plus, au moyen de poils et de plumes ébardées, ils faisaient du feutre, ou bien en fabriquaient des étoffes merveilleuses (1) ».

Prescott (2) dit également que tout ce qui au Mexique a mérité le nom de science provient des Toltecs ; les ruines des nombreux édifices de la Nouvelle-Espagne qui leur sont attribués montrent,

(1) Veytia et Clavigero.
(2) Prescott, *Conquest of Mexico*, ch. III.

qu'en architecture, ils étaient bien supérieurs aux peuples qui les ont remplacés dans l'Anahuac.

Enfin, M. Désiré Charnay, qui fut chargé par le gouvernement français, à deux différentes reprises, de faire des explorations archéologiques dans ces pays, et qui résuma dans ses *Anciennes Villes du Nouveau-Monde* (1885) le résultat de ses travaux, affirme que le rôle civilisateur du Toltec est indiscutable. L'Aztec, le Mexicain proprement dit, dont l'influence était prédominante au temps de l'arrivée des Espagnols, n'était qu'un conquérant et non un civilisateur ; il avait tout appris de ses prédécesseurs, et il n'apprit rien aux nations vaincues auxquelles il n'imposa que l'obéissance et les tributs.

Il ajoute que si le peuple aztèque est à peu près le seul que l'on connaisse, c'est parce que la conquête du Mexique fut la première de ces conquêtes étonnantes qui, du nord, s'étendirent jusqu'au sud du continent, et que les exploits de Cortez, chantés par Prescott, sont devenus tout à fait populaires. L'empire de Montézuma n'était point le seul en Amérique ; ce n'était pas davantage le plus brillant ; sa chute fut la plus retentissante, voilà tout ; mais il y en avait d'autres qui, moins exaltés par l'histoire, nous ont cependant laissé des monuments plus vastes, plus beaux et des preuves d'une civilisation plus avancée.

Les auteurs espagnols que nous venons de citer n'écrivaient pas d'imagination. A la date de leurs travaux historiques, la tradition était encore toute fraîche dans la mémoire des indigènes, et quant à l'authenticité des sources où ils puisaient leurs renseignements, je ne puis mieux faire que de répéter ce que dit à ce sujet Fernando Ramirez, historien lui-même et très versé dans les antiquités mexi-

caines : « Aucune des histoires connues de l'Ancien Monde, dit-il, ne peut rivaliser avec la nôtre, et ni Aulu-Gelle, ni Macrobe, ni Pétrone, ni aucun de ceux qui prétendent nous peindre les mœurs privées des peuples qu'ils connaissaient, ne peut présenter à l'appui des faits aussi authentiques et aussi dignes de foi que ceux que nous ont laissés nos chroniqueurs, et principalement Sahagun.

» Pour ce qui touche à la biographie et aux événements, je ne considère pas, dit-il encore, comme plus authentiques les renseignements contenus dans les histoires grecques ou romaines que ceux que nous trouvons dans Ixtlilxochitl, Tezozomoc, Veytia, et tant d'autres qui ont puisé à des sources aussi claires que celles où se sont abreuvés Hérodote ou Denis d'Halicarnasse, et je ne crois pas que les hauts faits d'Alexandre rapportés par Quinte-Curce et Arrien soient plus dignes de foi que ceux de Netzahualcoyatl ou de quiconque de ceux de nos rois transmis à la postérité par leurs compatriotes ou leurs descendants (1) ».

L'histoire de l'ancien Mexique présente encore certainement beaucoup d'obscurités et d'incertitudes, au moins dans les détails, même pour la période dite historique (de l'an 600 à 1500), obscurités et incertitudes que de nouvelles découvertes parviendront peut-être à dissiper ; toutefois, dans l'état actuel des choses, nous aurions mauvaise grâce d'être plus exigeants que Ramirez, auteur aussi sérieux que compétent.

Les Toltects, avons-nous dit, étaient une des tribus nahuas, tribus de même origine et de même langue qui, sous divers noms, pénétrèrent par invasions successives dans le Mexique et l'Amérique

(1) Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique. Notes critiques par José F. Ramirez*, t. II, Complido.

centrale, depuis les premiers siècles de notre ère à venir jusqu'à la Conquête. Leur point de départ est généralement fixé dans le nord ou le nord-ouest de notre continent, d'un lieu appelé Huehue-Tlapallan pour les Toltecs et Aztlan pour les Aztecs (1).

Les Toltecs arrivèrent au Mexique vers le sixième siècle, mais ils y avaient déjà été précédés par les Olmèques et les Xicalancas, autres tribus de même race, qui ne tardèrent pas à se fondre avec les nouveaux envahisseurs. Ils bâtirent Tula ou Tollan, dans l'Anahuac, à 16 lieues environ au nord de Mexico, qui devint une ville célèbre et la capitale de l'empire.

Leur gouvernement était parfaitement organisé, et leur civilisation, se développant sous le règne de monarques sages et éclairés, atteignit son apogée vers le neuvième siècle.

A cette époque, l'empire toltèque s'étendait sur les pays voisins dans un rayon de plus de mille lieues. Ce fut, dit-on, l'âge d'or de leur domination, l'époque où « florissaient de grandes villes pleines de temples et de palais, et qu'une population des plus denses cultivait la terre jusque sur les plus hautes montagnes ».

La civilisation toltèque, d'ailleurs, nous reporte aux anciennes civilisations asiatiques. Elle était fondée sur l'esprit de caste, comme dans l'Inde.

(1) « Le nahua ou nahualt a jadis couvert de ses ramifications une région qui s'étend du Nouveau-Mexique et du Texas jusqu'à l'État de Sonora ». Maury, *La Terre et l'Homme.*

Environ 20,000 Indiens, que l'on considère comme les survivants de ces anciennes races, se voient encore aujourd'hui dans le Mexique septentrional, le Nouveau-Mexique et l'Arizona. Ils se distinguent par leur intelligence et leur conformation physique, et aussi par le fait que seuls, parmi les Indiens des États-Unis, ils sont en voie d'accroissement. Ils habitent en commun de vastes maisons appelées *pueblos*, afin de se mieux protéger contre les Indiens sauvages.

Il y avait, comme en Asie, les familles princières, le corps sacerdotal, la noblesse, les cultivateurs et les esclaves, équivalents des parias ; ces derniers cependant pouvaient facilement passer d'une classe à une autre, et l'esclave courageux et brave à la guerre était souvent affranchi et devenait capitaine. Outre la classe des grands feudataires, il y avait des ordres de chevalerie dans lesquels l'aspirant était reçu après de longues et pénibles cérémonies.

La terre était commune, et les cultivateurs et les esclaves la cultivaient en des endroits qui leur étaient assignés par des officiers préposés à cette fin, qui prélevaient l'énorme tribut dont l'État avait besoin. Il y avait toutefois des greniers publics pour les temps de disette.

On représente généralement les Toltecs comme de mœurs douces, repoussant les sacrifices humains si fréquents chez d'autres de ces peuples, et qui avaient atteint des proportions monstrueuses chez les Aztecs lors de la conquête ; on veut même que ces derniers soient les auteurs de cette coutume barbare.

Quoiqu'ils fussent astrolâtres, ils possédaient une philosophie des plus élevées, une morale d'une pureté remarquable ; on prétend même que l'idée d'un dieu impersonnel ne leur était pas inconnue. Nous extrayons, parmi les nombreuses citations de Sahagun, la suivante ; il s'agit des recommandations d'un père à sa fille :

« Toi, ma fille, précieuse comme un grain d'or et une plume riche, issue de mes entrailles, que j'ai engendrée et qui es mon sang et mon image; toi, ici présente, écoute avec attention ce que je vais te dire, car tu es arrivée à l'âge de la discrétion. Le Dieu créateur de toutes choses et qui

est en tout lieu t'a donné l'usage de la raison et t'a faite habile à comprendre, et puisque ta raison s'est ouverte, elle est arrivée à bien saisir les choses du monde et à savoir qu'il n'y a pas de vrai plaisir ni de repos véritable, mais, bien au contraire, des peines, des afflictions, des fatigues extrêmes et une grande abondance de misère et de pauvreté. O ma fille, ce monde est en effet un lieu de pleurs, de tristesse et de mécontentement, où règnent le froid, l'intempérie de l'air, les chaleurs afflictives du soleil, la faim et la soif. C'est une grande vérité que nous connaissons par expérience. Retiens donc bien ce que je dis, ma fille : ce monde est mauvais et pénible, dépourvu de plaisirs et abondant en déboires. Il y a un proverbe qui dit qu'il n'y a pas de plaisir qui ne soit accompagné de grandes tristesses et qu'il n'y a pas de repos qui ne se lie avec quelque affliction sur la terre. C'est une maxime que les anciens nous léguèrent, comme un avertissement pour que personne ne s'afflige en versant trop de larmes et en s'abandonnant d'une manière excessive à la tristesse. Notre-Seigneur nous donna le rire, le sommeil, le manger et le boire, qui nous font vivre et croître ; il nous donna aussi la faculté d'engendrer pour nous multiplier dans le monde : tout cela répand quelque joie dans notre existence, quoique pour peu de temps, afin que toute notre vie ne se passe dans la mélancolie et les pleurs continuels. Quoiqu'il en soit bien ainsi et que le monde soit fait de telle sorte, qu'un peu de plaisir s'y mêle à de nombreuses peines, on se refuse à le voir, et cela n'excite ni nos craintes, ni nos chagrins, parce que cela est passé dans nos habitudes et que les uns l'oublient dans les seigneuries et les royautés, les autres dans les choses de la milice, au milieu des dignités, des honneurs et des

hauts emplois. Ce que j'ai dit des choses de ce monde est cependant bien vrai ; mais personne n'y réfléchit, personne ne pense à la mort. On concentre son attention sur le présent pour y gagner le manger et le boire, chercher à vivre, édifier des maisons et travailler pour l'existence :... tout cela, ma fille, est absolument comme je l'ai dit ».

Et un peu plus loin, s'adressant à son fils, après lui avoir dit que les enfants et les jeunes adolescents des deux sexes sont les bien-aimés de Dieu, qui entend, avec plaisir leurs prières, parce qu'ils ont le cœur pur, il ajoute :

« Il y a une autre sorte de gens qui sont agréables à Dieu et aux hommes, ce sont les bons satrapes qui vivent chastement et qui conservent leurs cœurs propres, purs, bons, lavés et blancs comme la neige ; leur manière de vivre n'a aucune tache, aucune souillure, il n'y a aucune poussière de péché dans leurs habitudes. Et parce qu'ils sont ainsi, ils sont les bien-venus auprès de Dieu, auquel ils adressent de l'encens et des oraisons en priant pour le peuple. Le roi avait l'habitude de dire : « Ce sont les vrais sujets de mes dieux (1) ».

Il n'y a pas grand'chose de nouveau sous le soleil, comme on le voit, même dans notre siècle tant vanté ; et on pourrait avec profit méditer des vérités comme celles que nous venons de lire, si elles n'étaient pas déjà contenues dans la morale évangélique.

Ils supputaient le temps de la manière suivante :

Ils divisaient l'année qu'ils appelaient Xihuitl, l'*herbe nouvelle*, en dix-huit mois de vingt jours, auxquels ils ajoutaient cinq jours complémentaires, qui étaient regardés comme jours fatals. C'étaient

(1) Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. VI, ch. XVIII, traduction du docteur Jourdanet et de R. Siméon.

les jours épagomènes des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs ; on cessait tout travail pendant ces cinq jours qui étaient employés à des cérémonies

SPÉCIMEN DES HIÉROGLYPHES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

religieuses ou expiatoires. Ils inventèrent les bissextiles, au moyen desquelles on ajoutait tous les quatre ans un sixième jour à ces jours fatals

pour régulariser l'année. Ce calendrier fut plus tard adopté par les Aztecs.

Ils possédaient une écriture qui, d'idéographique et de symbolique à l'origine, avait fini par devenir purement phonétique.

De grands marchés publics se tenaient à certaines époques de l'année à Tula et Cholula, où figuraient les produits les plus divers.

Enfin, Ixtlilxochitl avoue lui-même qu'il n'exprime qu'une minime partie de tout ce qu'il sait sur ce peuple extraordinaire, de crainte que l'on se refuse à le croire.

Les Toltecs régnèrent comme nation distincte l'espace d'environ quatre cents ans. Vers le milieu du onzième siècle survint une suite de calamités de toutes sortes qui mirent fin à leur domination : pluies diluviennes, inondations et tempêtes, sécheresses, gelées terribles, famines et pestes, guerres religieuses et civiles, puis, finalement, l'invasion de l'Anahuac par les Chichimèques; de même origine que les Toltecs, mais rudes et grossiers, qui habitaient les régions montagneuses du nord du Mexique.

Ixtlilxochitl, qui place cet événement en l'an 1008, dit qu'après sa défaite, la plus grande partie de la nation vaincue se mit en marche par la côte sud et la côte nord pour aller civiliser le Téhuantépec le le Guatémala d'un côté, le Goatzacoalco, le Tabasco et le Campèche, le Yucatan de l'autre.

M. Désiré Charnay, dans ses explorations archéologiques à travers ces différents pays, y a également reconnu la trace de l'immigration et de l'établissement des Toltecs.

La mère patrie ne fut pas toutefois complètement abandonnée ; de petits groupes de Toltecs continuèrent à occuper quelques centres du pays où.

perpétuant les anciennes traditions, y exercèrent une heureuse influence. Ainsi, on raconte que seize cents d'entre eux s'étant groupés à Culhuacan et s'étant mêlés aux familles princières Chichimèques, y formèrent la souche de la grande famille des rois de Tezcuco. Vers 1231 l'ancienne splendeur de Tula semblait renaître dans la petite cour toltèque de Culhuacan. Le roi Achitometl, s'inspirant du patriotisme de ses ancêtres, provoqua la renaissance des arts et des sciences, qui étaient tombés dans un profond oubli, et il réussit à faire de son royaume un centre éclairé, une école dont les connaissances adoucirent la barbarie native des Chichimèques, et préparèrent cette renaissance de civilisation que les Espagnols trouvèrent plus tard en pleine floraison chez les Aztecs de Mexico(1).

(1) Les Aztecs, les derniers venus de ces nombreuses immigrations qui, du Nord, envahirent l'Amérique centrale, pénétrèrent au Mexique entre le 13e et le 14e siècle, et fondèrent, vers 1325 la ville de Tenotchitlan, maintenant appelée Mexico.

LE VINLAND

On admet volontiers que les Scandinaves ont connu l'Amérique au Xe siècle ; mais il n'y a plus cette même unanimité d'opinions du moment qu'il s'agit de déterminer la partie de l'Amérique qu'ils visitèrent. Il est même singulier de constater les hypothèses que quelques auteurs ont exprimées sur ce sujet. Les uns veulent que Terre-Neuve soit le Vinland des Scandinaves ; d'autres le placent quelque part dans les régions arctiques. Un nommé Weise, dans un ouvrage publié en 1884, veut qu'on retrouve le Vinland au Groenland. Le sénateur Power, de la Nouvelle-Écosse, dans une conférence faite en janvier 1887 devant la Société Littéraire et Historique d'Halifax, le localise, lui, sur la partie nord de la côte du Labrador. Il semble que le nom seul de Vinland, Vinland la bonne, (*le pays du vin et de la vigne*), aurait dû prémunir ces auteurs contre des opinions aussi peu vraisemblables. On dirait que certaines gens se plaisent à viser à l'originalité, ou plutôt à l'excentricité, en traitant à des points de vue étranges des questions du plus haut intérêt pour l'humanité. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, on a prétendu que le siège de la ville de Troie n'était qu'une fiction. Il n'a fallu rien moins que les patientes recherches d'un savant archéologue, monsieur le docteur Schleiman, pour établir à la satisfaction de tous que les chants

d'Homère reposaient sur un fait réel. N'a-t-on pas osé dire aussi qu'il était douteux qu'Homère lui-même eût vécu, et qu'il était possible que ses œuvres immortelles eussent été composées par plusieurs personnes !

BAS-RELIEF D'UN TEMPLE A PALENQUÉ (CHIAPAS)

Quant au Vinland, il est heureux que les données climatériques, géographiques et autres, contenues dans les *sagas*, quoique brèves, soient cependant

assez précises pour nous permettre de suivre la trace des Scandinaves en Amérique.

Il est surabondamment établi que les Scandinaves s'arrêtèrent dans un endroit où la vigne croissait d'elle-même, au point que les explorateurs, charmés de cette découverte, appelèrent ce pays Vinland (*pays de la vigne*). Or la vigne croît spontanément au Rhode-Island, ce qu'affirment plusieurs rapports, et en particulier un rapport fourni à la Société des Antiquaires du Nord par la Société Historique du Rhode-Island. Des explorateurs modernes ont même donné à une île des environs le nom significatif de *Martha's Vineyard*, la vigne y croissant encore en grande quantité (*in great profusion*).

Enfin, Adam de Brême, qui vivait au XIe siècle, cite dans son *Historia Ecclesiastica* cette particularité qui a porté les Scandinaves à donner au nouveau pays découvert le nom de Vinland. Il tenait ce fait de Sveinn Estridson, roi du Danemark et neveu de Canut le Grand.

Les *sagas* disent aussi que le froment ou le blé sauvage croissait dans ce pays. C'est ce qu'ont encore constaté les Européens qui se sont établis dans cette même contrée quelques siècles plus tard. Adam de Brême parle aussi dans son histoire des « blés non semés » qui se voyaient au pays découvert par les Scandinaves.

Est-il rationnel maintenant de supposer que le Vinland des Scandinaves pouvait être Terre-Neuve ou quelque plage du Labrador ? Je ne sache pas que l'île de Terre-Neuve produise du raisin à l'état sauvage, mais bien sûr qu'on n'en a jamais trouvé et qu'on en chercherait en vain sur toute la côte du Labrador (1).

(1) Le climat de l'Amérique du Nord ne semble pas avoir varié

La *saga*, racontant le voyage de Leif, dit qu'après avoir atteint une île près de laquelle une péninsule s'avançait à l'est et au nord — position exacte de l'île de Nantuckett vis-à-vis du cap Cod — s'engagea dans un détroit « où il y avait beaucoup de bas-fonds au temps de la marée ». Ces bas-fonds existent encore, et le passage est redouté par les marins, qui préfèrent doubler l'île plutôt que de s'y engager.

Thorfinn et ses compagnons, cherchant la contrée découverte par Leif et appelée par lui Vinland, arrivèrent en vue d'un cap qu'ils nommèrent

d'une manière sensible depuis un certain nombre de siècles. La plupart des géologues et des historiens sont d'opinion qu'il n'est pas survenu de changements notables de climats depuis les temps historiques.

« La surface terrestre, dit M. Beudant, est parvenue sans doute depuis longtemps à un état de chaleur à peu près stationnaire, qui n'a point varié depuis les temps historiques, et qui ne peut plus diminuer dans le cours d'un immense espace de temps que de $^1/_{90}$ de degré, seule influence que la chaleur centrale puisse ajouter à l'action solaire, suivant les calculs de Fournier ».

« Dans tous les cas, dit M. Reclus, les modifications subies par les climats pendant la période historique n'ont encore qu'une faible importance ; mais celles qui se sont opérées durant les âges géologiques récents ont suffi pour déplacer les faunes, les flores et les races sur d'immenses étendues ».

Cependant la température d'un lieu peut varier suivant certains phénomènes locaux, tels que l'inégalité des terrains, la course des chaînes de montagnes, qui modifient la direction des vents. Il faut aussi ajouter l'état de la surface d'une contrée, selon qu'elle est dénudée ou couverte de végétation. Ainsi le déboisement a eu pour effet de diminuer la rigueur excessive de nos hivers, de même que les chaleurs extrêmes des étés, comme il a aussi pour effet d'activer les courants atmosphériques. Les glaces des régions polaires qui viennent, en plus ou moins grandes quantités, séjourner le printemps dans le Golfe, n'expliquent-elles pas un peu aussi cette différence de température qui se fait sentir entre la partie supérieure et la partie inférieure de notre province, et le refroidissement plus qu'ordinaire de nos côtes en certaines années ?

Il n'y a aucun doute toutefois que la température du Groenland, région si rapprochée du pôle, s'est abaissée d'une manière sensible depuis l'époque de sa découverte par les Islandais. Il ne faut pas croire cependant qu'à cette même date le Groenland jouissait d'une température fort enviable, et que son appellation, qui signifie *Terre verte*, lui fut donnée à cause de la grande dou-

Kialarnes, (*cap de la quille*). On n'a qu'à jeter les yeux sur une carte pour constater qu'en effet le cap Cod ressemble à une faucille ou quille d'un navire, surtout de l'espèce dont se servaient les Scandinaves. Le nom qu'il lui donnèrent lui convient donc parfaitement. Kialarnes est composé, dit M. Rafn, de *Kiolr*, quille, et de *nes*, cap.

Après avoir contourné le cap Cod, ils « virent des déserts sans traces, des dunes et de longs et étroits rivages qu'ils appellèrent *Furdustrandir* ». Le géologue Hitchcock (1) décrit ainsi ce cap :

ceur de son climat et du fait que le sol aurait produit une végétation luxuriante. Au contraire, lorsque Erick le Rouge aborda au Groenland en 982, il vit, ajoute la *saga*, « un véritable amas de rochers, entremêlés d'énormes blocs de glaces, image de l'hiver et du chaos » ; mais, Erick, qui avait ses vues, et qui, évidemment, était un diplomate, donna à ce pays le nom de *Groenland* parce que, dit-il, « si cette terre porte un beau nom, les hommes se décideront plus facilement à l'habiter ». Aussi, dès la même année, trente-cinq navires islandais mettaient à la voile pour le Groenland. Toutefois, les côtes orientales, comme les côtes occidentales, se trouvaient dans des conditions climatériques meilleures qu'aujourd'hui ; mais l'accroissement lent et continu du glacier rend le climat de plus en plus rigoureux, la contrée de moins en moins habitable. Aujourd'hui la région orientale entière ne présente qu'un vaste plateau de glace qui recouvre montagnes, vallées, lits de fleuves, et nous dérobe jusqu'à la forme primitive de cette contrée. La côte occidentale elle-même, suivant ce qu'a constaté le naturaliste danois M. Pingel, a subi depuis quatre siècles un affaissement graduel.

Les troncs d'arbres couchés ou debout, les souches fossiles, les feuilles conservées par la pénétration des substances calcaires ou ferrugineuses, etc., que l'on rencontre au milieu des plus durs cantons du nord, datent d'une époque très reculée, peut-être de celle dont parle M. Reclus un peu plus haut.

Il importe de remarquer que la destruction de l'ancienne colonie du Groenland qui, vers 1349, comptait deux villes, une cathédrale, quinze églises, trois ou quatre couvents et trois cents villages, est due plutôt aux invasions des Esquimaux au commencement du XVe siècle et à l'abandon de la colonie par la mère-patrie, qu'à une transformation subite du climat. Aujourd'hui encore le climat du Groenland permet au Danemark d'y entretenir des établissements qui s'étendent, sur la côte occidentale, jusque par 73° de lat. N. En 1863, ces établissements comptaient une population de 9,800 habitants, dont 3,000 Danois, le reste étant des indigènes.

(1) *Report on the geology of Massachusetts.*

« En traversant les déserts du Cap, j'ai remarqué un singulier effet de mirage ou de déception. A Orléans, par exemple, il me semblait que nous montions par un angle de trois ou quatre degrés, et je ne fus convaincu de mon erreur que lorsqu'en me retournant, je remarquai qu'une pareille ascension apparaissait sur la route que nous venions de passer. Je n'essayerai point d'expliquer cette illusion d'optique ; j'observerai seulement que c'est un phénomène du même genre que celui qui a frappé M. de Humboldt dans les pampas du Vénézuéla. « Autour de nous, dit-il, toutes les plaines semblaient monter vers le ciel ».

Thorfinn « pénétra ensuite dans une baie qu'il nomma Straumfiord (*baie des courants*) ». On croit la reconnaître dans Buzzard's Bay située au sud-ouest de la péninsule de Barnstable où le Gulf Stream produit de grands courants précisément à l'endroit où cette péninsule le barre quand il vient du sud.

Il descendit ensuite dans une île « où l'on voyait une immense quantité d'eiders, à tel point qu'il était impossible de faire un pas sans en briser les œufs ». Les descriptions modernes du Massachusetts nous apprennent qu'une foule d'eiders et de canards sauvages se voient encore dans cette île. L'une d'elles, située au sud-est de la péninsule de Barnstable, porte encore le nom de Egg Island (*île aux Œufs*).

Le pays que les explorateurs trouvèrent jouissait d'un climat si doux qu'ils laissèrent paître en liberté le bétail, et, durant l'hiver, « il n'y eut point de gelée, et le gazon flétrit à peine ». Un auteur moderne, décrivant cette même contrée, dit que « la température en est si douce que la végétation souffre rarement du froid ou de la séche-

resse ». On l'appelle le paradis de l'Amérique, parce qu'il l'emporte sur les autres lieux par sa situation, son sol et son climat. Quelle différence entre ce climat et celui de Terre-Neuve, du Labrador ou d'une contrée encore plus septentrionale !

Parmi les bois précieux que Thorfinn remarqua au Vinland se trouvait le *mausur* ou l'érable bouclée, qui pousse encore dans les forêts de ces régions. Ce bois avait une grande valeur pour la confection des meubles de luxe. Or la *saga* mentionne que Thorfinn s'étant rendu en Norvège pour y vendre les objets qu'il rapportait du Vinland, vendit un morceau de ce bois précieux à un allemand de Brême, une demi-livre d'or (1).

Les annales islandaises contiennent aussi une indication astronomique qu'il est important de constater. Leif remarqua, durant l'hiver qu'il passa au Vinland, que les jours étaient d'une longueur plus égale qu'au Groenland et en Islande, et que le plus court commençait à sept heures et finissait à quatre heures et demie (2). Cette observation, suivant les calculs de MM. Rafn et Magnussen, deux profonds érudits et les meilleurs commentateurs des antiquités scandinaves, place Leifsbudir à l'endroit de la baie Mount Hop, appelée par lui Hopsvatn (*Lac de Hop*).

Quant aux indigènes rencontrés par les Scandinaves et qu'ils nommèrent *Skrellings*, lesquels leur ont causé par la suite, paraît-il, tant de misères, on les a considérés comme des Esquimaux, d'après la description des *sagas*. Cette circonstance a fait croire à quelques-uns que le Vinland devait se trouver dans une région beaucoup plus au nord

(1) *Particula de Groenlandis*, p. 74. Rafn, *Découverte de l'Amérique au Xe siècle.*

(2) Snorre Sturlesons, *Particula de Groenlandis*, p. 32.

que ne le sont le Rhode-Island et le Massachusetts, les Esquimaux étant aujourd'hui un peuple essentiellement boréal.

Cette objection, qui paraît d'abord assez spécieuse, n'en est pas une en réalité. La plupart des auteurs inclinent à croire qu'à cette époque reculée, les Esquimaux parcouraient un territoire beaucoup plus étendu que de nos jours (1). Ce fait n'a rien d'impossible pour qui connaît les mœurs et les habitudes de déplacement des aborigènes de l'Amérique du Nord. Erick le Rouge et ses compagnons n'ont pas rencontré de races indigènes au Groenland, et ce n'est que vers le XIVe siècle qu'on y mentionne pour la première fois la présence des Esquimaux (2).

A la rigueur, la description contenue dans les *sagas* et appliquée aux Esquimaux peut être prise dans un sens plus étendu et désigner les tribus indiennes en général. C'est ainsi que sir J. W. Dawson, après avoir admis que la race esquimaude pouvait autrefois parcourir une plus grande partie de pays, ajoute « qu'il n'est pas, cependant, invrai-

(1) Gaffarel, *Rapports sur l'Amérique.*

Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle.*

« On croit, dit M. O. Reclus (*La terre à vol d'oiseau*, p. 619), que les Esquimaux demeuraient jadis dans les pays devenus depuis Acadie, Canada, Nouvelle-Angleterre, et qu'ils en furent chassés par les Iroquois et les Algonquins ».

« Des ustensiles leur ayant appartenu, retrouvés dans le Massachusetts, donnent lieu de croire qu'à une certaine époque ils se sont étendus beaucoup plus loin que la région qu'ils occupent actuellement. On dit même qu'au Xe siècle, ils disputaient encore ce territoire aux Algonquins ». (*De l'Origine des Indiens du Nouveau-Monde*, par P. Darby de Thiersant.)

« Tous les ethnographes sont d'accord sur ce point que les Esquimaux s'étendaient, à une époque récente, beaucoup plus au sud, jusqu'en Terreneuve, peut-être même plus bas encore, jusque dans le Massachusetts, et ils ont été repoussés dans les contrées glacées et peu enviables des régions polaires par la race plus énergique des Peaux-Rouges ». (*Les Races Sauvages*, par Alphonse Bertillon, p. 306.)

(2) *The American Cyclopedia*. vol. VIII, p. 235.

semblable que les Scandinaves aient pu aussi regarder les Indiens comme des Skrellings ». Ce mot a probablement été pour eux un terme générique servant à désigner toutes les tribus indigènes de l'Amérique du Nord, tout comme nous-mêmes appliquons parfois le mot *Indiens* à tous les aborigènes de l'Amérique.

Cette circonstance de la présence des Esquimaux au Vinland ne comporte donc pas un caractère tel qu'il faille rechercher l'ancienne colonie des Scandinaves ailleurs que sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Au reste, les annales islandaises, malgré les doutes légitimes qu'on peut entretenir touchant certains détails, prouvent d'une manière évidente et propre à justifier l'opinion, généralement reçue, que cette ancienne colonie des peuples du Nord se trouvait dans les États actuels du Rhode-Island et du Massachusetts, et nous croyons que les descriptions qu'elles fournissent ne peuvent s'appliquer à d'autres localités (1).

Les causes qui ont amené l'abandon de l'Amérique ont vraisemblablement été diverses.

La pauvreté des colons et le manque de ressources que l'état alors peu développé de l'industrie mettait à leur disposition, furent sans doute des obstacles sérieux qui empêchèrent ces colonies scandi-

(1) La ville de Boston possède aujourd'hui la statue d'Erickson. Le dévoilement solennel du monument eut lieu en 1887. Le docteur Edward Everett Hale présidait, et le professeur Horsford fit dans un éloquent discours l'exquisse historique du célèbre découvreur. La procession, quittant Faneuil Hall, se rendit à l'emplacement de la statue pour y rencontrer le gouverneur de l'État, le maire de la ville et les invités. La statue avait été donnée à la ville par M. Oliver Peabody, et acceptée par le maire et le gouverneur. A cette occasion le *Herald* de Boston contenait la réflexion suivante : « La ville de Boston a aujourd'hui, par la pompe et la solennité d'une démonstration publique, témoigné avec bonheur et d'une façon irrévocable d'une vérité que la tradition, plus encore que l'aveugle préjugé, avait contribué à tenir dans l'ombre ».

naves de prospérer. Peu secondées par la mère-patrie, elles ne purent jamais devenir assez fortes pour résister aux incessantes attaques des indigènes, qui contribuèrent beaucoup à leur décadence.

D'ailleurs, vers cette époque, les peuples du Nord tournèrent vers d'autres contrées leur activité remuante. L'empire d'Orient s'écroulait et les empereurs bysantins payaient fort cher les services des étrangers, et surtout des Northmans ou Scandinaves, qui étaient aussi bons soldats que hardis navigateurs.

Mais la plus grande cause de ruine de toutes les colonies scandinaves d'outre-mer est due à l'administration même de la Norvège. Marguerite de Valdemar, reine de Norvège, vers le milieu du XIVe siècle, crut bien faire en réservant à la Couronne le monopole du commerce, et en défendant à tout navire d'aborder sans permission à ses possessions ultra-océaniques. On ne comprenait pas alors qu'il était de l'intérêt des colonies, aussi bien que des métropoles, de laisser le commerce libre. En gênant ainsi la nature elle-même, on paralysait le bon vouloir et l'esprit d'entreprise de la nation et des colonies. Les résultats de cette mesure furent funestes à la marine scandinave, qui se vit bientôt supplantée par celle des villes hanséatiques, dans ces mers dont elle avait été maîtresse, du IXe au XVe siècles.

Dans les premiers temps de la colonie française au Canada, on a vu les effets que produisait ce monopole du commerce ; nous avons eu aussi ces sociétés privilégiées qui enrichissaient quelques particuliers, mais causaient un tort considérable au commerce et à l'établissement de la colonie. « Une compagnie, dit M. Cantu dans sa célèbre *Histoire Universelle*, a des intérêts diamétralement opposés

à ceux de la colonie, et comme elle peut lui dicter des lois et lui imposer des conditions, il en résulte qu'elle cherche à la ruiner à son bénéfice ; c'est ce qui se manifesta partout où le commerce fut le privilège d'une société ». Aussi, cette restriction du commerce imposée par la reine Marguerite, fut le coup mortel qui ruina ces colonies ; et, quand survint la grande peste noire, qui fit tant de ravages de 1347 à 1351, et qui s'étendit jusqu'au Groenland et le dépeupla presque en entier, ces colonies, du moins celles du Groenland et du Vinland, cessèrent bientôt tout rapport avec l'Europe. Or, comme la colonie du Vinland, peu populeuse et entourée d'ennemis, tirait ses ressources et ses colons de l'Islande et du Groenland, il est aisé de comprendre qu'elle disparut rapidement, et, avec elle, le souvenir de cette lointaine contrée.

LES SAGAS

CARACTÈRE ET AUTHENTICITÉ DES ANNALES ISLANDAISES

Les manuscrits originaux traitant des voyages des Scandinaves dans l'Amérique du Nord, furent publiés pour la première fois en 1837, à Copenhague, en langue danoise et en latin. Ces relations, appelées *sagas*, furent écrites et conservées en Islande, point de départ des expéditions au Groenland et en Amérique. C'est dans cette précieuse collection qu'il faut chercher la trace la plus authentique de l'histoire des anciens peuples du Nord.

La race Scandinave était une race guerrière et aventureuse, et c'était une douce jouissance pour ces hommes d'autrefois de raconter et d'entendre raconter les exploits des héros et les faits mémorables de leur histoire. Aussi, quand un bâtiment arrivait en Islande, si complètement séparée du reste de l'Europe, les Islandais, avides de nouvelles, se pressaient autour des voyageurs et écoutaient avec ravissement le récit de leurs voyages. Ils apprenaient ainsi les événements qui se passaient en Suède, au Danemark et en Norvège, de même que les voyages accomplis dans les contrées situées à l'ouest de leur île. Ces récits, répétés le soir à la veillée, se conservèrent vivaces dans la mémoire du peuple jusque vers le XIIe siècle,

alors qu'on s'occupa de les consigner par écrit.

La *saga* est donc un récit basé sur une tradition orale, ayant une forme précise, déterminée par le récit oral, et conservé aussi par écrit. Le style en est simple, clair, précis et la *saga* elle-même ne contient que des faits. « L'auteur, dit M. Marmier, qui en a fait sur les lieux une étude particulière, raconte sans s'émouvoir et sans se permettre une seule disgression. Les actions heroïques s'enchaînent l'une à l'autre, les faits les plus étranges se succèdent, et il continue tranquillement son récit. Dans aucun pays on ne trouverait, ajoute-t-il, une série d'histoires populaires comparables aux *sagas* islandaises (1).

« De fait, écrit M. Reclus pendant nombre de siècles, les Islandais furent peut-être les gens les plus civilisés de l'Europe ; tous ceux qui se réfugièrent en Islande étaient des chefs de la Scandinavie qui donnèrent à la mère patrie l'impulsion du mouvement littéraire ». Nous pourrions ajouter que non seulement ils étaient les plus instruits, mais encore les plus hardis et les plus entreprenants de tous les peuples de cette époque.

Les annales islandaises ne sont donc pas des récits imaginaires, mais bien des documents authentiques et dont on ne peut suspecter la bonne foi.

« L'authenticité des manuscrits d'où sont tirés ces récits, dit à son tour M. Daniel Wilson (2), ne

(1) Un jour, raconte M. Marmier, la fille d'un pêcheur, qui avait coutume de venir, chaque semaine, nous apporter des oiseaux de mer et du poisson, entra dans ma chambre et me trouva occupé à étudier la *saga* de Nial. « Ah ! je connais ce livre, me dit-elle, je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais enfant ». Et, à l'instant, elle m'en indiqua les plus beaux passages. Je voudrais bien savoir, ajoute M. Marmier, où nous trouverions, en France, une fille de pêcheur connaissant la Chronique de Saint-Denis ».

(2) Daniel Wilson, *Prehistoric Man*.

laisse pas le moindre doute ; et les narrations de quelques-uns d'entre eux sont si simples, si naturelles et si dépourvues de quoi que ce soit d'entravagant et d'improbable, que leur certitude morale et leur sincérité sont dignes de haute considération ».

On s'accorde à reconnaître que les *sagas* racontant les découvertes et l'établissement des contrées nouvelles par les Scandinaves, furent mises par écrit au commencement du XIIIe siècle. Quelques-unes cependant portent des dates antérieures ; on a même assigné à l'une d'elles la date de 1120 ; pour d'autres, celle du milieu et de la fin de ce siècle.

A cette époque la langue nordike ou scandinave avait atteint sa perfection.

On a raison de croire, dit le célèbre antiquaire danois, M. Charles Christian Rafn, dans son *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au Xe siècle*, que les premières *sagas* furent composées par Thorlak Runofson, évêque de Scalholt, qui fut aussi l'auteur du plus ancien code ecclésiastique d'Islande, publié en 1123. Thorlak Runofson, né en 1085, avait pour mère Halfride, fille de Snorre, lequel, est-il raconté, naquit en Amérique.

Cela est tout à fait vraisemblable ; les liens d'une étroite parenté unissaient cet évêque à la famille Snorre, et il est bien naturel qu'il ait recueilli avec un soin particulier le récit des événements dont il était presque contemporain, et qui le touchaient de si près.

Jusque vers le XIVe siècle, les traditions orales furent fidèlement conservées et transcrites de même, avec simplicité et bonne foi. A cette époque le goût changea ; un esprit nouveau, importé des régions méridionales, pénétra jusque dans la soli-

taire Islande. Pour plaire, il fallut que l'imagination embellit les récits, exalta les héros ; on était alors au plus beau temps de la chevalerie en Europe.

En 1831, Crosmus Rask comptait huit manuscrits dans lesquels le nom de *Vinland* et des voyages y accomplis étaient mentionnés ; mais M. Rafn en comptait dix-huit en 1837.

Nous avons déjà vu, dans les pages qui précèdent, qu'Adam de Brême, dans son *Historia Ecclesiastica* (1073), parlant de la propagation du christianisme dans les pays septentrionaux, rapporte que le roi du Danemark lui avait dit que ses sujets avaient découvert une contrée à l'ouest appelée *Vinland*.

Sur la fin du XIVe siècle on réunit en un recueil, le *Codex Flatoyensis*, ces récits de voyages. C'est dans ce recueil que l'on trouve la *saga* d'Olaf, fils de Tryggve, racontant les expéditions de Leif Erickson, qui découvrit le Vinland (l'Amérique). Ce même recueil contient aussi la *saga* d'Erick le Rouge. Celle de Thorfinn Karlsefn lui attribue l'exploration des contrées déjà vues par Biarn, tout en laissant à Leif le mérite d'avoir découvert cette portion du continent par lui appelée le Vinland. Cette dernière renferme des traits particuliers et qui servent à mieux caractériser la nature et la situation de ces contrées (1).

Les *sagas* de Biarn, Leif, Thorfinn et quelques

(1) Biarn, dont le nom vient d'être mentionné, était un jeune homme qui, vers 986, quitta la Norvège pour aller rejoindre son père qu'il croyait en Islande. Celui-ci ayant accompagné Erick le Rouge au Groenland, Biarn reprit la mer et fut amené par une tempête en vue de certaines contrées qui répondraient, d'après une *saga*, à Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse et quelque partie du Labrador. Arrivé au Groenland, il raconta les péripéties de son voyage, et Leif, un des fils d'Erick, (Erickson, en langue nordike) voulant connaître par lui-même ces nouvelles terres, fit voile du Groenland vers ces régions qu'un heureux accident avait permis à Biarn d'entrevoir, et atteignit ainsi cette partie de l'Amérique que l'on croit avoir été les côtés de la Nouvelle-Angleterre.

autres ont un sens suffisamment clair, précis et vraisemblable pour être acceptées comme historiques. Elles ne se contredisent nullement ; les dates qu'elles fournissent concordent entre elles, et le tout est en parfaite harmonie avec le caractère bien connu des Scandinaves.

Un des hommes qui ont le mieux fait connaître la littérature des *sagas* est l'évêque danois Muller, dans sa *Bibliothèque des sagas*. (3 vols., Copenhague, 1817-1820.)

CHRISTOPHE COLOMB

UNE QUESTION D'HISTOIRE

Un journal de cette ville (1) reproduisait, dans son édition du 24 août 1891, une analyse d'un mémoire qu'un savant français, M. Blanchard, avait lu à l'Académie des Sciences sur les rapports qui ont pu exister autrefois entre l'Europe et l'Amérique. Il est aussi fait allusion dans cette analyse à Christophe Colomb, et on se demande si c'est bien à ce grand navigateur que l'on doit attribuer la découverte de l'Amérique.

Voici cet article : nous le citons en entier pour la plus complète intelligence des remarques auxquelles il donne lieu.

« La découverte de l'Amérique. — Un problème scientifique. — Le cas de Christophe Colomb. — A l'Académie des sciences. — L'histoire des animaux. — Un homme heureux ».

« Depuis longtemps déjà, un problème scientifique est en suspens. Christophe Colomb est-il le premier Européen ayant découvert l'Amérique ? On a écrit des mémoires à ce sujet, on a polémiqué ; des docteurs ont soutenu des thèses en Sorbonne sur cette équation géographique.

» Il y a quinze jours, à l'Académie des Sciences, M. Blanchard lisait un important et intéressant

(1) *Le Canadien*, alors publié à Québec.

mémoire sur la communication de l'Europe et de l'Amérique à l'âge moderne de la terre. Le savant professeur, appuyé d'ailleurs par l'autorité de MM. Gaudy et Daubrée, prouvait que l'Amérique et l'Europe septentrionale avaient été attachées autrefois.

» On a remarqué qu'une chaîne volcanique non interrompue allait de l'extrémité européenne en Amérique par l'Islande et le Groenland. C'est par cette chaîne, dont plusieurs sommets sont aujourd'hui sous les eaux, que se faisaient les communications intercontinentales.

LA FLORE ET LA FAUNE

» M. Blanchard appuyait surtout son opinion sur la flore et la faune communes aux deux parties du monde.

» Voici encore un nouveau témoignage à l'appui de cette thèse originale. Nous le trouvons dans la *Revue scientifique* et il émane de M. A. Vercoutre.

» On sait que Pline, dans son *Histoire des animaux*, n'a pas négligé de mentionner, et avec des » détails souvent fort précis, les fourmis. Or voici » un intéressant passage du naturaliste concernant » une certaine espèce de ces insectes :

» Chez les Indiens septentrionaux qu'on ap» pelle Dardes, certaines fourmis, dit Pline, ti» rent l'or des mines... Ce métal qu'elles ont ex» trait pendant l'hiver, les Indiens le leur dérobent » pendant l'été, alors que les fourmis se sont cachées » dans leurs souterrains à cause de la chaleur »...

» M. Vercoutre a voulu rechercher si les assertions de Pline sont exactes et, dans l'affirmative, qu'elles pouvaient être ces fourmis dont il a entendu parler.

LES FOURMIS

» Or, il a reconnu qu'il existe une espèce particulière de fourmis se livrant à ce travail d'extraction, et cette espèce c'est la *Pogonomyrmex occidentalis*, étudiée par MacCook, en 1881.

» Ces fourmis, en effet, quand elles ont achevé le monticule qui sert de dôme à leurs galeries, recouvrent le tout d'un assemblage de petits pavés bien ajustés, en mosaïque, assemblage constitué par les fragments de roches, fossiles, minerais, etc., qu'elles vont chercher, par un véritable travail d'extraction régulière, jusqu'à treize pieds au-dessous de la surface du sol, afin d'en recouvrir, comme nous l'avons déjà dit, le toit de leur demeure, et aussi en former des tas en réserve.

» Or, comme dans le pays où l'on rencontre ces fourmis, il arrive que le sous-sol est souvent un gisement aurifère, on conçoit que la toiture des fourmilières, et aussi les réserves, sont fréquemment composées de paillettes d'or qui, lavées par les pluies d'hiver, sont, à la belle saison, aisément reconnues et recueillies par les indigènes, lesquels profitent ainsi adroitement des travaux des fourmis.

» Le fait mentionné par Pline est donc absolument exact ; mais, ce qui est assurément curieux, c'est qu'une seule espèce de fourmis — celle qui est indiquée plus haut — se livre à ce travail tout particulier, et il est établi que la *P. occidentalis* habite uniquement l'Amérique du Nord (Colorado, Nouveau-Mexique, etc.)

» D'où le dilemme :

» Ou bien la *P. occidentalis*, au temps de Pline, habitait les Indes proprement dites (Hindoustan), d'où elle aurait totalement disparu depuis Pline,

puisque, très certainement, elle ne s'y trouve pas aujourd'hui :

» Ou bien la *P. occidentalis* a toujours habité uniquement l'Amérique du Nord, et alors le récit de Pline, trop précis pour avoir été inventé de toutes pièces, proviendrait nécessairement de voyageurs ayant, à cette lointaine époque déjà, visité l'Amérique.

» La première hypothèse nous paraît inacceptable, car s'il est vrai que certaines espèces de fourmis semblent en voie de dégénérescence (telle l'*Attaseptentrionalis*, etc), on peut affirmer que les fourmis ne sont nullement de ces êtres dont les espèces peuvent, en quelques siècles, disparaître *totalement* d'un continent ; et si, par suite, on doit admettre la deuxième hypothèse (qui ferait des « Indiens septentrionaux » mentionnés vaguement par Pline, des « Américains du Nord »), il faudrait y voir un argument fort inattendu, et que nous signalons, à l'appui de l'opinion qui veut que les anciens aient connu certaines parties de l'Amérique.

» Quoi qu'il en soit, ce document est des plus curieux. Les fourmis ne s'attendaient pas à tant d'honneur.

» Cependant, il est curieux de constater que ce témoignage scientifique arrive juste au moment où s'organisent des fêtes internationales pour célébrer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

» Même au quinzième siècle, il n'y avait rien de nouveau sous le soleil.

» Christophe Colomb, comme tant d'autres, n'a été qu'un heureux et habile plagiaire ».

***

Un des graves défauts de notre siècle, a dit

un orateur célèbre, c'est de ne plus savoir définir ; la conséquence est que, le plus souvent, pouvons-nous ajouter, il s'ensuit dans l'étude de bien des problèmes, une déplorable confusion d'idées et de stériles discussions.

En effet, en face de l'état actuel de la science historique, la première pensée qui se présente à l'esprit, après avoir lu l'analyse du travail de M. Blanchard, est celle-ci : Que doit-on donc entendre par le « premier Européen ayant découvert l'Amérique » ? Quel sens doit-on attacher à ce mot de « découvreur » ? Il s'agit d'abord de bien se fixer sur ce point. Toute controverse sur cette question historique dépend du sens que l'on attache à cette expression de « découvreur de l'Amérique ».

Si l'on veut désigner par là le premier Européen qui, agissant d'après un but déterminé, possédant les qualités qui font les hommes supérieurs, dominant son siècle par la grandeur de son intelligence, et qui, guidé par la science, conçoit le projet de trouver un chemin plus court que celui alors connu pour arriver aux Indes, ou, selon son expression, « qu'il fallait chercher l'Orient par l'Occident », et qui, après des années d'épreuves de tous genres, de contrariétés sans cesse renaissantes, poursuivant toujours son idée, surmonte tous les obstacles et finit par découvrir l'Amérique *qu'il fait connaître à l'Europe, à la civilisation*, évidemment il n'y a qu'un homme qui ait accompli cette œuvre, et cet homme est Christophe Colomb. Si, au contraire, on entend par ce mot le premier Européen qui, abordant accidentellement les côtes de l'Amérique, a eu si peu conscience de sa DÉCOUVERTE que l'Europe n'en sut jamais rien avant la fin du XVe siècle, il n'y a aucun doute que l'illustre Génois n'est pas le premier Européen « ayant dé-

couvert le Nouveau-Monde », et on a lieu d'être un peu surpris de voir que, même pour certains savants, *ce problème scientifique est encore en suspens.*

Puisqu'il s'agit ici d'Européens, je ne parlerai pas des rapports fréquents que les races asiatiques ont eus avec l'Amérique. De fait, les populations indigènes du Nouveau-Monde se rattachent aux types blanc, jaune et noir de l'ancien continent, et elles ont dû pénétrer en Amérique, à diverses époques, par voie de migrations.

Je passerai également sous silence ce que nous apprennent les livres chinois du pays appelé *Fou Sang*, que l'on a eu raison d'identifier avec l'Amérique.

J'omets de même les traditions des Irlandais et des Gallois touchant l'Amérique ; ces traditions, du reste, sont encore à l'état de légendes, et j'arrive aux voyages accomplis par les Scandinaves au commencement du XIe siècle.

« Il ne s'agit plus ici, dit un contemporain célèbre, de faits isolés apparaissant dans la nuit des temps qu'ils éclairent seulement par place. C'est une histoire détaillée, embrassant plusieurs générations et donnant parfois des détails circonstanciés, qui expliquent certaines découvertes modernes en même temps qu'ils sont confirmés par elles (1) ».

En effet, les études contemporaines relatives à cette question historique ont parfaitement démontré que les anciens peuples du Nord de l'Europe ont connu et visité l'Amérique plusieurs siècles avant sa découverte officielle par Colomb. Aussi, personne ne met en doute aujourd'hui ces voyages accomplis autrefois par les Scandinaves ; s'il y a divergences d'opinions, c'est seulement à l'égard

(1) M. de Quatrefages, l'*Espèce humaine*, 1890, p. 154.

de la partie de l'Amérique qu'ils visitèrent et qu'ils désignèrent sous le nom de *Vinland*. C'est au point que quelques auteurs américains, exagérant l'importance de ces voyages, ont cherché à enlever à Christophe Colomb tout le mérite de sa découverte, et même à jeter de l'odieux sur sa mémoire en publiant sur son compte des écrits diffamatoires, tels que *An inglorious Colombus*, etc. (1). Mais, encore une fois, si les mots veulent dire quelque chose, quels traits de ressemblance y a-t-il entre cette découverte accidentelle de l'Amérique et le projet longuement caressé de Christophe Colomb ? Ce n'est, d'ailleurs, que dans ce siècle-ci que l'Europe eut connaissance des annales islandaises dans lesquelles il est question de ces voyages accomplis autrefois en Amérique, et lorsqu'elles furent publiées pour la première fois, en 1837, ce fut toute une révélation.

Ces intrépides navigateurs, qui ne comprenaient nullement l'importance de leurs voyages, se doutèrent si peu qu'ils découvraient un nouveau continent, qu'ils n'y attachèrent aucune conséquence, si ce n'est celle de l'avantage qu'en retirait leur commerce ; c'est un fait qui est resté isolé et sans aucun résultat pour l'Europe. « La science n'était point là pour recueillir le fruit de ces courses audacieuses », a-t-on dit avec raison, et, en 1492, l'Amérique était aussi inconnue des peuples éclairés de l'autre côté de l'Atlantique que si les Scan-

(1) Un bas-bleu américain, Marie A. Brown, dans ses *Icelandic Discoverers of America* (Boston 1888) attribue aux peuples du Nord tout le mérite de la découverte du Nouveau-Monde, et prétend que la démonstration qui a eu lieu en 1892 n'est qu'un profond calcul ourdi par le Pape et l'Église Catholique pour détourner l'attention publique de l'honneur qui revient aux Scandinaves en cette affaire, et pour engager les Américains à honorer la mémoire de Christophe Colomb.

Il suffit de mentionner de pareils propos pour en faire voir tout le ridicule et la sottise.

dinaves ne l'eussent jamais découverte. Aucune route n'était tracée, et celui qui eut le courage de ne pas tenir compte des préjugés de son temps et d'affronter les terreurs de la *Mer Ténébreuse* à la recherche de terres inconnues, ce fut l'immortel Colomb, et si l'Europe a si largement bénéficié de sa découverte, ah ! ne l'oublions pas, c'est à lui que nous sommes redevables de ces bienfaits.

Il est inutile de m'étendre longuement sur ces voyages pré-colombiens des Scandinaves en Amérique. J'ai publié à ce sujet un mémoire assez détaillé qui a été imprimé dans le VIIIe volume des Transactions de la Société Royale du Canada, et j'y renvoie le lecteur désireux de se renseigner davantage sur cette question. On lira aussi avec le plus vif intérêt le chapitre XVIIIe, Peuplement du Globe: Migrations en Amérique, dans l'ouvrage, *L'Espèce humaine*, que vient de publier M. de Quatrefages, une des plus grandes autorités scientifiques du siècle.

Revenons à une époque beaucoup plus rapprochée, mais antérieure toutefois à Christophe Colomb. Nous constaterons également que quelques parties de l'Amérique, Terreneuve et les côtes du Golfe Saint-Laurent, par exemple, n'étaient pas inconnues aux Basques et autres pêcheurs normands et bretons.

Voici ce que nous lisons dans Clérac, auteur des *Us et Coutumes de la Mer*, dont l'autorité est incontestable :

« Les grands profits et la facilité que les habitants du Cap Breton près Bayonne, et les Basques de Guyenne ont trouvé à la pescherie de Baleines, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre hasardeux à ce point, que d'en faire la quête sur l'Océan, par les longitudes et les latitudes du monde, à cet

effet ils ont cy-devant équipé des Navires pour chercher le repaire ordinaire de ces monstres. De sorte que, suivant cette route, ils ont découvert, cent ans avant les Navigations de Christophe Colomb, le grand et le petit banc des Morües, les terres de Terreneuve, de Cap Breton, et de Baccaloes (qui est à dire Morue en leur langue) le Canada, ou Nouvelle France où c'est que mers sont abondantes, et foisonnent en Balènes, et si les Castillans n'avaient pas pris attache de dérober la gloire aux Français, de la première atteinte de l'Isle Athlantique, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Witfliet et Antoine Magin, Cosmographes flamands, ensemble. *Fr. Antonio S. Roman, Monge de Saint-Benico, del Historia general de la India*, (Liv. I, chap. 2, p. 8) que le Pilote lequel porta la première nouvelle à Christophe Colomb et lui donna la connaissance et l'adresse de ce nouveau monde, fut un de nos Basques terreneuviers ».

Bergeron, dans son *Traité de la Navigation et de voyages des découvertes*, publié à Paris en 1629, dit ce qui suit : « Il est bien certain que dès l'an 1504, les Basques, Normands et Bretons allaient à la Coste des Morues, dit le grand banc des Molues, à quelques 800 lieues de France vers Cap Breton ; et le pays mesme en semble avoir pris le nom de Bacaleos ou Baccalos, à cause que les Basques appellent ainsi ce poisson, et ceux du pays *Apagé*. Ce qui fait foi indubitable que nos Basques y hantaient longtemps auparavant. Et cette pesche a toujours continué depuis à nos Français qui en fournissent toute l'Europe et de faict ils y ont laissé plusieurs noms, comme Cap Breton, Brest, Rochelay, et autres. De sorte que plusieurs pensent qu'il en faille reprendre l'origine plus haut, et

Universitas CANADIANA Ottaviensis

que depuis plusieurs siècles, nos Basques, Diépois, Malouins, Rochelois, et autres faisaient des voyages ordinaires ès terres Neuves pour ce sujet ; et dès lors ils imposèrent des noms qui y sont demeurés (1) ».

Francisque Michel, *Le Paus Basque*, (ch. 9) dit également que les Basques avaient connu les côtes de Terreneuve un siècle avant Christophe Colomb.

Harriss, (*Notes on Columbus*) est même porté à croire que les Basques et les Scandinaves (Nortmen) fréquentaient ces parages dès le VIIe siècle de notre ère.

On ne peut pas cependant, dans le vrai sens du mot, attribuer aux Basques et Normands l'honneur d'avoir découvert notre continent, puisqu'ils l'ignoraient eux-mêmes et qu'ils n'avaient pas su attirer sur eux l'attention de l'Europe. De fait, le but de leurs expéditions était identique à celui des Scandinaves, et c'était uniquement la pêche et le commerce qui les avaient entraînés vers ces lointains parages.

Je sais fort bien que le vent était aux découvertes à la fin du XVe siècle. Mille bruits flottaient dans l'air au sujet de terres inconnues, de nouvelles routes à explorer. C'est que, voyez-vous, les temps marqués par la Providence étaient arrivés, et l'homme qu'Elle avait chargé du mandat spécial de révéler à l'Europe l'existence du Mouveau-Monde, allait apparaître.

Tous les caractères du véritable grand homme, dit Lamartine, sont réunis dans ce nom, Christophe Colomb ; génie, travail, patience, obscurité du sort vaincue par la force de la nature, obstination douce

(1) Ces deux derniers auteurs sont cités par M. N. E. Dionne dans son récent et remarquable ouvrage : *La Nouvelle-France de Cartier à Champlain.*

mais infatigable pour le but, résignation au ciel, lutte contre les choses, longue préméditation de la pensée dans l'action, intrépidité et sang-froid contre les éléments dans les séditions, confiance dans l'étoile non d'un homme mais de l'humanité, vie jetée avec abandon et sans regarder derrière lui en se précipitant dans cet océan inconnu et plein de fantômes ; Rubicon de quinze cents lieues, bien plus irrémédiable que celui de César, étude infatigable, connaissance aussi vaste que l'horizon de son temps, maniement habile, mais honnête, des cœurs pour les séduire à la vérité, convenance, noblesse et dignité de formes extérieures qui révélaient la grandeur de l'âme et qui enchaînaient les yeux et les cœurs, langage à la proportion et à la hauteur de ses pensées, éloquence qui convainquait les rois et qui domptait les séditions de ses équipages ; poésie de style qui égalait ses récits aux merveilles de ses découvertes et aux images de la nature ; amour immense et actif de l'humanité jusque dans ce lointain, où elle ne se souvient plus de ceux qui la servent ; sagesse d'un législateur et douceur d'un philosophe dans le gouvernement de ses colonies ; pitié paternelle pour ces Indiens, enfants de la race humaine dont il voulait donner la tutelle au vieux monde et non la servitude à des oppresseurs ; oubli des injures, magnanimité de pardon envers ses ennemis ; pitié, enfin, cette vertu qui contient et qui divinise toutes les autres, quand elle est ce qu'elle était dans l'âme de Colomb; présence constante de Dieu dans l'esprit, justice dans le cœur, reconnaissance dans le succès, résignation dans les revers, adoration partout et toujours. Tel fut cet homme.

Christophe Colomb joignait à sa haute intelligence un esprit observateur. Il a dû recueillir

plus d'un renseignement dans les nombreux voyages qu'il accomplit avant 1492. Il est même possible qu'il ait entendu parler du *Vinland* des Scandinaves et autres terres situées à l'ouest de l'Islande, lorsqu'il visita cette île en 1487. A cette date-là l'histoire des voyages au Vinland avait été consignée par écrit et les *sagas* y étaient fort populaires. Il a pu arriver qu'un Basque *terreneuvier* lui ait fait connaître l'existence de terres nouvelles à l'ouest de l'Atlantique. On est même autorisé à croire que certains passages des auteurs classiques ont dû attirer son attention (1). On sait que la fameuse prophétie de Sénèque laissa une profonde impression dans son esprit (2). Mais tout cela n'enlève rien au mérite et à la gloire du grand navigateur génois. Tout autre pouvait aussi bien que lui tirer le meilleur parti possible des circonstances ; personne n'en fit rien ; à lui donc l'honneur d'être le véritable découvreur de l'Amérique, d'avoir complété l'univers en révélant à la civilisation l'existence d'un nouveau continent (3) !

(1) « La pensée dominante de Colomb était l'hypothèse de la proximité de l'Espagne et de l'Asie et cette hypothèse lui venait d'Aristote et des scolastiques ». — Charles Jourdain, *De l'influence d'Aristote et des interprètes sur la découverte du Nouveau-Monde*, (Paris 1861).

(2) « Un temps viendra dans la suite des siècles où l'Océan brisera les liens dont il enserre le monde ; la terre immense à tous sera ouverte, Typhis dévoilera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la dernière terre ». (Sénèque, *Médée II*).

(3) C'est l'opinion de plusieurs savants que le nom d'Amérique n'a nullement été donné au Nouveau-Monde en mémoire d'Améric Vespuce. Il y aurait là seulement une coïncidence de noms, une homonymie des plus singulières ; le nom d'Amérique appliqué au continent découvert par Colomb serait tout simplement, paraît-il, un mot indien servant à désigner les plateaux de Nicaragua où l'or abondait. Quand Colomb, ses compagnons ou ses successeurs demandaient aux indigènes où était l'or, on leur répondait « en Amérique ! Dans les monts d'Amérique » ! d'où le nom de *Amérique*, qui appartenait à une partie du continent, fut donné ensuite au continent tout entier. Ce mot indien « Amérique » dans la langue des Incas signifierait « le grand pays du Soleil ».

***

Quant aux *communications intercontinentales* qui auraient eu lieu à l'*âge moderne* de la terre au moyen d'un continent maintenant submergé et dont parle M. Blanchard dans son *mémoire* à l'Académie des Sciences, cela nous reporte à une date très reculée, à l'époque tertiaire des géologues. Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'il eût alors existé un continent communiquant de l'extrémité septentrionale de l'Europe à l'Amérique en passant par l'Islande et le Groenland.

La géologie aujourd'hui est une science d'une autorité incontestable pour l'histoire de la terre. Ainsi, si des nouvelles terres ont apparu là où l'étude des assises témoignent que l'océan s'étendait autrefois, d'autres faits nous font voir que de vastes contrées ont disparu sous les eaux.

La comparaison des faunes et des flores et l'étude des fossiles prouvent également la connexité de continents aujourd'hui séparés ou disparus. Si l'on rencontre les mêmes espèces fossiles dans les couches géologiques correspondantes d'îles et de continents séparés actuellement par des bras de mer et soumis à des conditions de climats différents, on a la preuve que les contrées où vivaient ces espèces étaient alors réunies. C'est ainsi que l'on a reconnu que l'Irlande était reliée à l'Angleterre et à l'Espagne, l'Inde à l'Australie et l'Europe à l'Amérique par des terres aujourd'hui submergées (1).

Sur divers points de l'Amérique on a trouvé des squelettes de chameaux et autres animaux communs aux deux continents. Dans les couches miocènes des Mauvaises Terres de Nébraska, com-

(1) E. Reclus, *La Terre*, p. 45.

me dans les couches correspondantes de l'Europe, on a reconnu les restes d'animaux semblables, des rhinocéros, des machairodus, des paléothériums.

On a également trouvé dans les couches de lignite des terrains tertiaires de l'Europe des débris de cyprès de la Louisiane, des feuilles d'érables, de magnolias, de sassafras, de taxus, de sequois des forêts californiennes et d'autres arbres de l'Amérique du Nord qui sont maintenant étrangers aux régions européennes. Cependant, en 1492, la séparation entre les différents règnes de la nature était complète ; si donc à une époque antérieure on constate l'existence d'une seule et même vie organique sur les deux continents, on peut en conclure qu'à cette même époque les deux continents communiquaient ensemble au moyen d'une terre aujourd'hui disparue. Aussi le géologue Ed. Collomb dit qu'à l'époque tertiaire la partie occidentale de l'Espagne se rattachait à un continent actuellement submergé, et qui se serait prolongé jusqu'en Amérique. Ce continent pouvait encore subsister en totalité ou en partie à la période suivante, et peut-être que la géologie, l'ethnographie, etc., sont ici d'accord avec les traditions des anciens pour identifier ce continent avec la fameuse Atlantide, qui aurait joué un si grand rôle au commencement des âges.

C'est sans doute au post tertiaire ou à l'époque quaternaire que M. Blanchard fixe la date de ces communications intercontinentales, du moins s'il faut entendre par là des migrations en Amérique, car il n'est pas du tout prouvé que l'homme existait à l'époque tertiaire ; c'est tout au plus s'il a paru à la fin du pliocène. Toutefois, le fait de semblables communications par cette voie, à cette époque reculée, me paraît fort problématique.

La présence des premiers hommes en Amérique n'a été constatée que dans les parties méridionale et centrale et au Sud des États-Unis ; s'ils étaient venus par l'Islande, le Groenland et le nord de l'Amérique, on trouverait certainement quelque part des traces de leur passage. Au contraire, aucun vestige, aucun signe de quelque nature que ce soit, nous indique le passage d'hommes par cette voie avant la découverte de ces mêmes lieux par les Scandinaves. C'est tout au plus si ces derniers trouvèrent, en Islande, quelques moines irlandais qui s'y étaient établis peu de temps auparavant.

D'ailleurs, il nous faudrait avoir sous les yeux le texte même du mémoire de M. Blanchard pour pouvoir en parler avec connaissance de cause ; sans cela nous serions exposé à attribuer à l'auteur des faits étrangers à sa pensée.

***

Ce que M. A. Vercoutre dit des fourmis dans l'extrait reproduit plus haut, ne me paraît pas très difficile à expliquer.

Après avoir cité un passage de Pline (H. N. livre XI, 36 — 3) où il décrit une espèce particulière de fourmis existant chez les Indiens Septentrionaux auxquels il donne le nom de Dardes, l'auteur recherche quelles pouvaient être les fourmis dont l'écrivain romain avait entendu parler. Or, il paraîtrait que la seule espèce de fourmis correspondant à celle dont Pline fait mention ne se voit aujourd'hui que dans quelques régions de l'Amérique du Nord (le Colorado, le Nouveau-Mexique, etc), d'où il conclut « que la *Pogonomyrmex occidentalis*, au temps de Pline, habitait les Indes proprement dites (Hindoustan), d'où elle aurait

totalement disparu, depuis cette époque puisque, très certainement, elle ne s'y trouve pas aujourd'hui », ou bien que cette espèce de fourmis « a toujours habité uniquement l'Amérique du Nord, et alors le récit de Pline, trop précis pour avoir été inventé de toutes pièces, proviendrait nécessairement de voyageurs ayant, à cette lointaine époque déjà, visité l'Amérique ».

Il me semble que si M. de Vercoutre avait référé au Livre VI, 22 — 4 du même auteur, il y aurait vu que les « Indiens Septentrionaux » en question ne sont pas des « Américains du Nord », mais bien un peuple habitant l'Hindoustan. Les Dardes y sont nommés en toutes lettres, et Pline parle de leur pays comme « le plus abondant en or », ce qui est très significatif.

Voyons plutôt ce passage du célèbre naturaliste romain ; la citation est un peu longue, mais elle s'impose pour l'intelligence complète du sujet :

« Dans la Gange est une île très grande, renfermant une seule nation, nommée les Modogalingiens. Au-delà sont situés les Modubes, les Molindes, les Ubères, avec une magnifique ville du même nom ; Galmodroèses, les Prètes, les Calisses, les Sasures, les Passales, les Colubes, les Orxules, les Abales, les Taluctes ; le roi des Taluctes a 50,000 fantassins, 4,000 cavaliers et 400 éléphants. Puis vient une nation plus puissante, les Andares, possédant un grand nombre de bourgs, 30 villes fortifiées de murs et de tours ; elle fournit à son roi 100,000 fantassins, 2,000 cavaliers, 1,000 éléphants. *Le pays des Dardes est le plus abondant en or :* celui des Sètes, en argent ».

Puis, il continue : « Des Indiens, *non seulement de ces parages, mais encore de l'Inde presque entière,* les plus puissants et les plus illustres sont les Pra-

siens, qui possèdent la ville, très grande et trés opulente, de Palibothra, (Patna) d'où quelques-uns donnent le nom de Palibothriens à la nation même et de Palibothrie à toute la contrée entre le Gange et l'Indus »...

Mais il y a plus : les livres sacrés des Indiens eux-mêmes établissent le fait d'une manière décisive.

Le *Sabha-p.* (st. 1866-1870) parlant des offrandes que firent les tribus septentrionales, et surtout les Kirates, pour le grand sacrifice du roi Youdhishthire, s'exprime ainsi : « Ils apportaient des charges de bois d'aloès, de sandal, d'agallochum, des monceaux de parfums, d'or, de pierres fines et de pelleterie... de l'*or du plus radieux éclat*, recueilli au sein des montagnes... Les *Daradas*, qui confinent aux Kirates, les Kasmirains, offrirent d'immenses trésors ». Ces Dardes, confinant aux Kirates et aux Kasmirains, recueillaient donc de l'or sur leur territoire et encore de l'*or du plus radieux éclat.*

Dans un autre passage du même livre (*Sabha*, st. 1859) et au sujet des mêmes dons faits à Youdhishthire, les Khaças sont nommés parmi les tribus qui apportèrent l'or himalayen, *pipilika*, ou des fourmis, et Manou (X, 44) place les Khaças à côté des Dardes. Le *Bhisma* (st. 375) mentionne également d'autres peuplades, « gens de la frontière », en compagnie des Dardes. Tous ces peuples nous enferment dans la région du Kaboul, du Haut Indus et des chaînes du nord.

Ce sont les mêmes d'ailleurs que le Derdai d'Arrien et les Daradræ de Ptolemée.

Il est évident qu'il s'agit ici de peuples asiatiques et que les fourmis décrites par Pline se rencontraient de son temps dans l'Inde et non en Amérique, et que les Dardes étaient bien un peuple habitant une région au nord de l'Hindoustan.

Quant à la première hypothèse « que les fourmis ne sont nullement de ces êtres dont les espèces peuvent, en quelques siècles, disparaître *totalement* d'un continent », on n'en sait rien du tout. Tout cela dépend des circonstances ; le temps est pour peu de chose dans la destruction d'une espèce animale.

Il est disparu depuis les temps historiques plusieurs espèces d'animaux dont l'existence semblait moins précaire que celle des fourmis.

On cite au-delà de 40 espèces d'animaux, d'oiseaux, qui se sont éteintes depuis l'ère égyptienne. Où trouve-t-on aujourd'hui l'Urus décrit par César dans ses *Commentaires* et le cerf à bois gigantesque d'Angleterre (1) ? Ces fourmis peuvent avoir été victimes des éléments ou d'autres circonstances. Par exemple, si elles avaient la passion de l'or au point de constituer une condition essentielle à leur existence, car, dit encore Pline, en parlant des Indiens qui dérobaient ainsi leur or, « mises en émoi, elles accourent et souvent déchirent les voleurs, bien qu'ils s'enfuient sur des chameaux très rapides, tant sont grandes leur agilité et leur férocité jointes à la *passion de l'or* », qui vous dit que, cet or une fois disparu, (ce qui a dû arriver, car il n'y a pas que les fourmis qui ont la passion de l'or) leur existence, du moins dans ces contrées, leur a été possible ? Je vois déjà d'ici une lutte terrible... la lutte pour l'existence, pour employer une expression chère aux Transformistes, et qui, pensez-vous, a dû l'emporter dans cette lutte entre le roi de la création et une espèce aussi chétive que celle des fourmis ?...

Je ne prétends pas dire que Pline ne soupçon-

(1) Voir Quenstedt, « Sur les animaux disparus dans les derniers siècles ».

nait pas l'existence de l'Amérique, c'est-à-dire d'un continent à l'ouest de l'océan Atlantique ; il devait en avoir une vague connaissance, un pressentiment, comme la plupart des lettrés de son temps, car la notion d'une terre transatlantique remonte à la plus haute antiquité ; plusieurs auteurs anciens semblent y faire allusion.

Plutarque parle d'un grand continent transatlantique et d'un étranger arrivé à Carthage de cette terre mystérieuse. Il place ce fait deux ou trois siècles avant notre ère.

On sait aussi que Pythéas, de Marseille, voyagea sur l'océan Atlantique vers l'an 340 avant J. C.

On a même raison de croire que l'Amérique n'était pas inconnue aux Chaldéo-Babyloniens, aux Égyptiens et aux Carthaginois ; c'est ce qu'attestent de nombreux indices, quoique nous n'ayons aucun récit authentique qui en fasse foi. On sait avec quel soin jaloux ces derniers cachaient aux étrangers la connaissance de leurs voyages et de leurs découvertes, et leurs écrits ne sont pas venus jusqu'à nous (1).

Enfin, pour le cas particulier qui nous occupe, il est bien certain que Pline n'a pas voulu entendre l'Amérique ; s'il eût eu des renseignements précis touchant notre continent, il en aurait parlé dans ses ouvrages en des termes assez clairs pour prévenir toute méprise.

(1) Nous espérons pouvoir établir, dans un ouvrage actuellement à l'étude sur l'Amérique, que les anciennes races civilisées du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou étaient apparentées aux habitants primitifs, de l'Inde, aux Chaldéo-Babyloniens, aux Phéniciens, aux Égyptiens, aux Lybiens, etc., tous peuples de même origine, et qu'elles abordèrent en Amérique par la Polynésie. Les Polynésiens d'ailleurs semblent se rattacher aux mêmes groupes ethniques.

LE TREMBLEMENT DE TERRE

DE 1663

DANS LA NOUVELLE-FRANCE

Notre planète, qui nous semble stable et fixe, est — chacun le sait — loin d'être en repos. Elle a d'abord son mouvement sur elle-même et celui qu'elle accomplit autour du soleil ; puis elle a des mouvements non réguliers et des perturbations internes. Elle vibre, frissonne, tremble parfois, par suite de causes que la science pressent, mais qu'elle n'a pas encore parfaitement établies ; les nombreux volcans disséminés sur sa surface attestent le travail incessant de ses profondes régions ; enfin, il se produit en certaines contrées un mouvement de déplacement des eaux et même de continents d'une lenteur séculaire, il est vrai, mais très prononcé.

Au point de vue de l'histoire naturelle de notre globe, un ébranlement du sol n'est pas un fait extraordinaire ; il se produit tous les jours d'une manière plus ou moins sensible sur un point ou sur un autre ; mais, pour l'homme, ces agitations soudaines sont toujours une cause d'effroi, souvent de grands malheurs.

Nous avons eu, à diverses époques, des tremblements de terre dans notre pays (1), mais celui

(1) Les principaux tremblements de terre que nous avons eus sont ceux de 1638, 1658, 1663, 1727, 1755, 1771, 1860 et 1869.

de 1663 a été particulièrement remarquable, du moins par sa durée, et a laissé une impression profonde dans les esprits, s'il faut en croire les récits du temps. Ces récits, tout extroardinaires qu'ils sont, concordent entre eux et ne laissent aucun doute sur la bonne foi et la sincérité de leurs auteurs.

Marie de l'Incarnation, que l'histoire nous représente comme une femme de grand sens, d'un caractère calme et réfléchi, a raconté avec beaucoup de détails ce mémorable événement (1). Une année après, en 1664, le P. Lalement, jésuite distingué, rendait public l'historique qu'il en avait fait lui-même dans les *Relations des Jésuites*. De leur côté, les annales de l'Hôtel-Dieu de cette même époque ne font que confirmer le récit de la Mère de l'Incarnation et la relation du P. Lalement.

Il n'y a donc aucun doute que, pendant près d'une année, de fortes secousses se firent sentir sur une vaste étendue de l'Amérique du Nord, lesquelles modifièrent le relief du sol en quelques endroits, et remplirent d'épouvante les habitants du pays.

Toutefois, il est bon de se rappeler les circonstances qui ont précédé et accompagné ce tremblement de terre ; cela nous aidera à mieux comprendre les relations de l'époque et à distinguer ce que la frayeur populaire, le penchant au merveilleux des habitants, ont pu ajouter à la réalité des choses.

D'abord, un simple ébranlement du sol est déjà bien suffisant pour produire, même chez l'homme

(1) « Il ne faut pas oublier, dit le P. Martin, que la vén. M. de l'Incarnation n'était pas une femme ordinaire ; que c'était une âme très élevée, un esprit distingué et nourri dans la spiritualité la plus sûre et la plus sublime ». (*Relation inédites de la Nouvelle-France*, t. ii, p. 337).

le plus intrépide, un effet saisissant. « Cet effet, dit Humboldt, ne provient pas de ce que les images des catastrophes dont l'histoire a conservé le souvenir s'offrent alors en foule à notre imagination. Ce qui nous saisit, c'est que nous perdons tout à coup notre confiance dans la stabilité du sol. Dès notre enfance, nous étions habitués au contraste de la mobilité de l'eau avec l'immobilité de la terre. Tous les témoignages de nos sens avaient fortifié notre sécurité. Le sol vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie. C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup : le calme de la nature n'était qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de forces destructives ».

Une autre circonstance qui ne contribua pas peu à jeter l'alarme dans les esprits, fut l'apparition de certains phénomènes qui précédèrent le tremblement de terre. Ce fut le 5 février 1663 que les premières secousses se produisirent, mais dès le commencement de l'automne, on avait vu, écrivait le P. Lalemant, « des serpents embrasés, qui s'enlaçaient les uns dans les autres en forme de caducée, et volaient par le milieu des airs, portés sur des ailes de feu. Nous avons vu sur Québec un grand globe de flammes, qui faisait un assez beau jour pendant la nuit, si les étincelles qu'il dardait de toutes parts n'eussent mêlé de frayeur le plaisir qu'on prenait à le voir. Ce même météore a paru sur Montréal ; mais il semblait sortir du sein de la lune, avec un bruit qui égale celui des canons ou des tonnerres, et s'étant promené trois lieues en l'air, fut se perdre derrière les grosses montagnes dont cette île porte le nom ».

« Mais ce qui a paru plus extraordinaire est l'apparition de trois soleils. Ce fut un beau jour de

l'hiver dernier, que sur les huit heures du matin, une vapeur légère presque imperceptible s'éleva de notre grand fleuve, et s'étant frappée par les premiers rayons du soleil, devenait transparente, de telle sorte néanmoins qu'elle avait assez de corps pour soutenir les deux images que cet astre peignait dessus. Ces trois soleils étaient presque en ligne droite, éloignés de quelques toises les uns des autres, selon l'apparence, le vrai tenant le milieu et ayant les deux autres à ses côtés. Tous trois étaient couronnés d'un arc-en-ciel, tantôt paraissant avec les couleurs de l'iris, puis après d'un blanc lumineux, comme si au-dessous, tout proche, il y eût une lumière excessivement forte.

» Ce spectacle dura plus de deux heures la première fois qu'il parut. C'était le septième jour de janvier 1663 ; et la seconde, qui fut le 14 du même mois, il ne dura pas si longtemps, mais seulement jusqu'à ce que les couleurs de l'iris venant à se perdre petit à petit, les deux soleils des côtés s'éclipsèrent aussi, laissant celui du milieu comme victorieux ».

Tous ces phénomènes semblèrent se relier si naturellement avec les convulsions de la terre qui suivirent peu après, qu'on les regarda comme des avertissements du ciel.

Les nuages, condensés par le froid, renvoient des reflets et quelquefois des images du soleil. Ces images, toujours unies entre elles par un grand cercle blanc et horizontal, sont de même hauteur, sur l'horizon, que le soleil lui-même. Ce phénomène, appelé parhélie, n'a lieu que lorsque le soleil est peu élevé sur l'horizon, et ne se montre le plus souvent que pendant l'hiver. Il dure ordinairement une, deux, trois ou même quatre heures, et son éclat n'est pas aussi éblouissant que celui

du soleil. C'est, du reste, un phénomène fort rare, du moins dans les zones tempérées.

On a observé dans quelques parhélies une longue queue ou traînée lumineuse formant quelquefois une croix. Leur contour présente les mêmes couleurs que celui de l'arc-en-ciel.

Il est possible que ces nuages qui réfléchissent ainsi le disque du soleil, étant horizontaux, nous présentent l'aspect d'objets terrestres, des montagnes, des forêts, etc. (1).

Quant aux grands « globes de flammes » qui « dardaient des étincelles », qui « faisaient un bruit égal à celui des canons et des tonnerres », ils devaient vraisemblablement être des bolides, qui sont formés d'un noyau incandescent et dont les propriétés sont d'abandonner une sorte de poussière lumineuse le long de leur trajet. Parfois ce noyau projette de côté et d'autre des étincelles ou des fragments embrasés ; d'autres fois il éclate en morceaux avec une détonation souvent extrêmement violente. Le bruit qui s'ensuit ressemble à celui du tonnerre, du canon et de la mousqueterie, suivant la distance à laquelle se trouvent les observateurs. Il arrive assez fréquemment qu'un seul bolide donne lieu à deux ou trois détonations.

Le Dr Schmidt a observé à Athènes, dans la matinée du 19 octobre 1863, un bolide singulier. Le météore était double, précédé et suivi d'une tribu de météores plus petits qui s'avançaient côte

(1) Bernardin de Saint-Pierre mentionne quelque part dans ses *Harmonies de la Nature*, qu'un jour le célèbre peintre Vernet fut bien surpris d'apercevoir dans les cieux la forme d'une ville renversée ; il en distinguait parfaitement les clochers, les tours, les maisons. Il se hâta de dessiner ce phénomène, et, résolu d'en connaître la cause, il s'achemina dans les montagnes où il trouva, à sept lieues de là, la ville dont il avait vu le spectre dans les cieux et dont il avait le dessin dans son portefeuille.

à côte et dans une direction parallèle, jusqu'au moment où leur lumière s'éteignit.

Il n'est pas rare, d'ailleurs, que des tremblements de terre soient précédés de phénomènes de ce genre. Lors du tremblement de terre de Riobamba, en Colombie, en 1797 on vit à Quito un prodigieux passage d'étoiles filantes peu de temps avant la première secousse. Le 20 mars 1861, la ville de Mendoza, située en un endroit pittoresque au pied du versant oriental des Cordillères, sur la route qui mène de Buénos-Ayres à Valparaiso, fut réduite en ruines en moins d'une minute, ensevelissant 17,000 personnes sous les décombres. La veille, un météore bleu d'une grandeur prodigieuse avait traversé le ciel, éclairant de vastes espaces et se dirigeant lentement d'orient en occident. Enfin, comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, ces phénomènes avaient été remarqués du temps même de Pausanias, qui parle des « feux célestes qui parcourent le vaste espace des airs, laissant après eux une longue traînée de lumière ; ou de nouveaux astres qui paraissent tout à coup et nous remplissent d'effroi ».

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il est de règle que les tremblements de terre soient précédés de signes révélateurs ; ce sont plutôt des cas de coïncidence qu'une loi de la nature. Les météores par exemple, de provenance étrangère à notre planète, se manifestent non seulement dans toutes les régions du globe, mais en toute saison, souvent par un temps serein et sans aucun nuage ; c'est un phénomène journalier, et comme il se produit pareillement tous les jours quelque ébranlement du sol sur un point quelconque de la surface terrestre, il n'est pas étonnant que des tremblements de terre soient quelquefois précédés de l'ap-

parition de météores, sans qu'il faille conclure qu'il y ait quelque rapport entre eux (1).

Il est également constaté qu'il n'existe aucune relation quelconque entre les phénomènes souterrains et les phénomènes météorologiques, état de l'atmosphère, pression barométrique, température, électricité de l'air, vent, pluie, etc. On croit reconnaître, toutefois, que les saisons exercent une influence sur les tremblements de terre ; les statistiques, quoique incomplètes, établissent que les mouvements sismiques sont plus fréquents en hiver qu'en été. On a aussi observé que les tressaillements du sol sont plus nombreux la nuit que le jour ; cela est probablement dû au fait que le silence relatif et l'immobilité plus grande de la nuit rendent plus faciles à constater les secousses très faibles que le bruit du jour laisserait passer inaperçues.

Une troisième circonstance, mais procédant d'un ordre de choses différent, fit que le tremblement de terre de 1663, considéré comme un châtiment de Dieu, impressionna vivement la population de la colonie.

Nous savons tous que les hommes qui s'occupèrent du peuplement de la Nouvelle-France, aux débuts de l'établissement, prirent un soin particulier de n'y envoyer que les colons les plus recommandables. Durant près de cinquante ans on vit

(1) Il est maintenant démontré que les aérolithes, les bolides et les étoiles filantes appartiennent à une même classe de corps célestes : ce sont des fragments disséminés dans l'espace, et circulant naturellement autour du soleil. Lorsque la terre, dans son mouvement, traverse cette armée, ceux qui passent assez près pour toucher son atmosphère laissent une traînée lumineuse par suite de leur échauffement dans le frottement de l'air : ce sont les *étoiles filantes*. Parfois ils passent assez près de nous pour paraître aussi gros que la lune : ce sont des *bolides*. Parfois enfin l'attraction de la terre les fait tomber tout à fait : ce sont des *aérolithes*. (Flammarion, *Histoire du Ciel*).

se perpétuer au sein de la colonie naissante l'exemple des plus grandes vertus : cela ressemblait, dit-on, à la primitive Église. L'égoïsme, cette plaie de la société moderne, n'avait pas alors desséché les cœurs, éteint l'enthousiasme généreux des âmes ; les actes du plus noble dévouement envers Dieu et envers la patrie étaient des actes de tous les jours, et c'est à bon droit qu'on a appelé cette époque « l'âge héroïque de notre histoire ». Avec le temps cependant et l'accroissement de la population qui, en 1663, s'élevait à 2,500 âmes, cet esprit vraiment chrétien s'était relâché au point que plusieurs, oublieux de tout devoir de conscience et malgré les avertissements, les défenses même de l'Église, vendaient des boissons enivrantes aux sauvages et devenaient la cause des plus grands désordres. « Il y a en ce pays, écrivait Marie de l'Incarnation, des Français si misérables et si peu touchés de la crainte de Dieu, qu'ils perdent tous nos nouveaux chrétiens, leur donnant des boissons très violentes comme des vins et d'eau-de-vie pour tirer d'eux des peaux de castors. Ces boissons perdent tous ces pauvres gens, les hommes, les femmes, les garçons, les filles même, car chacun est maître dans la cabane quand il s'agit de manger et de boire ; ils sont pris tout aussitôt et deviennent comme furieux. Ils courent, ajoute-t-elle, avec des armes, dans les rues de Québec, et de jour et de nuit, sans que personne ne le puisse empêcher. Il s'ensuit des « meurtres » et des « brutalités monstrueuses et inouies ».

« Pour satisfaire cette passion enragée, dit de son côté le P. Lalemant, les sauvages se mettent à nu, et réduisent leurs familles à la mendicité ; ils vont même jusqu'à vendre leurs propres enfants ».

Il est évident qu'il fallait prendre les moyens

les plus énergiques pour arrêter le progrès du mal. L'autorité ecclésiastique fut obligée de sévir contre les prévaricateurs, et comme plusieurs persistaient dans ce commerce infâme, une peine sévère, enveloppant un grand nombre de personnes, fut prononcée. Le tremblement de terre survenant à la suite de ces circonstances, il est facile de concevoir l'impression profonde qu'il produisit chez tous ceux qui en furent témoins, étant regardé comme un châtiment de Dieu.

Les tremblements de terre n'ont sans doute rien de surnaturel ; mais, sans faire intervenir ici l'action directe et miraculeuse de la Providence, on peut toujours dire que Dieu, qui a fait la nature et les lois qui la régissent, est bien le maître de son œuvre, et quand il désire manifester aux hommes sa présence ou quelques-uns de ses attributs, il peut bien en user à l'heure et de la manière qu'il lui plaît.

Aussi, « quand Dieu parle, dit la Relation de 1663, il se fait bien entendre, surtout quand il parle par la voix des tonnerres et des tremblements de terre, qui n'ont pas moins ébranlé les cœurs endurcis que nos plus gros rochers, et ont fait de plus grands remuements dans les consciences que dans nos forêts et nos montagnes ».

Ce fut le mardi gras, le 5 février 1663, sur les cinq heures et demie du soir, au moment où l'on se préparait à se livrer aux divertissements du carnaval, que se produisit la première secousse. Le temps était calme et serein. Tout à coup on entendit dans le lointain un grondement sourd comme le roulement d'un grand nombre de voitures fortement chargées allant à grande vitesse sur des pavés. Au même instant un choc d'une extrême violence se fit sentir, et dura près d'une demi-

heure ; mais les secousses ne furent particulièrement fortes que durant le premier quart d'heure, ou, selon l'expression du *Journal des Jésuites*, l'espace de deux *Miserere*.

Ce fut une panique générale ; de tous côtés on entendait mille bruits confus imitant le pétillement du feu dans les greniers, le roulement du tonnerre ; on aurait dit une grêle de pierres tombant sur les toits, ou le mugissement des vagues se brisant contre le rivage (1). Les portes s'ouvraient d'elles-mêmes ; celles qui étaient ouvertes se refermaient. Les meubles se renversaient, le timbre des horloges sonnait, et les maisons, ébranlées et agitées comme des arbres lorsqu'il fait un grand vent, semblaient être sur le point de s'écrouler. Les toits se courbaient en bas d'un côté, puis se renversaient de l'autre. Les clochers des églises se balançaient et les cloches sonnaient d'elles-mêmes. La frayeur s'était emparée même des animaux domestiques qui sortaient des maisons ou y entraient en poussant des cris et des hurlements lamentables.

Les habitants consternés crurent d'abord à un vaste incendie, ou à une attaque subite des Iroquois. Mais quand on fut dehors on reconnut aussitôt la véritable cause de ce bouleversement. Un nuage de poussière s'était répandu dans l'air. Le sol bondissait sous les pieds, puis les secousses s'affaiblissaient et formaient un mouvement d'ondulation semblable aux flots de la mer. Les palissades dansaient d'une façon incroyable. Le dés-

(1) « La nature du bruit dont les tremblements de terre sont accompagnés, dit Humboldt, varie beaucoup ; il roule, il gronde, il résonne comme un cliquetis de chaînes entre-choquées ; il est saccadé comme les éclats d'un tonnerre voisin, ou bien il retentit avec fracas comme si des masses de roches vitrifiées se brisaient dans les cavernes souterraines ».

ordre dans les forêts n'était pas moins grand. Les arbres se heurtaient avec fureur ; les troncs, se détachant de leur place, se renversaient les uns sur les autres avec une violence qui fit dire aux Indiens que la forêt était ivre. Où il y avait une forêt on ne voyait plus que des troncs renversés (1).

Les hommes, les femmes et les enfants ne trouvaient de sûreté nulle part, et ils craignaient à chaque instant d'être ensevelis sous des ruines ou de voir la terre s'entrouvrir pour les abîmer. Les uns, tombant à genoux, se frappaient la poitrine en implorant la miséricorde de Dieu ; les femmes tombaient en défaillance ; tous enfin crurent que la fin du monde arrivait.

Le spectacle n'était pas moins terrible sur l'eau que sur la terre. Les glaces du fleuve, épaisses de plusieurs pieds, étaient soulevées et brisées comme dans une violente débâcle. Des nuages de fumée, de boue ou de sable jaillissaient des crevases ainsi faites (2). Les poissons eux-mêmes, saisis de frayeur au milieu de ce déchaînement des éléments, s'élançaient hors de l'eau, et l'on entendit les rauques soufflements des marsouins dans les eaux

(1) « Sur la côte sud du fleuve Saint-Laurent, on voit encore ce qu'on appelle dans le pays l'*abbatis du diable*, c'est-à-dire que sur trois lieues de front, sur plus de cent lieues de longueur, tous les arbres de cette immense forêt furent abattus, et ne se sont jamais relevés ». (Latour, p. 185.)

Ce dernier phénomène fut également remarqué lors du tremblement de terre qui ravagea la vallée du Mississipi en 1811. Nombre d'arbres y périrent, leurs racines ayant été arrachées et brisées par les ondulations qui se succédèrent pendant trois mois consécutifs. On vit aussi à cette occasion de grandes quantités d'eau mêlée de sable, de boue et de parcelles de matière charbonneuse, jaillir du sol.

(2) Il est digne de remarque que lorsque, dans les ondulations terrestres, l'extrême limite de l'élasticité des corps est dépassée, et que des ruptures s'opèrent, les crevasses livrent passage à des gaz, surtout d'acide carbonique et de gaz sulfureux. Dans certains pays ces dégagements demeurent permanents et forment des volcans d'un genre particulier : *Solfatares, volcans de boue, geysers.*

du lac Saint-Pierre, où leur présence n'avait jamais été signalée auparavant.

Cette première secousse dura près d'une demi-heure ; toutefois ce ne fut que durant l'espace d'un quart d'heure qu'elle se fit sentir dans toute sa violence. Les sauvages chrétiens regardaient cet événement comme un châtiment de Dieu qui les punissait des excès qu'ils avaient commis en buvant de l'eau-de-vie que les mauvais Français leur avaient donnée. Les sauvages payens croyaient que c'étaient les âmes de leurs ancêtres qui voulaient rentrer en possession de leurs anciennes terres de chasse, et ils faisaient de bruyantes décharges de mousqueterie pour les forcer à retourner au pays des âmes.

A peine commençait-on à se remettre de la panique causée par la première secousse, qu'on en éprouva une seconde sur les huit heures du soir, laquelle redoubla de violence deux fois dans une heure. Il y eut plusieurs autres ébranlements, d'une intensité variable, cette même nuit; une personne en compta trente-deux, mais six seulement furent bien sensibles.

Ce qu'il y eut aussi de remarquable dans ce tremblement de terre, ce fut sa longue durée. Les secousses se firent sentir durant l'espace de sept mois. Parfois ce n'était qu'un simple frémissement du sol ; d'autres fois c'étaient des ébranlements rudes et saccadés. « En certains endroits, dit le P. Lalement, comme dans les montagnes que nous avons à dos, le tintamarre et le trémoussement y ont été perpétuels pendant un long temps ; en d'autres endroits, comme Tadoussac, il y tremblait d'ordinaire deux ou trois fois le jour avec de grands efforts, et nous avons remarqué qu'aux lieux plus élevés l'émotion était moindre qu'au pays plat ».

« Parmi toutes ces terreurs, dit Marie de l'Incarnation, on ne savait à quoi le tout aboutirait. Quand nous nous trouvions à la fin de la journée, nous nous mettions dans la disposition d'être englouties en quelque abîme durant la nuit ; le jour étant venu, nous attendions la mort continuellement, ne voyant pas un moment assuré à notre vie. En un mot, on séchait dans l'attente de quelque malheur universel ».

Le nombre et la durée des secousses des tremblements de terre sont très variables. Généralement la commotion est unique, ou il s'en produit deux ou trois au plus. Mais il arrive parfois que les vibrations se succèdent à des intervalles assez rapprochés pendant des mois et même des années. Le tremblement de terre de Java, du 5 janvier 1699, ne comprit pas moins de 208 violentes secousses. En 1856, il y eut à Honduras 108 secousses dans une seule semaine, et aux îles Sandwich, en 1868, un même tremblement de terre dura plusieurs mois de suite, et on compta 2,000 secousses dans un mois. Du 28 octobre 1746 au 27 février 1747, on compta également, au Pérou, 451 commotions. Le tremblement de terre qui paraît avoir duré le plus longtemps est celui de Calabre, qui ébranla le sol presque quotidiennement de 1783 à la fin de 1786. Toutefois, c'est toujours la première commotion qui est la plus à craindre.

On sait que la région de la baie Saint-Paul, à vingt lieues et plus en aval de Québec, est le foyer ordinaire d'où naissent nos tremblements de terre ; mais comme une oscillation, un mouvement de l'écorce terrestre ne peut ébranler un point unique et restreint du globe, et doit nécessairement se développer sur une étendue plus considérable, l'aire d'ébranlement des tremblements de terre de 1663

embrassa la chaîne entière des Laurentides, et modifia la surface du sol sur plusieurs points.

Les secousses se firent sentir à Montréal, mais sans aucun effet désastreux ; de fait, elles ne furent pas aussi violentes à Montréal qu'aux Trois-Rivières et à Québec.

Les détails suivants furent transmis des Trois-Rivières à Québec par une personne digne de foi :

« La première secousse et la plus rude de toutes commença par un bruissement semblable à celui du tonnerre ; les maisons avaient la même agitation que la cime des arbres pendant un orage, avec un bruit qui faisait croire que le feu pétillait dans les greniers.

» Ce premier coup dura bien une demi-heure, quoique sa plus grande force ne fût proprement que d'un petit quart d'heure. Il n'y en eut pas un qui ne crût que la terre dût s'entrouvrir. Au reste, nous avons remarqué que, comme ce tremblement de terre est quasi sans relâche, aussi n'est-il pas dans la même égalité : tantôt il imite le branle d'un grand vaisseau qui se manie lentement sur ses ancres, ce qui cause à plusieurs des étourdissements de tête ; tantôt l'agitation est irrégulière et précipitée par divers élancements, quelquefois assez rudes, quelquefois plus modérés. Le plus ordinaire est un petit trémoussement qui se rend sensible lorsque l'on est hors du bruit et en repos. Selon le rapport de plusieurs de nos Français et de nos Sauvages, témoins oculaires, bien avant dans notre fleuve des Trois-Rivières, à cinq ou six lieues d'ici, les côtes qui bordent la rivière de part et d'autre, et qui étaient d'une prodigieuse hauteur, sont aplanies, ayant été enlevées de dessus leurs fondements et déracinées jusqu'au niveau de l'eau. Ces deux montagnes, avec toutes leurs forêts,

ayant été ainsi renversées dans la rivière, y formèrent une puissante digue, qui obligea ce fleuve à changer de lit et à se répandre sur de grandes plaines nouvellement découvertes, minant néanmoins toutes ces terres éboulées, et les démêlant petit à petit avec les eaux de la rivière, qui en sont encore si épaisses et si troubles, qu'elles font changer de couleur à tout le grand fleuve de Saint-Laurent. Jugez combien il faut de terre tous les jours pour continuer depuis près de trois mois à rouler ses eaux toujours pleines de fange.

» L'on voit de nouveaux lacs où il n'y en eut jamais ; on ne voit plus certaines montagnes qui sont engouffrées ; plusieurs sauts sont aplanis ; plusieurs rivières ne paraissent plus ; la terre s'est fendue en bien des endroits et a ouvert des précipices dont on ne trouve point le fond. Enfin il s'est fait une telle confusion de bois renversés et abîmés, qu'on voit à présent des campagnes de plus de mille arpents toutes rases comme si elles étaient tout fraîchement labourées, là où peu auparavant il n'y avait que des forêts (1) ».

La partie du pays qui semble avoir le plus souffert de ces convulsions de la nature est celle comprise entre le cap Tourmente et Tadoussac.

On signale un fait singulier arrivé dans ce premier endroit au commencement de juillet. Pendant plusieurs jours il y eut des tourbillons et des orages furieux du côté du cap ; puis, une nuit, les habitants entendirent un bruit épouvantable causé par un torrent d'eau qui tombait des montagnes avec une abondance et une force extraordinaires, déracinant les arbres, démolissant et emportant les habitations qui se trouvaient sur son passage. Une grange, qu'on venait de terminer, fut trans-

(1) Relation de 1663.

portée tout entière à une distance de deux lieues, où elle se brisa sur les roches. Les nombreux bestiaux qui paissaient dans les belles prairies qui se voyaient là furent rejetés pêle-mêle à travers les arbres renversés et emportés par la rapidité des eaux. Plusieurs cependant purent être retirés de cette position, après le passage du torrent. Les semences furent ruinées, la terre étant dépouillée sur une superficie de douze arpents, au point de laisser la roche toute nue.

C'est surtout dans le voisinage des côtes que les affaissements ou effondrements du sol sont les plus fréquents. Vers la côte Saint-Paul, deux grands caps formant un quart de lieue de tour, se détachèrent de leur base, s'enfoncèrent dans le fleuve, puis en ressortirent pour former un îlot ayant conservé leurs arbres et leur verdure.

« J'ai su, écrit encore la Mère de l'Incarnation, de ceux qui ont remonté le fleuve en vaisseaux, qu'en plus de douze endroits d'ici à Tadoussac, qui est distant de Québec de trente lieues, les grands fracas causés par les secousses de la terre en plusieurs endroits, principalement vers les deux caps dont j'ai parlé, ont fait que les montagnes de roches se sont ouvertes. Ils ont vu quelques petites côtes ou éminences qui se sont détachées de leur fondement et qui ont disparu, faisant de petites anses où les barques et les chaloupes se pourront mettre à l'abri durant les tempêtes. C'est une chose si surprenante qu'on ne la peut concevoir, et tous les jours on apprend de semblables prodiges. L'on avait beaucoup de craintes que ces bouleversements arrivés sur les côtes du grand fleuve n'en empêchassent la navigation; mais enfin on ne croit pas qu'ils puissent nuire, pourvu qu'on ne voyage point durant la nuit, car alors il y aurait du péril ».

Dans le voisinage de Tadoussac, le sol, de même que les barques sur le fleuve en amont, se couvrirent en six heures d'une couche de cendre d'un pouce d'épaisseur.

Durant l'été on ressentit aussi plus d'une fois sur le fleuve les effets du tremblement de terre, qui jeta la terreur parmi les matelots et les passagers.

Généralement les navires surpris par un tremblement de terre éprouvent des chocs brusques et violents comme s'ils touchaient quelque bas-fond.

Les exhalaisons qui s'étaient échappées de la terre sur divers points du pays avaient d'abord causé une si grande sécheresse que toutes les moissons avaient jauni ; cependant, il tomba dans le cours de l'été des pluies tellement bienfaisantes que cette même année fut remarquable par l'abodance de la récolte.

Le tremblement de terre de 1663 se fit sentir jusque dans la Nouvelle-Angleterre, l'État de New-York et l'Acadie, mais en diminuant d'intensité à mesure qu'il s'éloignait de son point de départ. A Boston, on éprouva d'abord une forte secousse vers cinq heures et demie du soir, une autre pendant la nuit, puis le 28 du même mois. On calcule que les ondes d'ébranlement rayonnèrent sur une superficie de 40,000 lieues (1).

Il est bien étonnant qu'il n'y ait pas eu de perte de vie au milieu de tous ces bouleversements. La population était peu nombreuse, fort dispersée, et partant moins exposée. Il peut arriver aussi qu'il y ait eu dans les récits du temps quelques exagérations causées par la nouveauté du phénomène, par la frayeur des habitants et la crédulité popu-

(1) L'abbé Ferland, *Cours d'Histoire du Canada.*

laire ; mais enfin, tout considéré, il ressort de l'étude attentive et comparée des documents de l'époque, la preuve incontestable que ce tremblement de terre fut remarquable par son intensité, par sa durée et les circonstances extraordinaires qui le précédèrent et l'accompagnèrent.

Il est bon de remarquer que non seulement Marie de l'Incarnation, le P. Ragueneau, de l'Hôtel-Dieu, et le P. Lalemant rapportaient ce qu'ils voyaient et éprouvaient eux-mêmes, mais encore ce qu'on leur écrivait en même temps de tous les points du Canada. Il ne semble pas qu'ils aient exagéré, car en 1665, deux Français dignes de foi, qui avaient parcouru toutes les localités de Tadoussac et de la Malbaie, assuraient au P. Le Mercier, qui avait remplacé le P. Lalemant dans la charge de supérieur des missions, que « la Relation de l'année 1663 n'avait exprimé qu'à moitié les désordres causés par le tremblement de terre en ces quartiers ». L'historien Charlevoix, dont on connaît l'étonnante érudition, parle de ces récits et n'a pas la pensée de douter de leur exactitude. Il était d'autant plus en état d'apprécier leur valeur que lui-même vint au Canada à une époque où vivaient encore des témoins de ces événements.

Des phénomènes identiques, d'ailleurs, ont été observés dans beaucoup de tremblements de terre.

En 1878, à Battang, en Chine, le sol était agité comme une mer battue par l'ouragan ; et en 1812, le sol des Caracas faisait l'effet d'un liquide en ébullition. En 1759, au Mexique, durant une terrible secousse de tremblement de terre, accompagnée d'un bruit formidable, des roches embrasées furent projetées dans les airs avec beaucoup de cendre.

Durant le tremblement de terre qui affecta le

delta de l'Indus, le 16 juin 1819, une surface de 242 lieues carrées disparut sous les eaux de la mer. Celui du 24 mai 1750 mit à sec le port de la Conception, au Chili. Lors du tremblement de terre qui ravagea la Calabre au siècle dernier, les sommets de quelques montagnes s'effondrèrent et le relief du sol fut véritablement modifié. Les arbres s'inclinaient au point que leur cime arrivait à toucher la terre, puis se redressait après le passage de l'onde. Celui qui bouleversa Valparaiso, le 19 novembre 1882, fit contourner des maisons autour de leur centre. Deux montagnes s'écroulèrent à la Jamaïque en 1692 par suite d'un tremblement de terre ; les débris de leurs pics comblèrent une rivière.

Je pourrais citer bien d'autres exemples semblables causés par les tremblements de terre ; mais ceux que je viens d'indiquer, joints à ceux qui accompagnent le cours de cette étude, suffisent pour faire voir que les modifications et les dislocations du sol et d'autres effets provenant du tremblement de terre de 1663, tels que rapportés par les témoins oculaires, n'ont rien d'invraisemblable ; qu'ils ont pu se produire et se sont réellement produits (1).

Les plus grandes calamités de ce genre dont l'histoire ait conservé le souvenir sont celles qui eurent lieu en l'an 19, sous Tibère, en Italie, et plus tard, en l'an 52, sous l'empereur Justin, en Asie Mineure et en Syrie ; on rapporte que deux cent mille personnes furent victimes de ces tremblements de terre. En 526, cent vingt à deux cent mille personnes périrent sur le littoral de la Mé-

(1) M. de la Potherie écrivait dans le journal qu'il fit de son voyage au Canada en 1700, que « partout où il travailla, la terre était encore bouleversée par le tremblement de terre de 1663 ». — *Histoire manuscrite du Séminaire.*

diterranée par suite d'un seul tremblement de terre, et celui qui se fit sentir en Sicile, le 9 janvier 1693, détruisit quarante-neuf villes et un grand nombre de villages, et coûta la vie à plus de quatre-vingt-treize mille habitants. Le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1755 fit de trente à quarante mille victimes. Cette terrible catastrophe se fit sentir aux Antilles, dans les Iles Britanniques, en Finlande, en Thuringe, dans les Alpes, en Autriche et dans le nord de l'Italie ; on en éprouva même au Canada une forte secousse. C'est le tremblement de terre qui, dans les temps modernes, a embrassé la zone la plus étendue. Trois coups, chacun estimé à quatre secondes, arrivés le 26 mars 1812 dans la contrée de Caracas, causèrent la mort de plus de 20 milles personnes.

C'est surtout sur les côtes et sur les mers intérieures que les tremblements de terre se font sentir le plus habituellement. Les îles de la Méditerranée, celles avoisinant l'Afrique et l'Inde, la Nouvelle-Zélande, le Japon, l'Italie, le littoral de la mer Noire, de l'Amérique du Sud, du Golfe du Mexique en sont le théâtre le plus fréquent.

A l'intérieur des continents, ils ne se produisent que dans les pays de montagnes, surtout au voisinage de sources thermales.

Il ne serait peut-être pas hors de propos d'ajouter ici, en terminant que les mouvements que subit le sol n'ont pas tous le même caractère.

Il y a des tremblements de terre qui se manifestent de bas en haut, et ces chocs verticaux, connus sous le nom de *succussions*, sont parfois assez forts pour projeter en l'air de lourds objets. Ces secousses verticales sont souvent les plus violentes et les plus redoutables. Lors du tremblement de terre de Riobamba, les cadavres de plusieurs habi-

tants furent lancés sur une colline d'au-delà de 330 pieds. En Calabre, en 1783, on vit des maisons sauter comme si elles avaient été projetées par l'explosion d'une mine.

D'autres fois ce sont des mouvements ondulatoires se propageant horizontalement, suivant une ligne droite ou rayonnant autour d'un centre, à la manière des ondulations de la surface de l'eau. Dans ce cas, si les vibrations se prolongent durant quelques minutes, elles causent un malaise semblable au mal de mer. C'est justement ce qui a été observé lors du tremblement de 1663, la nature des mouvements ayant été ondulatoire. « Quand on levait le pied pour marcher, dit le *Journal des Jésuites*, on sentait la terre qui suivait, se levant à mesure qu'on haussait les pieds, et quelquefois frappant les plantes assez rudement, et autres choses semblables fort surprenantes ». Si les secousses sont dirigées de bas en haut, elles produisent un effet comparable au choc d'une étincelle électrique ressentie dans les pieds, et le bruit qui les accompagne imite celui que fait entendre le vol d'un oiseau qui s'enlève.

Il arrive aussi que ces deux modes d'ébranlement se croisent et se combinent par l'effet de plusieurs commotions simultanées, partant de centres distincts situés à des profondeurs et à des distances inégales. Ces deux derniers caractères semblent s'être également produits en 1663, car on écrivait des Trois-Rivières que « l'agitation imitait le branle d'un grand vaisseau qui se manie lentement sur ses ancres, ce qui cause à plusieurs des étourdissements de tête ; tantôt l'agitation est irrégulière et précipitée par divers élancements, quelquefois assez rudes, quelquefois plus modérés ». Le plus souvent ces commotions du sol se

réduisent à de simples frémissements qui ne sont remarqués que par des observateurs attentifs.

Il est bien difficile de préciser les causes des tremblements de terre. C'est une question qui, cependant, touche de bien près à notre existence.

D'après certains géologues, l'écorce terrestre est soumise à des effets de tension de nature à provoquer, de temps à autre, des ruptures d'équilibre, et, par suite, des plissements, des fractures, avec déplacements et effondrements. Les sources thermales qui dissolvent sans cesse les roches qu'elles traversent, peuvent occasionner de vastes tassements. On comprend aisément que ces actions ne peuvent avoir lieu sans causer des ébranlements qui se trahissent à sa surface par de violentes secousses.

Les tremblements de terre des régions volcaniques sont en général fréquents, violents, et causés par le mouvement des vapeurs autour des volcans.

Ailleurs, dans les terrains stratifiés, ils sont causés par la rupture d'équilibre dans les masses solides, provenant de toute cause capable de produire des changements de niveau ou de position dans l'intérieur de la terre, du sous-minage des strates par des agents quelconques, d'un changement de température dans certains cas locaux, ou enfin du progrès de refroidissement de notre globe. « Cette dernière cause, dit M. Dana, le plus éminent des géologues américains, doit avoir été la plus commune, et avoir occasionné la plus grande partie des oscillations et des soulèvements qui s'exercent sur la terre ».

On conçoit qu'une contraction, un entassement brusque d'une région souterraine, doit produire à sa surface un ébranlement plus ou moins considérable, mais dans ce cas cet ébranlement devrait,

ce semble, s'épuiser en quelques chocs immédiats et n'embrasser qu'une faible étendue ; cela n'explique guère ces secousses réitérées qui durent parfois des semaines et des mois entiers, ou qui se répètent à des périodes rapprochées. On doit donc penser que l'eau, par exemple, exerce un rôle important sur les causes des tremblements de terre.

C'est un fait reconnu que la température du sol s'élève à mesure qu'on descend plus bas. On calcule que cet accroissement de la chaleur est d'environ un degré centigrade par cent pieds, quelquefois plus, ce qui suppose l'existence d'un foyer de chaleur extraordinaire dans le noyau central de la terre, ou tout au moins l'existence d'une couche liquide continue d'une certaine épaisseur entre le noyau terrestre et l'écorce, solides tous deux, ou enfin l'existence, en certains lieux, de lacs souterrains de matières fluides ou en fusion. Quoi qu'il en soit de ces trois hypothèses, il est hors de doute qu'une couche non solide existe à une profondeur quelconque, et qu'elle n'est autre chose que la partie non encore refroidie et solidifiée du globe primitivement fluide (1).

De son côté, l'eau, obéissant aux lois de la pesanteur et de la capillarité, tend toujours à descendre, principalement sous les chaînes de montagnes et dans les régions disloquées, malgré certains obstacles, de la surface froide du globe jusqu'aux régions profondes et chaudes ; arrivée à une température explosive, elle acquiert une puissance

(1) Dans les creusements les plus bas des mines de Comstock, on a trouvé de l'eau bouillante ; la chaleur était alors de 120° ; les ouvriers ne pouvaient travailler que trois ou quatre heures à la fois. Les percements les plus profonds qui aient été pratiqués atteignent à peine la 7/1000 de la distance entre la surface et le centre de la terre, et cependant la chaleur qu'il y fait est presque insupportable.

capable de produire les plus grandes commotions. Les vapeurs, gênées pour s'échapper, déplacent brusquement les murailles de leur prison, s'écoulent, par ruptures et soubresauts, de cavités en cavités, et donnent lieu à la surface du sol à une série d'ébranlements accompagnés de bruits étranges. Il peut aussi arriver que l'écorce terrestre, cédant aux mouvements et à la pression de la masse en fusion qu'elle est censée renfermer, se disloque, se fissure et provoque des passages à travers lesquels les eaux des lacs intérieurs ou de la mer se précipitant sur cette masse incandescente, se résolvent subitement en vapeur d'une puissance capable de causer ces chocs dont nous sommes parfois témoins.

Ce qui semble confirmer ces hypothèses, c'est qu'on a vu jaillir de certaines crevasses ouvertes par un tremblement de terre, en dehors des régions volcaniques, non seulement de l'eau chaude, mais des matières gazeuses. Lors du tremblement de terre qui, le 25 décembre 1884, ravagea une partie de l'Andalousie, des crevases de plusieurs milles de longueur et larges de plusieurs pieds s'ouvrirent ; l'une d'elles livra passage à des gaz fétides à odeur d'hydrogène sulfuré, et il en jaillit une source d'eau sulfureuse avec une température de 107 degrés Fahrenheit. Plusieurs sources thermales s'échauffèrent encore davantage. Le P. Lalemant, Marie de l'Incarnation et autres parlent également des crevaces ou « abîmes nouveaux d'où sortaient des vapeurs ensouffrées », des « bouffées de chaleur étouffantes qui s'élevaient de la terre », qui se produisirent, et des sources ou « nouvelles fontaines » qui apparurent à la suite de notre tremblement de terre, de nos rivières dont « les eaux furent corrompues », etc.

Cette théorie de l'action de la vapeur surchauffée qu'un éminent géologue, M. Daubrée, a exposée tout récemment, explique mieux que les ébranlements intérieurs des masses solides, toutes les particularités des tremblements de terre, « leur régime, simulant des coups de bélier, leur violence, leur succession fréquente, leur récurrence sur les mêmes régions depuis bien des siècles ; ils expliquent aussi leur prédilection pour les contrées disloquées, surtout si les dislocations sont récentes, et leur subordination aux cassures profondes de l'écorce terrestre. Les tremblements de terre paraissent être comme des éruptions volcaniques étouffées, parce qu'elles ne trouvent pas d'issue ».

Le tremblement de terre qui détruisit Lima, en 1746, ne cessa qu'après que le feu intérieur se fut fait jour ; quatre nouveaux volcans apparurent. Celui qui ravagea le Chili le 20 février 1835, coïncida avec trois nouvelles éruptions volcaniques.

« Dans la profondeur des régions disloquées, nous trouvons, dit encore ce savant géologue, les trois caractères suivants : des cavités, de l'eau et une haute température, et, par suite, un agent capable, à un moment donné, de produire des effets dynamiques des plus considérables ».

Dans ces conditions, toute cette région si tourmentée, si brisée, qui s'étend depuis le cap Tourmente jusqu'à Tadoussac, serait donc des plus propres à favoriser l'alimentation en eau des régions profondes et chaudes, et il est permis de croire que la vapeur d'eau, s'y étant produite en abondance, a été la cause du célèbre tremblement de terre de 1663.

Cela est d'autant plus vraisemblable que ce tremblement de terre s'étant propagé sur une grande étendue, de pareils ébranlements doivent

être causés à de grandes profondeurs au-dessous de la surface du sol, en des lieux où, d'après ce que nous savons de la constitution physique de la croûte terrestre, règne certainement une température élevée, et où se trouvent réunis tous les éléments de nature à produire de terribles explosions. Un peu de vapeur produite et emprisonnée suffit pour ébranler des montagnes.

Toutefois, l'objet de cette étude est de rappeler des faits, non de les expliquer. D'ailleurs, le plus clair de la richesse des savants consiste dans la constatation d'un certain nombre de faits. Les explications dont ils accompagnent ces constatations ne sont le plus souvent que des hypothèses, parfois très ingénieuses, mais qu'il faut toujours accueillir avec réserve (1).

(1) Il serait bien désirable, dans l'intérêt de la science et du progrès dans notre pays, que des instruments sismographiques fussent placés sur divers points des Laurentides, au moins dans la région de la baie Saint-Paul. qui est si souvent agitée. Nul doute qu'on y ferait des observations fort intéressantes sur la fréquence, la direction et l'intensité des phénomènes sismiques.

Ainsi, il y a le sismographe électro-magnétique de M. Palmieri, qui se compose de deux parties distinctes ; l'une joue le rôle de moteur ou de *transmetteur :* c'est celle qui reçoit et transmet les mouvements sismiques, verticaux ou horizontaux, chocs ou ondulations ; la seconde, l'*enregistreur*, marque les instants précis du commencement et de la fin du phénomène : elle est commune aux secousses verticales et aux secousses horizontales. Le sismographe de M. Palmieri fonctionne depuis 1856 à l'observatoire du Vésuve, où il enregistre les plus faibles trépidations du sol si souvent agité du volcan.

Il y a aussi l'appareil imaginé par M. J. Galli, qui enregistre les ondulations les plus faibles. Ses petites dimensions qui permettent de le placer à l'abri des mouvements de l'air, sous une cage de verre de 24 à 28 pouces de hauteur, en rendent l'emploi très commode. Ce sismographe fonctionne dans plusieurs villes de l'Italie.

On pourrait tout au moins y installer de simples pendules qui donnent aussi des résultats satisfaisants.

Il me semble qu'il appartiendrait à la Commission géologique du Canada de prendre l'initiative dans cette affaire, et les observations pourraient lui être transmises directement, ou adressées à l'observatoire météorologique de Québec.

LE

MYSTÈRE DU LAC MISTASSINI DEVOILE

(Traduit de l'anglais.)

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

ESSAYER *à calculer le nombre de colons et de touristes qui, tous les ans, affluent vers l'ancien « Royaume du Saguenay », est une tâche qui devient de plus en plus difficile. Il n'y a pas sujet de s'en étonner d'ailleurs. Le colon trouve dans cette immense et extraordinaire vallée du Lac Saint-Jean un sol fertile, une température agréable, que le déboisement de la forêt ne fera que rendre plus clémente, des facilités de communication peu communes et un avenir assuré pour lui et les siens, — ce qui n'est pas un mince avantage de nos jours où, dans tant de villes de notre continent, l'on voit la classe ouvrière en butte à des privations, à des déboires et à des misères de toutes sortes. Pour le touriste, cette région est tout simplement un pays enchanteur, qu'il revoit toujours avec plaisir et qu'il ne quitte jamais sans regret. Ajouter à cela l'agrément de traverser, par une belle journée d'été, dans les trains si confortables du chemin de fer du Lac Saint-Jean, une chaîne de montagnes aussi pittoresques que les Laurentides, au-delà desquelles se voit un des plus superbes hôtels du Canada ; l'obligeance enfin des officiers de cette voie ferrée, à commencer*

par son distingué secrétaire et gérant, M. J. G. Scott, « le modèle des secrétaires », comme disait M. Arthur Buies dans une de ses spirituelles conférences : vraiment, lorsqu'on songe à toutes ces choses, il n'est guère possible de résister à la tentation de faire ce voyage, où tout vous invite et vous promet tant de jouissances.

C'est ainsi que, pour ces différentes raisons et d'autres encore, le 13 juillet 1889, le professeur Loudon, de l'Université de Toronto, et M. Sandfield Macdonald, se mettaient en route pour le Lac Saint-Jean avec l'intention toutefois de se rendre jusqu'au lac Mistassini, situé à quelque quatre cents milles de Roberval. Le but principal de leur voyage, disaient-ils, était de déterminer l'étendue de ce lac et de résoudre d'une manière définitive la question si débattue de ses dimensions réelles.

La relation de leur voyage a fait un certain bruit dans la presse lors de sa publication. Écrite d'abord pour le World *de Toronto, elle a été reproduite par le* Herald *de New-York, le* Star *de Montréal, le* Morning Chronicle *de Québec et autres journaux anglais. Nous ne croyons pas qu'elle ait encore été reproduite en français. Or, comme cette région paraît être destinée tôt ou tard à faire partie de notre patrimoine, il importe que nous sachions tout ce que l'on en dit. Hâtons-nous d'ajouter toutefois qu'en traduisant le récit de ces voyageurs, nous ne prétendons nullement endosser les conclusions qu'il comporte. Au contraire, ce récit, dans lequel on fait intervenir le nom de M. Bignell en lui attribuant des opinions qu'il n'aurait jamais émises, paraît-il, au sujet de la grandeur réelle du lac Mistassini, ayant provoqué de la part de ce dernier une critique assez vive, nous nous sommes fait un devoir de publier sa réplique : notre concitoyen, dont la compétence*

en ces matières est depuis longtemps connue, méritait cette justice. Du reste, cette réponse ne peut que contribuer à jeter de la lumière sur le sujet qui nous occupe.

Après avoir lu les remarques si judicieuses de M. Bignell, il est vraiment difficile d'admettre que la question de la grandeur véritable du lac Mistassini soit définitivement résolue. Il faudra certainement une nouvelle et sérieuse exploration pour satisfaire pleinement l'esprit public et dissiper à tout jamais le mystère qui semble encore planer sur cette fameuse nappe d'eau.

On a insinué que MM. Loudon et Macdonald n'avaient, pour ainsi dire, qu'entrevu le lac Mistassini ; mais ces messieurs déclarent qu'ils se sont rendus jusqu'à l'endroit qui leur a semblé être la limite extrême du lac. Cette déclaration est suffisante : et, qu'ils aient vu ce qui leur a paru être l'extrémité du lac, cela ne laisse aucun doute. Que cette nappe d'eau elle-même ait une longueur d'environ 100 *milles et une largeur de* 15 *à* 20 *milles; cela est également admis. Mais est-il possible et vraisemblable que, vu la disposition du terrain, ils n'aient pu apercevoir la passe qu'on dit exister dans le voisinage de ce qu'ils ont pris pour la limite du lac, laquelle passe communiquerait avec une seconde nappe d'eau qui, en réalité, ne serait que la prolongation de la première, et qui, par conséquent, donnerait au Mistassini une plus grande étendue que celle qu'ils lui attribuent ? Cela a pu arriver ; et, dans l'état actuel des choses, toute la question est de savoir si réellement telle passe existe : c'est là maintenant le nœud gordien de la discussion, et le point le plus saillant de la réponse de M. Bignell. S'il est vrai, comme on le prétend, que ce passage est étroit, ombragé, et qu'on ne le découvre qu'après un examen très attentif des*

lieux, il n'est pas tout à fait invraisemblable que MM. Loudon et Macdonald n'aient pu l'apercevoir de leur point d'observation. Du reste, le lecteur pourra se faire une idée exacte de la question en parcourant leur relation de voyage et la réponse qui y fait suite.

Nous empruntons ce rapport au HERALD *de New-York, en publiant en même temps les commentaires qui le précèdent et sur lesquels nous maintenons les mêmes réserves que sur le rapport même.*

RELATION DU NEW-YORK HERALD, 1889

Le lac Mistassini n'est plus un mystère. Pendant longtemps on l'a pris pour une vaste mer intérieure, plus grande que le lac Supérieur et située dans la région s'étendant depuis la partie en deça de la Baie d'Hudson jusqu'au Labrador.

On a raconté à son sujet des histoires effroyables, et diverses tentatives ont eu lieu pour pénétrer le mystère dont il s'entoure ; mais ce n'est qu'aujourd'hui que l'on connaît le caractère véritable du lac Mistassini. La relation que nous sommes en mesure de présenter ce matin aux lecteurs du *Herald*, par suite d'une entente spéciale avec le *World*, de Toronto, est une relation fidèle et pleine d'intérêt.

Le professeur W. J. Loudon, de l'Université de Toronto, et M. George Sandfield Macdonald, de Montréal, ont fait, l'été dernier, un voyage d'exploration au lac Mistassini; ce qu'ils y ont découvert est raconté en détail.

En résumé, leur relation établit, qu'au lieu d'un lac de 300 ou 400 milles de long et d'une largeur presque égale, ce sont trois petits lacs, de peu de largeur, ne dépassant pas 100 milles de longueur, situés en ligne parallèle et communiquant entre eux au moyen de passes.

ORIGINE DU MYSTÈRE

Plusieurs causes ont contribué à envelopper d'ombre et de mystère le lac Mistassini. Le pays est d'un aspect sombre et son sol est stérile. On a publié bien des récits, souvent authentiques, des souffrances et de la mort par famine, dans les mauvaises années, de chasseurs Indiens et de trappeurs qui tendent des pièges dans cette région. Il faut aussi tenir compte des étranges superstitions que des explorateurs ou des voyageurs ont constatées chez les sauvages qu'ils y ont rencontrés ; et, enfin, il peut arriver que l'association marchande connue sous le nom de la « Compagnie de la Baie d'Hudson » préfère que ce pays demeure une *terra incognita.*

Que cette région n'ait pas été mieux connue avant la visite du professeur Loudon et de M. Macdonald, cela peut paraître singulier en regard du récit qu'ils font de leur expédition. Comme nous l'avons déjà donné à entendre, le pays a été plusieurs fois visité. Un Père Jésuite s'y rendait il y a près de 200 ans. Les Français y avaient établi un fort — le fort Dorval — il y a plus de 120 ans. La Compagnie du Nord-Ouest qui, en 1820, fut absorbée par celle de la Baie d'Hudson, avait un poste sur les bords de ce lac, et la Compagnie de la Baie d'Hudson elle-même en possède encore un aujourd'hui.

Le but de la plupart des courses dirigées vers cette région a été d'y faire la chasse et la traite ; c'est pourquoi il était réservé à MM. Loudon et Macdonald de nous donner, les premiers, à la suite de leur expédition, une description exacte du lac Mistassini et de dissiper le mystère qui l'entoure...

RELATION DU PROFESSEUR LOUDON

TRAJET DU LAC SAINT-JEAN AU LAC MISTASSINI

I

Toronto, Ont., le 11 *septembre* 1889. — Nous quittons Québec le samedi soir, 13 juillet 1889, munis d'un canot — un canot de 19 pieds de long — et d'une ample quantité de provisions, le tout placé en sûreté dans un char à marchandise spécial que M. J.-G. Scott, gérant de la Compagnie du chemin de fer du Lac St-Jean, avait eu la complaisance de mettre à notre disposition. Comme le trajet de Québec à Roberval se fit de nuit, nous n'eûmes pas l'avantage de jouir des magnifiques paysages qui se voient sur la route ; à bord, cependant, un plaisir nous était ménagé : celui d'une longue causerie avec le curé Labelle qui se rendait au Lac Saint-Jean afin de visiter pour la première fois cette région ; et, au lieu du murmure des cours d'eau des montagnes et de la douce beauté des lacs paisibles, nous eûmes la satisfaction d'entendre, jusqu'à deux heures du matin, la voix harmonieuse du révérend curé, qui s'échappait de ses lèvres comme un bruit de cascades en nous racontant des scènes de sa jeunesse.

Nous passons tranquillement la journée du dimanche à Roberval, examinant le pays et humant avec plaisir l'air vivifiant qui, des montagnes du Saguenay, se répand dans la fertile vallée du Lac Saint-Jean. Le ludi nous trouva dans l'irrésolution : le guide que nous avions retenu, Prosper Clairy, nous apprit qu'il serait impossible de se servir d'un canot de bois, ajoutant que le grand nombre de portages et de rapides qui se rencon-

traient sur la route qu'il comptait nous faire suivre, nécessiteraient deux petits canots d'écorce et trois hommes additionnels ; en d'autres termes, il nous fallait deux canots et deux hommes pour chaque canot outre nous-mêmes.

Mais, ici surgit une nouvelle difficulté. La seule route que connaissait notre guide pour atteindre le lac Mistassini était le cours de la rivière Achouapmouchouan, et le professeur Galbraith, qui était revenu de Mistassini par cette rivière, nous avait appris qu'il était impossible d'en remonter une partie, et que, lui-même, lors de son retour, en en descendant les rapides, avait tout juste sauvé sa vie. Notre guide Prosper étant consulté répondit que tout irait bien, pourvu que nous prissions les canots d'écorce et les trois hommes. Les conventions suivantes furent alors arrêtées : nous devions, d'une part, nous assurer d'un surcroît de provisions, de deux canots et de trois hommes ; le guide, d'autre part, devait nous conduire au lac Mistassini par la voie de la rivière Achouapmouchouan.

PRÉPARATIFS DE DÉPART

Après les retards ordinaires en pareil cas, nous nous assurâmes les services de trois hommes additionnels : Joseph Verreault, qui remplissait les fonctions de cuisinier ; Simon Raphaël et Alexandre Clairy, fils de notre guide. Nous achetâmes de nouvelles provisions qui, tout en ne consistant que de choses indispensables, semblaient devoir nous suffire pour un été, et enfin, deux petits canots, l'un de 15 pieds 7 pouces et l'autre de 18 pieds 4 pouces. Nos provisions, suffisantes pour six hommes, comprenaient, entre autres choses, 4 sacs de farine, 150 lbs de lard, 25 lbs de thé, 40 lbs de sucre et des biscuits de matelot (environ 40 lbs).

Nous nous étions munis de quelques médicaments, d'une couple de bouteilles d'eau-de-vie, d'un ruban, d'un thermomètre, d'un sextant portatif, d'une boussole, d'une bonne montre et d'un appareil photographique. Ces objets, y compris nos couvertures et notre tente, formaient notre équipement, (à l'exception d'environ dix livres de tabac).

Le mardi, 16 juillet, nous quittâmes Roberval en route pour la Pointe Bleue, où l'on avait déposé notre matériel. Nous transportâmes par terre une partie de nos provisions jusqu'au petit village de St-Félicien, sur les bords de l'Achouapmouchouan, tandis que nos hommes, se chargeant de nos canots et du reste de nos effets, remontèrent la rivière. Nous passâmes la nuit à St-Félicien, et pendant toute la journée suivante, nous attendîmes nos hommes qui n'avaient pu remonter le cours de la rivière à cause de l'impétuosité des eaux du lac formant son embouchure. Ce ne fut que sur la fin du jour qu'ils purent nous rejoindre, et ce soir-là nous dressâmes nos tentes un peu plus haut, à l'entrée de la rivière au Saumon.

EN MARCHE

A partir de cet endroit nous pouvions dire que notre voyage commençait réellement. Nous levons le camp à six heures le lendemain matin, et, après avoir franchi le dernier défrichement, nous disons adieu à la civilisation que nous ne devions plus revoir, croyions-nous, pour quelques mois. Ce jour-là même, nous fîmes quatre portages, dont le plus long embrassait un demi-mille, au-dessus d'une colline, laissant aussi derrière nous de fort belles chutes dont l'une appelée « Grosse Ours » était plus considérable que celle de la Chaudière, à

Ottawa ; le soir venu, nous campâmes à un endroit au-dessus du dernier portage.

Ici, notre guide nous montra un canot d'écorce de 25 pieds de long sur 4 pieds 8 pouces de large, pesant environ 125 lbs, et qui était sa propriété. Suivant lui, ce canot pouvait porter tout notre bagage. Après avoir causé de l'affaire on décida de s'en servir, tant à cause de sa grandeur que de son utilité subséquente sur les eaux agitées des grands lacs qu'il nous fallait traverser, et surtout sur le redoutable Mistassini. Bien nous en prit ; car, sans ce grand canot, nous y serions encore probablement, partageant le sort de quelques-uns des Sauvages qui s'étaient aventurés sur le lac en canots de faibles dimensions. Nous mîmes en sûreté nos deux petits canots, et nous embarquâmes tous dans le grand. Nous-mêmes nous nous fîmes un devoir de travailler autant que possible, manœuvrant l'aviron et tâchant de nous rendre utiles en toutes circonstances ; le voyage, sans cela, aurait duré bien plus longtemps.

MONTÉE PÉNIBLE DE RAPIDES

Pendant deux jours, nous remontâmes le courant à force de rame, tantôt faisant un portage, tantôt franchissant un rapide, jusqu'au moment où, ayant dépassé la limite de terre arable du lac Saint-Jean et pénétré dans la région de sable, de marais et de rochers qui se trouve au-delà, nous arrivâmes à l'endroit où, de tout notre trajet, nous devions rencontrer le plus de misère. Nous avions atteint la tête de cette suite de rapides et de gros courants qui s'étendent sur une longueur de près de cent milles jusqu'aux lacs des environs de la ligne de faîte (hauteur des terres) ; nous eûmes alors occasion de constater par nous-mêmes que

ce que racontait le professeur Galbraith touchant les rapides et les courants de cette rivière, n'était pas loin de la vérité.

A partir de ce point, la rivière s'était transformée en un courant rapide et dangereux, et elle coulait, soit sans obstacle à une vitesse de 10 à 15 milles à l'heure, ou sautait des rochers en cascades écumantes. Lors de notre retour, en descendant cette même rivière, nous nous demandions comment, en vérité, nous avions pu en remonter le cours au milieu de tant d'écueils et de chutes. On peut se faire quelque idée de l'impétuosité des eaux de cette partie de la rivière par le fait qu'en la remontant, nous mîmes dix longues journées à accomplir un trajet d'environ 100 milles, tandis qu'en descendant nous parcourûmes cette même distance dans l'espace de guère plus de deux jours.

En remontant, nous procédions de la façon suivante : deux hommes demeuraient dans le canot, le tenant ferme et le dirigeant au moyen de longues perches à pointes de fer, et deux autres le remorquaient au moyen d'une corde attachée à l'avant de l'embarcation, marchant dans l'eau ou se traînant sur des rochers escarpés, suivant que l'exigeaient les accidents du terrain. Et nous-mêmes, malheureux explorateurs, devions suivre le même chemin, aidant parfois au halage de l'embarcation.

Pour mettre le comble à nos désagréments, la pluie tombait invariablement tous les jours, et plus d'une fois il fallut avoir recours à la panacée ordinaire de l'eau-de-vie, du gingembre et du *pain-killer* pour remonter le cœur de nos hommes tombant de lassitude.

RAPIDES INFERNAUX DE GALBRAITH

Un de ces rapides qu'il nous fallut franchir et auquel nous donnâmes le nom de « Rapides de Galbraith », en mémoire du professeur Galbraith qui avait failli y perdre la vie, n'était qu'une nappe continue d'écume et de rochers couvrant une longueur de plus d'un demi-mille, et au-delà duquel un violent courant descendait à une vitesse de pas moins de 15 milles à l'heure. Après avoir remonté ce rapide, nous inscrivions, le même soir, l'entrée suivante dans notre journal ; elle est brève, mais éloquente :

« *Lundi*, 29 *juillet*. Partis à 5 heures du matin par une pluie battante, et avons marché toute la journée en remontant la rivière, nos hommes naviguant et remorquant le canot à travers les rapides infernaux de Galbraith. Journée terrible. Exténués de fatigues, et chacun rentre sous la tente à 9 heures du soir ».

Pour éviter ces rapides, les chasseurs qui remontent le cours de l'Achouapmouchouan s'en séparent toujours à la Chicoubiche, petite rivière qui rejoint l'Achouapmouchouan à environ 10 milles au-dessous des rapides de Galbraith, et, de là, traversant une suite de lacs et plusieurs portages, ils tombent de nouveau dans l'Achouapmouchouan au lac du même nom. Notre guide connaissait bien cette route, mais il préférait suivre la rivière principale, vu qu'elle nous évitait des portages et que le peu de profondeur de la Chicoubiche rendait difficile la montée du grand canot.

Le mardi soir, 30 juillet, nous débouchions sur le lac Achouapmouchouan, où nos regards furent ravis d'apercevoir deux cabanes en bois rond appartenant à notre guide et qui lui servaient de poste de commerce.

Le lac Achouapmouchouan était célèbre autrefois à cause du grand nombre d'orignaux qui se voyaient dans les environs, son nom même signifiant : « là où l'on guette l'orignal ». La Compagnie de la Baie d'Hudson y entretenait, il y a 50 ans, un poste de commerce dont les seuls vestiges consistent actuellement en une espèce d'éclaircie et une vieille cheminée tombant en ruines.

ABONDANCE DE POISSON

u lac Achouapmouchouan, nous nous dirigeâmes v[illegible] le nord par la rivière Nekoubau, jusqu'aux la[illegible] connus sous le nom de Grand et Petit Nekoubau. Le long du chemin, à l'un des rapides, nous nous amusâmes l'espace d'une demi-heure à pêcher un poisson appelé « witouche ». Nous en prîmes 19 dans ces 30 minutes, et chacun d'eux pouvait peser environ 6 livres. Ce poisson a quelque ressemblance avec le chabot ; mais sa chair est plus ferme et il a des écailles plus blanches ; bouilli, il a une saveur tenant le milieu entre le brochet et le doré, sa chair étant préférable au goût à celle du brochet, mais n'ayant pas la même fermeté que celle du doré.

A partir de ce moment nous ne manquâmes jamais de poisson. Le filet, tendu le soir, nous fournissait des carpes aux couleurs rouge et grise (sucets), des brochets, des dorés, des witouches, des perches, et lorsque nous eûmes traversé la ligne de faîte, du poisson blanc et de la truite. Si nous tenions à pêcher à la mouche ou à l'hameçon, un brochet ou un doré récompensait invariablement notre peine. Enfin, nous avions du poisson frit, bouilli, rôti dans la poêle ou sur la cendre, sur la broche ou sur la pierre, de fait apprêté de toutes façons, excepté à l'état cru.

DORÉ A LA SAUVAGE

Un de nos plats favoris, au moins pour nous, (car nos hommes préféraient le poisson bouilli à tout autre) était le doré *à la sauvage.* Le doré étant retiré tout frais du filet, on prenait une branchette de saule ou de bouleau dont on pelait l'écorce et effilait les bouts en pointe ; puis on enfilait le poisson de la tête à la queue et on la plantait dans la terre en face du feu. Lorsque le poisson était rôti à point, il formait un régal digne d'un roi. Plus d'une fois nous avons ainsi fait cuire du pain *à la sauvage,* le procédé employé consistant à enrouler la pâte en forme de spirale autour d'un bâton que l'on plantait devant le feu.

Vendredi, le 2 aout. — Nous sommes partis du lac au Poisson blanc (*Whitefish*) à sept heures ce matin, faisant, tout le jour, des portages en traversant la ligne de faîte. En tout, nous en avons fait cinq d'un mille et quart chacun. Il nous en reste encore un à faire avant d'atteindre le lac Abahtigouman. Le dernier portage était long et difficile ; nous campâmes à son extrémité sur les bords d'un ruisseau, dans un terrain marécageux, où, pendant quelque temps, nous fûmes dévorés par les moustiques ; mais la nuit ayant fraîchi, nous finîmes par jouir d'un sommeil paisible.

Les rivières que nous eûmes à traverser aujourd'hui entre les différents portages étant petites et sinueuses, remplies de broussailles et de troncs d'arbres, nous éprouvâmes beaucoup de difficultés à nous servir de la rame ; et, par trois fois, il fallut nous ouvrir un chemin à travers des écluses de castors nouvellement construites. Pluie battante toute la journée. Les mouches noires, le long des

portages, étaient insupportables ; tellement que celui qui arrivait le premier allumait un petit feu pour les tenir à une distance convenable, puis nous prenions tous quelques minutes de repos. Je devins très habile dans l'art d'allumer ces feux de portage ; seulement, les jours pluvieux, la dépense d'allumettes qui s'ensuivait devenait alarmante.

PERDUS SUR LE LAC OBAHTIGOUMAN

Samedi, le 3 *aout.* — Perdus sur le lac Obahtigouman, (Lac à la Loutre). Prosper n'a pu découvrir le passage de l'autre côté de la ligne de faîte, et nous attendons les événements.

Ce lac, qui a une grande étendue, est parsemé de quelques centaines d'îles, et, comme les anses et les sorties tout autour se touchent presque, il n'est pas facile d'y trouver son chemin. Le professeur Galbraith nous avait raconté ce qui lui était arrivé à ce point de son voyage, et nous constatons que notre sort n'est pas différent du sien. Ayant été privés de fruits depuis quelque temps, nous nous consolons en voyant que l'île sur laquelle nous sommes présentement est couverte d'une quantité innombrable de bluets. Tout de même un air de contrariété est empreint sur toutes les figures.

Dimanche, le 4 *aout.* — Prosper et Simon nous annoncent qu'ils ont découvert la voie. Nous nous reposons aujourd'hui, et demain nous nous mettrons en route.

Lundi, le 5 *aout.* — Partis à 6 heures du matin nous arrivons au lac Ojibagouman (lac aux Canards) après quatre portages à travers la ligne de faîte ; nous campons sur une des îles du lac.

RENCONTRE DANS LE DÉSERT

Mardi, le 6 *aout.* — Aujourd'hui nous avons traversé le lac Ojibagouman à la rame en quatre heures ; et, comme nous approchions d'une grande baie située près du portage, notre cuisinier qui, de tous les hommes de l'expédition, possédait la meilleure vue, aperçut tout à coup de la fumée dans le lointain ; bientôt nous fûmes à même de constater qu'un campement, peu nombreux, était établi sur le rivage de la baie.

Ce campement consistait en deux familles de Nascapis qui étaient descendues du lac Mistassini à la recherche d'écorce de bouleau. Ces Sauvages avaient vécu de poisson et de bluets à venir jusqu'à hier, alors qu'ils eûrent la bonne fortune de tuer deux ours, ce qui les mettait dans une condition de bien-être relatif. Ils nous demandèrent avec instance du tabac, et nous informèrent qu'il n'y avait rien, absolument rien, au poste de la Baie d'Hudson de Mistassini, — agréable perspective pour nous qui étions à la veille de manquer de sucre et de lard. Un de ces hommes, du nom de Boy, qui était un chasseur renommé et qui connaissait parfaitement la topographie du haut du lac Mistassini, nous en fit une esquisse qui correspondait très bien à celle de Low. Il nous dit que ça nous prendrait trois ou quatre jours de beau temps pour atteindre la tête du lac.

ÉCHANGE DE BIENS

Nous dîmes adieu aux Nascapis, espérant les revoir lors de notre retour ; mais, avant de les quitter, nous leur fîmes présent d'une bonne provision de tabac et de farine, ce qui les combla de joie ; ils nous donnèrent en retour quelques tranches choisies de viande d'ours.

Le jour suivant, nous atteignîmes le lac Wakwunitche après cinq portages, heureusement accomplis. Ce fut à l'occasion d'un de ces portages, le premier en laissant le lac Ojibagouman, que nous remarquâmes une variation sensible de l'aiguille aimantée, due à la présence d'une haute montagne des environs appelée « Paint Mountain ». A l'endroit où l'aiguille variait le plus se trouvait une source particulière d'eau glacée, d'où l'eau, s'échappant en forme de geyser d'un fond de sable mouvant, présentait une apparence singulière. Quel rapport pouvait-il exister, s'il en existait, entre cette source et la déviation de l'aiguille aimantée ? C'est ce que nous ne pûmes constater.

Le lac Wakwunitche a peu de largeur et mesure environ dix milles de long. Il est ainsi appelé à cause du *wakwun*, espèce de mousse alimentaire ou lichen qui pousse sur les rochers qui l'entourent. L'affixe *itche* signifie une montagne. Nous recueillîmes quelques spécimens de ce lichen qui pousse à plat sur les rochers et dont la partie supérieure présente une apparence noirâtre. Ce lac, rempli de truite et de poisson blanc, alimente le poste de Mistassini. On y vient en automne et on en prend des barils que l'on sale pour l'hiver.

II

LE LAC MISTASSINI ATTEINT ET EXPLORÉ

Vendredi, le 9 *aout.* — A deux heures cette après-midi nous étions rendus au poste de la Baie d'Hudson, où nous avions l'intention de camper pour la nuit.

L'intendant, M. Miller, et presque tous les hommes du poste, étaient partis dans la direction de la côte avec la « brigade », nom donné à la flottille de canots qui se rend tous les ans au magasin d'ap-

provisionnement de Rupert, sur la rivière Rupert, près de l'endroit où elle se décharge dans la baie James. Il ne restait au poste que les femmes, les enfants et une armée de chiens esquimaux sous les soins du commis, M. Charles Isenhoff. Celui-ci, en apercevant un canot monté par six hommes déboucher de la pointe, en face du fort, avait hissé le pavillon de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour saluer, croyait-il, le retour d'un des canots envoyés vers la côte.

Personne n'avait annoncé la nouvelle que nous devions visiter cette partie éloignée du pays, et, en nous voyant arriver, le commis avait tout naturellement pensé aux provisions qu'il attendait et dont le besoin se faisait visiblement sentir. D'abord, nous ne comprenions absolument rien nous-mêmes en voyant hisser le pavillon : mais nous nous rendîmes bientôt compte de la situation en apercevant la figure longue et déconcertée de Charles, lorsque, malgré son désappointement, il descendit sur la rive pour nous souhaiter la bienvenue. Dès que nous crûmes le moment convenable, nous lui demandâmes des renseignements au sujet des provisions. Nous n'avions plus de sucre et de lard, et, en fait de thé, il ne nous restait que 2 lbs de thé vert que nos hommes pouvaient à peine boire. A cette demande, Charles nous regarda d'un air singulier, et nous fit comprendre que tous les habitants du poste vivaient de poisson qu'ils prenaient au jour le jour dans des filets tendus dans une petite baie voisine.

UN MAGASIN DE LA C^IE^ DE LA BAIE D'HUDSON

Néanmoins, le commis nous invita à visiter son magasin de provisions ; nous le suivîmes jusqu'en face d'une petite construction de sombre appa-

rence, qui représentait la puissante et honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Nous entrâmes dans le magasin, qui était tout simplement une cabane en bois rond d'une seule pièce d'environ 20 pieds carrés et de 15 de haut. Nous regardâmes de tous côtés, jetant les yeux à droite, à gauche, en haut ; mais, de provisions, pas le moindre indice. Quelques vieux pièges couverts de rouille, de la gomme d'épinette et des débris de poissons, vieillis, secs et rongés des vers, étaient étendus épars sur le plancher en avant du comptoir. En arrière se tenait Charles qui, tantôt jetait ses regards sur nous, puis les reportait sur les rayons qui ne contenaient que quelques capsules, un peu de poudre, de plomb, une boîte d'allumettes et une demi-livre de thé. Cette demi-livre de thé était tout ce qu'il possédait ; il nous l'offrit avec la plus sincère générosité, et nous osâmes l'accepter, donnant toutefois, en retour, de la farine que nous avions en abondance.

On peut se figurer, par ce qui précède, à combien de privations sont exposés les habitants du poste quand ils trouvent à court. Et, remarquons-le bien, cet état de choses est inévitable, vu la distance qu'il faut parcourir pour se procurer des provisions. Le poste de Mistassini est situé à près de 300 milles du lac Saint-Jean et de 400 milles du magasin d'approvisionnement de Rupert. Pour se procurer les choses indispensables, on est obligé d'avoir recours à tous les hommes qu'on peut trouver pour cette fin. Le lac Saint-Jean est bien le point le plus proche du poste de Mistassini, mais le trajet en est difficile ; et comme il n'existe pas d'autres routes pour communiquer avec ce dernier poste, on a choisi l'établissement de Rupert comme représentant l'endroit le plus rapproché. Le chef,

M. Miller, et ses hommes, qui ont charge des fourrures, partent en juin pour se rendre à Rupert d'où ils reviennent vers la fin d'août, emportant les provisions d'hiver.

La rivière Rupert est d'une navigation difficile ; et, pour faire ce voyage, on ne compte pas moins de 75 portages. Il n'est donc pas surprenant que l'on manque de provisions parfois vers le printemps, et qu'on laisse ainsi les femmes et les enfants dans un état voisin de la famine.

DANS L'ISOLEMENT

Lors de notre arrivée, le poste de la Baie d'Hudson présentait l'image de la désolation. La maison de M. Miller, située sur un côteau, est une habitation assez confortable ; elle se compose de trois ou quatre chambres et est pourvue d'un poêle ; mais le reste de la population demeure dans les wigwams et des tentes en fort mauvais état. Les petits enfants sont vêtus de la manière la plus misérable ; et, à les voir, courant ci et là avec un morceau de poisson bouilli d'une main et un petit cassot d'écorce de bouleau rempli de bluets de l'autre, ils paraissent bien affamés. Une pauvre indienne, qui venait de prendre le lit, se mourait presque faute de nourriture, et notre guide nous pria de lui céder un peu de farine : ce que nous fîmes de grand cœur. Les chiens esquimaux, avides de nourriture, grondaient, le poil hérissé, prêts à bondir sur une proie quelconque pour satisfaire leur faim ; le commis nous avertit de ne rien laisser derrière nous en fait de sacs, de chaussures, couvertes et autres choses de ce genre, les chiens étant portés à s'emparer de tout ce qui leur tombait sous la dent.

Il n'y a aucune chasse à faire dans les environs

du poste ; on y rencontre quelques ours, mais bien loin dans le nord ; quant aux carribous, on en voit encore moins. En été, lorsque les provisions viennent à manquer, il ne faut compter que sur le poisson et les bluets pour subsister. Il y a un petit champ près du poste où M. Miller essaie de récolter des pommes de terre ; mais, à notre arrivée, elles n'avaient pas encore fleuri, et le commis nous dit qu'elles gelaient toujours avant de mûrir. On ne voit pas l'ombre de chevaux, de vaches ou autres animaux des régions civilisées, excepté toutefois les chiens esquimaux. Il n'existe aucun lieu, aucun jardin où des fleurs s'épanouissent, où l'on entend le doux chant des oiseaux ; pas la moindre fleur sauvage ne rompt la monotonie de ce désert où l'œil n'aperçoit qu'une herbe rude et des rochers ; on n'y voit pas même ce complément indispensable de toute civilisation : un cimetière, fût-il le plus humble. Lorsque des Indiens meurent, cela arrive généralement durant l'hiver alors qu'ils sont éloignés dans la forêt, et que la famille s'est trouvée à court de provisions. Les pièges sont tendus, mais ils ne prennent ni castors ni gibier pouvant fournir quelque aliment, et ces pauvres gens sont peut-être à cent milles du poste.

COMMENT LES INDIENS PÉRISSENT

Pendant quelque temps, ils prolongent leur existence au moyen de peaux d'animaux qu'ils ont pris, et qu'ils mâchent en petites quantités ; d'autres fois ils ont la chance de trouver le *wak-wun*, ou mousse alimentaire, qu'ils font bouillir et qu'ils mangent. Finalement, ils tombent dans un état de faiblesse telle qu'ils ne peuvent guère s'éloigner de la tente. Puis, devenant même incapables d'allumer le feu, ils s'accroupissent stoïquement

dans la tente où, insensiblement, ils meurent de froid. L'ouragan qui mugit autour d'eux soulève des tourbillons de neige qui finissent par former au même endroit un monticule funèbre, que les vents chauds du sud du printemps mettront de nouveau à découvert. La nouvelle de cette mort se répandra alors parmi cette population de chasseurs, qui s'éteint si rapidement ; et, l'automne suivant, une famille de moins se présentera pour solliciter des secours.

Qu'une famille entière périsse ainsi, c'est une chose qui arrive assez fréquemment ; et, fait curieux à constater, la sauvagesse est toujours la dernière à mourir : nouvelle preuve du courage et de la force de résistance de la femme en face des privations.

Le mystère qui semble envelopper cette région du lac Mistassini provient sans doute de ces récits lamentables de mortalités. C'est une région en partie si dépourvue de vie animale, si inhospitalière, d'un aspect si morne et si lugubre, que la plupart des Indiens ont fini par la considérer comme frappée d'une mystérieuse fatalité, et, naturellement, ces derniers ont fait part de leurs impressions aux populations établies au Lac Saint-Jean, d'où semblent avoir originé tous ces récits fabuleux concernant ce triste pays.

AU LAC MISTASSINI

Samedi, le 10 *aout.* — A 6 heures ce matin, nous quittions le poste de Mistassini après avoir dit adieu au commis, Charles Isenhoff, et quatre heures plus tard nous étions rendus aux passes du lac Mistassini. Après avoir pris une collation, nous repartîmes par un vent favorable, et, nous aidant de la voile et de la rame, nous parcourûmes

une distance de 25 milles vers l'intérieur de cette fameuse nappe d'eau. Ce jour-là, nous eûmes à subir plus d'un coup de vent, quelques orages, mêlés d'éclairs et de tonnerre, et une pluie de grêle. Nous continuâmes cependant à avancer jusqu'au moment où le vent atteignit un tel degré de violence et les vagues devinrent si grosses, que nous dûmes aller nous mettre à l'abri et jeter l'ancre le long d'une île, du côté est du rivage, où nous campâmes pour la nuit.

Nous nous proposions d'explorer le Mistassini en suivant le côté est jusqu'à la baie du Nord-Est (North-East Bay), qui semblait le borner de ce côté, vu que c'était sur cette partie-là surtout que se portait la discussion, — le côté ouest du lac ayant été relevé à deux différentes reprises et étant bien connu des Indiens de la région ; puis, de là, si possible, remonter quelque rivière et atteindre quelque sommet élevé d'où nous pourrions avoir une vue de cette vaste et mystérieuse étendue d'eau qui nous était connue sous le nom de « Mer Intérieure », d'après M. Bignell. Jusqu'ici l'orientation générale du lac, tel que nous le voyions et suivant les indications de notre boussole, s'accordait avec la carte de M. Low ; et une observation, bien qu'approximative, nous a donné une latitude semblable à celle obtenue par ce Monsieur, quoique deux baies profondes et quelques îles ici n'apparaissent pas sur la carte de cet explorateur, que nous avons par devers nous.

Dimanche, le 11 *aout.* — Le filet nous fournit d'excellentes truites, du poisson blanc et du doré. Nous n'avons pas encore eu de meilleur poisson. Le poisson blanc surtout est remarquable ; sa chair est ferme et sa couleur magnifique : ceci est dû sans doute à la fraîcheur de l'eau dont la tempé-

rature baissait jusqu'à 50° Fahrenheit. Le matin, il soufflait un fort vent d'ouest accompagné de pluie. Dans la soirée, nous avons distingué l'étoile polaire et établi assez bien notre position. Si la carte de Low est correcte, nous ne devons pas être à une distance de plus de 50 milles de la tête de la baie du Nord-Est.

Lundi, le 12 *aout.* — Cette journée s'est passée à explorer l'île où nous sommes depuis deux jours, et à faire quelques tours à la rame. Une série d'observations quant à la température de l'eau nous a donné 50.5 degrés Fahrenheit. A 5 heures, un vent de rage nous oblige à regagner notre lieu de campement, où nous passons la nuit.

Mardi, le 13 *aout.* — Partis à quatre heures et demie ce matin ; avons ramé jusqu'à huit heures et demie. Lorsque le brouillard se fut dissipé, nous aperçûmes une chaîne de hautes montagnes du côté nord-ouest du lac, laquelle, n'étant pas indiquée sur la carte de Low, nous a d'abord désorientés. Peu après se dessinèrent, telles qu'indiquées sur la carte, les montagnes du haut de la baie du Nord-Est, lesquelles ne devaient pas être certainement éloignées de plus de 35 milles. Après avoir vogué toute la journée dans cette direction, nous pénétrions à sept heures du soir dans l'entrée de la rivière Toqueco. Nous sautâmes sur la rive et nous serrâmes la main, car le moment approchait où le mystère du lac Mistassini allait enfin être éclairci, s'il ne l'était pas encore.

Au point où nous étions rendus, il était nécessaire de s'assurer si nous avions atteint la limite du lac ; ayant causé de l'affaire, nous décidâmes de laisser un homme à la garde du camp, puis, nous munissant de provisions pour toute une journée, de remonter la rivière jusqu'à une chaîne de

montagnes à dix milles de distance environ, et, après en avoir gravi le plus haut sommet, qui devait atteindre au moins 2,000 pieds, chercher à déterminer la position exacte de la tête de cette mystérieuse étendue d'eau.

AU-DELA DE LA TÊTE DU LAC

Le jour suivant, le 14 août, nous remontâmes la rivière, et après en avoir franchi le premier rapide et pagayé l'espace de deux heures, nous arrivâmes près des montagnes, que l'on pouvait maintenant apercevoir à l'ouest à une distance d'environ 5 milles.

Laissant notre canot, nous traversâmes un marais, et nous atteignîmes, par une pénible et longue marche, le sommet le plus élevé de ces montagnes. Là, à une hauteur d'au moins 2,000 pieds, par une belle journée de temps clair, nous vîmes toute la région nord de Mistassini, et, de tous côtés, formant un vaste plateau, le paysage se déroulait sur une distance de 75 milles. A l'Ouest, dans la direction de la rivière Rupert, la montagne Miskittinou était parfaitement visible ; au Sud, la plus grande portion du lac Mistassini s'étendait sur une surface unie comme sur une carte ; tout près étaient le Mistassiniche et la rivière Témiscamie, tandis qu'au loin, des côtés nord et est, se dessinait le lac Témiscamie, au milieu des montagnes de la ligne de faîte qui formaient à l'horizon un cercle parfait. Après ce premier coup d'œil, nous n'entretenions plus aucun doute quant à la situation et à l'étendue du lac Mistassini, et nous avons même, à l'aide de la boussole, fait un excellent relevé des nombreux lacs, rivières et montagnes qui se trouvaient au Nord, à l'Est et à l'Ouest de l'éminence où nous étions.

PAYS DE LACS ET DE RIVIÈRES

La rivière Toqueco, que nous avions remontée, côtoyait les montagnes où elle se divisait ensuite en deux branches, l'une coulant au Nord et l'autre à l'Ouest, le lac Mistassiniche (le Petit Mistassini) s'étendant au loin au-dessus du haut de la baie du Nord-Est du grand Mistassini. Nous avons distinctement observé ces deux points qui ne paraissent pas s'accorder avec la carte de M. Low qui avait pourtant dessiné, tels qu'ils nous ont paru, les contours du Lac Mistassini. Aucune étendue d'eau de grande dimension n'était visible au Nord-Est non plus qu'au Sud-Ouest ; pas de détroits ou passages que M. Low n'aurait pas traversés, et, au-delà, pas le moindre signe de quelque grand lac. De fait, le Mistassini s'était réduit à sa grandeur naturelle, et il était là, devant nous, formant une vaste et magnifique nappe d'eau d'une longueur d'environ 100 milles et de pas plus, en aucun point, de 15 milles de large, d'un rivage à l'autre, que divisait au milieu une suite d'îles.

Nous finîmes par retourner à la rivière ; il faisait nuit alors. Après une descente dangereuse du courant à travers les rapides inférieurs, que nos hommes sautèrent en canot, tandis que nous parcourions à pied le sentier de portage que nous suivions avec peine à la lueur indécise des étoiles, nous arrivâmes au camp, à l'entrée de la rivière, à neuf heures et demie du soir, où nous nous reposâmes des fatigues de la journée.

ASPECT DE LA CONTRÉE

Durant ce voyage nous eûmes amplement occasion d'examiner la contrée ; et, ci et là, nous constatâmes que les arbres, consistant pour la plupart en épinette rouge, atteignaient une assez bonne

hauteur ; le sol semblait être plus fertile là qu'à certains endroits plus bas du lac. Contrairement aux assertions de M. Low, nous ne trouvâmes nulle part de sol gelé, quoique nous fîmes plusieurs recherches à cet effet, et la température, à la tête du lac, pendant notre séjour, se maintint à une moyenne de 70 degrés Fahrenheit, c'est-à-dire beaucoup plus chaude que dans le voisinage du poste de la Baie d'Hudson pour les jours correspondants, comme nous pûmes le constater plus tard. La végétation était très avancée, et on trouvait des bluets en abondance.

Quelques traces indiquaient le passage des ours et des porcs-épics ; quant au caribou, aucune indice ne révélait sa présence dans la région.

LE ROI DES BROCHETS

Ce fut sur le haut de la rivière Toqueco, au pied d'un rapide, que nous prîmes un brochet d'une proportion que personne d'entre nous n'avait jamais vue. Il semblait être le seul poisson de l'endroit : il avait évidemment fait place nette de toute la rivière. Il mesurait trois pieds neuf pouces, et pesait, autant que nous pûmes nous en assurer au moyen d'un levier, environ vingt livres. Sa forme était celle d'un brochet ordinaire, avec la tête plate et les yeux saillants que l'on remarque chez les poissons de son espèce.

III

LE RETOUR AU FOYER ET A LA CIVILISATION

Nous songions maintenant à regagner nos foyers. Nous nous étions assurés de la grandeur du Mistassini, et quoique le temps couvert qu'il faisait nous empêchât d'observer la latitude à la tête du lac, cependant notre examen précédent des lieux et

la distance que nous avions parcourue indiquaient suffisamment que la latitude à laquelle M. Low place la tête de la baie du Nord-Est n'est pas loin d'être juste.

Ce fut donc avec un sentiment de plaisir que, profitant d'un vent de nord favorable, nous nous mîmes en route pour redescendre le même chemin que nous venions de parcourir. En revenant au poste de la Baie d'Hudson, trajet que nous mîmes deux jours et quatre heures à accomplir, nous observâmes toutes les anses et les îles qui se trouvaient du côté est du rivage, ainsi que la situation générale des îles du centre. Nous pûmes aussi apercevoir à travers les passes de ces îles, à six différentes reprises, le côté ouest du lac, où se voient plusieurs grandes îles et deux baies profondes que M. Low ne semble pas avoir remarquées. La seule partie de sa carte qui correspondait exactement avec ce que nous voyions comprenait le voisinage de l'endroit appelé « Grande Passe » (Big Narrows). Il serait difficile toutefois de tirer des conclusions d'après la carte de M. Low ; celle que nous possédions de lui était dressée sur une échelle trop minime (environ 8 milles au pouce) pour nous permettre d'établir des comparaisons exactes.

DESCRIPTION DU LAC

Avant de clôre le sujet de la dimension et de la topographie du lac Mistassini, il serait à propos d'expliquer ici l'origine de ces rumeurs touchant l'étendue prodigieuse de cette nappe d'eau.

On peut dire que le grand Mistassini est en réalité composé de deux lacs qui communiquent ensemble par quelques étroits passages, et il est probable que la chaîne d'îles basses qui se voient au centre formait autrefois un terrain continu et

deux lacs distincts qu'une passe mettait en communication. Puis, il y a le Mistassiniche, ou petit Mistassini, qui s'étend à côté et près du lac principal auquel il est relié par une petite rivière. Celui qui ne connaît pas parfaitement la géographie du pays est donc porté à croire qu'il existe en réalité trois grands lacs s'étendant parallèlement à côté l'un de l'autre et que deux passes mettent en communication ; c'est même ainsi que les anciennes cartes françaises représentent cette région. De là les rapports qui ont paru de temps à autres dans les journaux de Québec et de Montréal à l'effet que le Mistassini proprement dit se composait de trois lacs d'environ 100 milles de long chacun. Cette version est à peu près correcte et répond à ce que racontent les Indiens ; seulement au lieu de trois lacs se succédant l'un à l'autre dans le sens de leur longueur, ce sont trois étendues d'eau situées en ligne parallèle et tout près l'une de l'autre, et c'est à cette particularité qu'il faut attribuer le tissu de contes et de nouvelles débités par Bignell, Murray et nombre d'autres au sujet de l'existence d'un lac de 300 milles de long. Trois lacs, d'une longueur d'environ 100 milles chacun, situés en ligne parallèle et reliés l'un à l'autre, ne constituent pas nécessairement un seul et même lac. Voilà cependant l'erreur dans laquelle un si grand nombre sont tombés.

L'EXISTENCE AU POSTE DE LA BAIE D'HUDSON

Lorsque nous arrivâmes au poste, lors de notre retour, on prit de nouveau notre canot pour un de ceux qui avaient été envoyés à la recherche des provisions, et, encore une fois, tous les habitants de l'établissement accoururent au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue. Parmi eux et

et au premier rang se trouvait M. Miller qui avait dû revenir pendant notre absence à la suite d'un accident arrivé à la « brigade ». Un des canots, chargé de thé et de farine, s'étant perdu dans un des rapides de la rivière Rupert ; il fallait en expédier un autre pour le remplacer. La perte de ce canot et de son contenu était, on peut se l'imaginer, bien sensible pour ces pauvres gens qui avaient tant besoin de secours. Nous passâmes une après-midi agréable avec M. Miller à discuter sur les proportions du Mistassini et à causer de la fameuse expédition Low-Bignell. M. Miller nous retint à souper, et sur ses pressantes sollicitations, nous passâmes la soirée au poste à discourir sur divers sujets concernant le monde extérieur.

M. Miller est un homme qui a vieilli au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson : voilà 33 ans qu'il est à son emploi. Il n'a jamais vu de chemin de fer et ne sait pas ce que c'est qu'un congé. De fait, il est aussi étranger aux choses du « monde civilisé » que s'il avait vécu au pôle nord, et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il est parfaitement content de son sort, vivant heureux au milieu de sa famille, dont les plus jeunes enfants parlent l'indien bien mieux que l'anglais. Il tient un journal de la température, etc., et, lors de notre visite, il venait de recevoir de Toronto l'offre de se charger d'un service d'instruments météorologiques pour le Gouvernement de la Puissance.

HIVERS RIGOUREUX ET COURTE DURÉE DE L'ÉTÉ

Un coup d'œil jeté sur son journal démontra que le climat à Mistassini est excessivement rigoureux en hiver, et qu'il n'y a presque pas d'été.

En janvier, février et mars, la température varie

depuis zéro jusqu'à 50 degrés au-dessous. Souvent il neige en septembre, et il gèle presque tous les mois de l'année ; il est évident que cette région n'est pas propre à la culture. Le poisson y est l'unique soutien de l'existence. M. Miller lui-même, depuis plusieurs années, sème des pommes de terre ; mais la récolte en est toujours très pauvre, et il ne peut jamais faire une récolte qui servira de semence pour l'année suivante. Il a tenté, à différentes reprises, de cultiver d'autres grains, mais toujours sans grand succès. Il n'y a pas même d'assez bonne herbe pour nourrir les bêtes à cornes, et c'est ce qui explique l'absence de tout bétail dans cette partie du pays.

Nous fûmes mis au fait de tous ces détails dans le courant de la conversation ; malheureusement ils tendaient tous à démontrer la stérilité désolante du sol.

Quant aux fourrures, la quantité qu'on se procure chaque année est très considérable. Ces fourrures consistent surtout en peaux de castors qu'on obtient à vraiment bon marché. Le cours de notre monnaie est tellement inconnu à ces pauvres gens qu'ils ressemblent sous ce rapport aux hommes des époques primitives. Au lieu d'argent en espèces, ils se servent d'une monnaie de convention consistant en pièces de cuivre jaune dorées appelées « Beavers » (Castors), et sur lesquelles sont inscrits, d'un côté, l'écusson de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et, de l'autre, la valeur du cours. Ainsi, il y a des *beavers*, des demies, des quarts et des huitièmes de *beavers*. Ces dénominations proviennent sans doute de la valeur qu'on accordait originairement aux peaux de castors. Dans le trafic qui se fait avec les Indiens, ceux-ci livrent leurs fourrures à la Compagnie qui les paie au moyen

de ces pièces, faisant de cette manière double profit, l'Indien étant dans la nécessité d'acheter ses provisions de la Compagnie qui les lui cède sur paiement de cette monnaie.

Il va sans dire que le cours de ces pièces est illégal ; aussi M. Miller nous informe que la Compagnie avait l'intention de lui substituer, à une date très rapprochée, celui de piastres et de centins.

QUESTION DES PROVISIONS

Touchant la question des provisions, M. Miller nous informa qu'il n'en avait lui-même rapporté qu'une petite quantité, mais que, cependant, il pouvait nous céder un peu de suif, un gallon de melasse et deux livres de thé. Nous avions besoin avant tout de sucre et de viande, mais nous acceptâmes avec reconnaissance ce qui nous fut offert. La melasse remplaça le sucre et servit à arroser d'appétissantes crêpes dont nous fîmes plus d'un joyeux régal. L'absence de viande cependant se faisait beaucoup sentir, et, sans la chance que nous eûmes de tuer plusieurs ours, le long du trajet, nous aurions vécu bien maigrement.

Ce fut au milieu de toute la population assemblée que nous nous séparâmes de M. Miller, et nous quittâmes le poste en faisant entendre une décharge de nos fusils en signe d'adieu. Comme nous nous éloignions du petit havre en face du poste, le pavillon fut hissé, cette fois en l'honneur de notre départ — honneur problématique, peut-être, mais certainement bien sincère de la part de M. Miller — avec qui nous venions de passer quelques heures si agréables.

UN ANCIEN POSTE DE LA C^IE^ DU NORD-OUEST

Ce fut avec le vent debout que nous débou-

châmes de la baie et que nous atteignîmes un endroit appelé Pointe Iroquoibit, où nous prîmes une collation. C'est ici que l'ancienne Compagnie du Nord-Ouest avait autrefois élevé un poste, et nous fouillâmes les alentours à la recherche de quelque trace de cet ancien magasin. Nous découvrîmes sur le bord d'une crique faisant face au sud quelque chose ressemblant, à ce que nous crûmes, à des fondations, mais rien de plus. Nous allions même quitter la place lorsque notre cuisinier, avec ses yeux perçants, aperçut un cercle baignant dans l'eau ; en le soulevant, nous constatâmes qu'il était de cuivre, et dans un état de conservation parfaite (1).

Il semblait avoir servi de cercle de tonneau, et il devait avoir au moins cent ans. Nous l'emportâmes comme souvenir.

Ce soir-là nous campâmes sur la rivière Wakwunitche, où nous eûmes le plaisir de rencontrer nos anciens amis les Nascapis qui s'en revenaient au poste. William est un beau type de Nascapis, avec sa longue figure de forme ovale, ses beaux yeux et une bouche charmante garnie d'admirables dents blanches, petites et bien rangées. Sa femme est native de Mistassini et elle n'est pas jolie. Les enfants, au nombre de sept, sont tous joufflus ; cependant l'un d'eux, une petite fille, est réellement belle. Il est évident qu'ils n'avaient pas dû manquer de viande d'ours, car leurs figures rayonnaient de santé et de plaisir. Nous les quittâmes le lendemain matin après leur avoir fait, comme d'habitude en pareilles circonstances, un présent de tabac, et nous nous mîmes de nouveau en route.

(1) La Compagnie du Nord-Ouest avait remplacé l'ancienne société des fermiers des Postes du Roi, lors de la cession du Canada à l'Angleterre. (Note du traducteur).

Après quatre jours de marche pénible par une pluie presque continuelle et à travers un pays impropre à toute culture, nous atteignîmes, sur les neuf heures du soir de la quatrième journée, le poste Clairy, au lac Achouapmouchouan. Rien de particulier ne survint durant le trajet, sinon que nous tuâmes une ourse et ses trois oursons, ce qui arrivait à point pour remplacer le porc qui nous manquait.

UNE CHASSE INTÉRESSANTE

Samedi, le 24 *aout.* — Ce matin, ayant soigneusement examiné notre canot avant de le lancer de nouveau à travers les rapides par où nous devions passer, nous avons constaté que le peu de profondeur des anses que nous avions traversées à la ligne de faîte, l'avait fortement endommagé. L'ayant réparé, nous nous remîmes en route, franchissant les rapides à une vitesse de quinze milles à l'heure. Après un trajet périlleux à travers les rapides de Galbraith, que nous traversâmes avec la rapidité d'un cheval au galop, faisant trente milles à l'heure, nous atteignîmes un endroit où l'eau était comparativement calme, et nous dressâmes la tente au-dessous de la rivière du Chef qui, comme son nom l'indique, est bien la principale rivière qui forme l'Achouapmouchouan.

Ce fut sur la fin de cette journée, déjà si remplie d'émotions, que nous eûmes le plaisir d'assister à une chasse d'ours des plus intéressantes, et que nos hommes capturèrent un des plus beaux spécimens de ces carnassiers qu'ils eussent encore vus.

Nous ramions tranquillement en descendant la rivière, examinant les alentours pour y trouver un lieu de campement convenable ; mais, au moment où la brunante commençait à nous envelopper de ses ombres, Prosper, qui s'était toujours tenu

sur l'avant du canot, aperçut un ours à une distance d'environ 400 verges, sur le rivage à notre droite. Ordre fut donné de ramer doucement et en silence, en même temps qu'un fusil était passé à l'avant du canot. Nous nous tenions aussi immobiles que possible, et les trois autres canotiers, placés à l'arrière, exécutaient un savant mouvement de pagaie dont nous avions déjà lu la description dans les romans à sensation de Fenimore Cooper, mais que nous considérions maintenant comme vraiment artistique. Pas un muscle ne semblait remuer, personne ne bougeait, et cependant notre canot glissait dans la direction de « maître martin ». Nous approchions toujours davantage, et nous n'en étions pas éloignés de plus de cent verges lorsqu'il disparut. Nous pensions bien qu'il nous avait découverts et s'était enfui ; mais non, en avançant encore un peu, nous l'aperçûmes dans un détour sur le bord de la rivière, broutant sans défiance l'herbe ou mangeant des baies ; à ce moment, nous étions à peu près sûrs de notre proie. De nouveaux et savants coups d'aviron sont exécutés et quelques verges de plus nous rapprochent de terre, lorsque le profil de Prosper se dresse sur l'avant du canot comme une ombre gigantesque. L'ours s'arrête, nous regarde, et le coup part : l'animal s'affaisse sans mouvement, et nous abordons le rivage où nous saluons de trois hourrahs l'événement le plus intéressant au point de vue du sport que nous ayons eu durant tout le voyage.

L'ours que nous venions d'abattre était une femelle, et du plus beau type, pouvant avoir trois ans, et connue aux Indiens sous le nom de nitishkwa, (une femmelle qui n'a pas encore mis bas). Elle devait peser environ 225 lbs et sa robe présentait la plus belle, la plus riche, la plus épaisse et

soyeuse fourrure qu'on puisse imaginer ; sa tête et ses membres étaient bien développés et ses pattes énormes. Nous avions l'intention de l'offrir à l'Université de Toronto si nous pouvions arriver à Roberval à temps pour conserver sa peau. Ainsi donc, nouveau festin de viande d'ours en perspective pour ce soir, dont nous appréhendons les suites pour nos hommes demain matin.

Dimanche, le 25 *aout.* — Prosper est indisposé ce matin. Quelques doses de *pain-killer* l'ont réconforté et remis sur pied. Aujourd'hui est réellement la plus belle journée que nous ayons eue depuis trois semaines. Nous descendons quelque peu la rivière, et nous campons en compagnie de Charles et George Matabis à l'embouchure de la Chicoubiche.

FIN DU VOYAGE

Les deux chasseurs que nous venons de nommer viennent de la Pointe Bleue, et ce sont deux des plus habiles chasseurs des alentours. Ils voyagent avec leur famille et semblent bien pourvus en fait de tentes, poêles, couvertures et autres commodités de la vie. Ils sont tout à fait différents des Indiens Mistassini de la ligne de faîte, qui, en comparaison, sont pauvres et misérables. Ils nous apprennent que tous les chasseurs ont quitté le Lac Saint-Jean, et que nous allons en rencontrer un grand nombre remontant la rivière à mesure que nous avancerons.

Lundi, le 26 *aout.* — Nous levons le camp à 6 heures du matin, accompagnés des deux chasseurs Charles et George Matabis qui vont nous aider à traverser les deux prochains portages. Après avoir fait aujourd'hui trente milles et rencontré plusieurs chasseurs remontant la rivière

avec leurs familles et des provisions pour l'hiver, nous arrivons au portage où nous avions précédemment laissé nos deux petits canots. Ce ne fut pas sans un vif sentiment de regret que nous abandonnâmes notre barge qui était devenue usée et faisait eau de toute part : de fait, ce n'était plus qu'une épave, mais elle avait été témoin de nos luttes et avait partagé notre misère tout le long du trajet. Enfin, ce soir-là nous campâmes sur les confins de la civilisation, et le lendemain midi, mardi, nous étions à St-Félicien, où nous nous fîmes servir à dîner. Quatre heures plus tard nous arrivions à la Pointe Bleue après une absence de six semaines. Rendus à l'hôtel Roberval, nous payâmes nos hommes, expédiâmes notre capture à Toronto, et, une dernière fois, nous eûmes une pensée, une pensée d'adieu, pour le lac Mistassini ; puis, le même soir, nous partions, en route pour Québec.

SATISFAITS

Comme conclusion, nous pouvons dire que nous avons atteint, à notre entière satisfaction, le but de notre voyage. Nos hommes, notre guide surtout, étaient tels que nous pouvions les désirer, et ils s'acquittèrent de la dure besogne de franchir les rapides et les portages avec une habileté et un courage admirables ; disons aussi, quoique cela ne fît pas partie de notre programme à notre départ, que les quelques parties de sport dont il nous fut donné de jouir ne laissèrent pas de nous être très agréables. Enfin, nous avions raison d'être satisfaits de notre voyage.

Quant à savoir ce que nous pensions du pays que nous venions de parcourir, nous étions tous d'opinion, qu'excepté la fertile vallée de sol d'alluvion du Lac Saint-Jean, le pays était tout à fait

impropre à la colonisation. Sur ce point-là, il ne peut pas y avoir divergence d'opinion ; car, du moment qu'on a dépassé la limite de cette vallée, on ne voit que du sable et des rochers ; ceci se prolonge jusqu'aux marais de la ligne de faîte ; et, au-delà, l'aspect du pays est des plus désolants et le sol la stérilité même.

C'est une région qui sera toujours favorable au séjour des ours et autres plus petits animaux à fourrure. Il ne paraît pas qu'on y trouve de minéraux ; il n'y a que le poisson dont on pourrait tirer quelque profit, et encore n'est-il abondant que près de Mistassini. Il n'est pas vraisemblable que le pays soit jamais ouvert à la colonisation ; il restera toujours, comme il est aujourd'hui, le séjour favori du plus intelligent des animaux : le castor canadien.

IV

EXPLORATIONS ANTÉRIEURES

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de raconter ici sommairement les diverses tentatives qui ont été faites dans le but d'atteindre cette fameuse étendue d'eau du lac Mistassini, et de dire le résultat de chacune de ces explorations.

La première expédition dont il soit fait mention est celle qui fut entreprise en 1672 par le Père Albanel, missionnaire jésuite, qui a traversé la partie inférieure du lac Mistassini et qui a résumé dans les « Relations des Jésuites » ses impressions de voyage. Il en parle comme d'un lac ayant plusieurs centaines de milles de long, sujet à de violentes tempêtes, et au-dessus duquel plane une ombre mystérieuse. Ce récit du Père Albanel est conçu dans les termes suivants :

« Le 18 (juin) nous entrasmes dans le grand Lac des Mistassirinins, qu'on tient estre si grand

qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour. Ce lac tire son nom des rochers dont il est remply, qui sont d'une prodigieuse grosseur ; il y a quantité de très belles îles, du gibier et du poisson de toute espèce ; les origneaux, les ours, les caribous, le porc-épic et les castors y sont en abondance. Nous avions déjà fait six lieues au travers des îles qui l'entrecoupent, quand j'aperceu comme une éminence de terre d'aussi loin que la veuë se peut étendre ; je demanday à nos gens si c'estait vers cet endroit qu'il nous falloit aller ? « Tais-toy », me dit nostre guide », ne le regarde point, si tu ne veux périr.

» Les sauvages de toutes ces contrées s'imaginent que quiconque veut traverser ce lac se doit soigneusement garder de la curiosité de regarder cette route, et principalement le lieu où l'on doit aborder ; son seul aspect, disent-ils, cause l'agitation des eaux, et forme des tempestes qui font transir de frayeur les plus assurés ».

Après le Père Albanel, le botaniste Michaux réussit à se rendre au lac en 1792, mais il en dit très peu de choses, sinon qu'il constate que cette région est d'une solitude effroyable et d'une désespérante stérilité.

En 1808 M. McKenzie, de la Compagnie du Nord-Ouest, visita cette région. Il a publié une brochure dans laquelle il décrit ce qu'il sait sur l'étendue et la nature du Mistassini. « Le lac Mistassini, dit-il, est si vaste que les indigènes n'en connaissent pas les dimensions. Ils disent, cependant, qu'il renferme des baies aussi considérables que le lac Saint-Jean. Il abonde de poissons semblables à ceux que l'on trouve dans tous les autres lacs du pays, et que ce sont des régions qui l'entourent que nous proviennent les plus belles fourrures,

auxquelles la sévérité de l'hiver, qui dure huit mois, est extrêmement favorable ».

En 1827, Jérôme Saint-Onge, ancien employé de la Compagnie des Postes du Roi et de celle du Nord-Ouest, parlant du lac Mistassini, dit qu'il faut trois jours pour le traverser dans l'endroit le plus étroit, en allant d'une île à l'autre ; il compare son étendue à celle du lac Supérieur.

EXPÉDITIONS INCOMPLÈTES

En 1870, M. James Richardson, de la Commission géologique, fut chargé d'explorer la région située au nord du lac Saint-Jean. Il remonta la rivière Chamouchouan et atteignit la pointe sud du Mistassini ; mais les provisions lui ayant fait défaut, il fut obligé de revenir sans avoir vu la nappe principale du lac.

L'année suivante, M. Walter McOuat reçut instruction de continuer l'exploration. Il partit du lac Saint-Jean par la rivière Mistassini, faisant un levé topographique de la route suivie, et réussit à explorer à peu près la moitié de la ligne de côte du lac, après quoi il fut aussi obligé de s'en revenir, ses provisions étant épuisées.

En 1882, le professeur Galbraith, de l'Université de Toronto, revenant au lac Saint-Jean par la rivière Rupert, se trouva à traverser l'extension inférieure du Mistassini dont il put se former une idée très juste. Il n'eut pas l'avantage cependant de constater l'étendue véritable de la partie principale du lac, quoiqu'il fût toujours d'opinion qu'elle était beaucoup exagérée.

L'EXPÉDITION LOW-BIGNELL

En 1884 la malencontreuse expédition Low-Bignell fut chargée :

Premièrement. — De faire une étude hydrographique et topographique complète du lac Mistassini, surtout des parties nord et est qui n'avaient pas été explorées ni relevées par les attachés de la Comission géologique de MM. Richardson et McOuat en 1870-71 ;

Deuxièmement. — De faire un examen géologique des rives du lac, et, autant que possible, de tout le pays environnant ;

Troisièment. — De rapporter une collection d'échantillons de végétaux, de minéraux et d'animaux démontrant les ressources de cette région.

L'expédition, organisée de concert par la Commission géologique du Canada et le Département des Terres de la Couronne du gouvernement de la province de Québec, n'obtint qu'un demi-succès, M. Bignell n'ayant pu, « par suite de malheureuses mésintelligences, remplir qu'une partie des instructions dont il avait été chargées ».

LEURS SUCCESSEURS

En 1885 la Commission géologique de la Puissance publia un rapport de l'exploration du lac Mistassini par M. A.-P. Low, et rien de nouveau n'a été tenté depuis cette date à venir jusqu'au mois de juillet 1889, alors que MM. G.-S. Macdonald et W.-J. Loudon organisèrent une expédition indépendante pour résoudre le mystère qui, malgré le rapport de M. Low, semblait encore envelopper cette lointaine et solitaire région.

M. Bignell avait prétendu que le levé de M. Low était incomplet et inexact, et qu'au lieu d'avoir 100 milles de longueur, ce lac devait en avoir 300. Voici ce qu'il dit lui-même à ce sujet :

« Un Indien très intelligent, à qui je parlai de l'affaire, me dit qu il avait rencontré, il y a quelques

années, un vieil Indien qui lui avait appris que, d'après ce qu'il savait et ce qu'il en avait entendu dire, il croyait qu'un bon marcheur, sans autre fardeau que ce qui lui était nécessaire pour le voyage, pouvait, le printemps, sur la « croûte », se rendre d'un bout à l'autre du lac en dix jours. Maintenant, dans ces circonstances, comme une marche de 50 à 60 milles par jour serait considérée comme modérée, on peut se former une idée assez juste de l'étendue de ce lac ; et si même on déduisait ce calcul de moitié, nous pourrions encore le qualifier de lac immense. C'est l'opinion générale qu'il faudrait au moins un été pour en faire le tour ».

Ainsi, on voit que, malgré le relevé que M. Low avait fait de cette grande nappe d'eau, on entretenait encore des doutes touchant son étendue, et la solution du mystère semblait être plus que jamais moins résolue.

CE QUE NOUS AVONS CONSTATÉ

Dans notre voyage au lac Mistassini, nous avons constaté que le levé de M. Low, quoique loin de répondre à toutes les exigences d'une exploration hydrographique et topographique complète, était en somme correct. Les latitudes et longitudes qu'il indique et l'idée générale qu'il donne de la grandeur du lac sont justes ; et, considérant que sur les vingt jours qu'il a pu consacrer à cette exploration, il n'a pu faire, à ce qui nous fut rapporté, que six jours complets d'ouvrage à cause des brouillards et du mauvais temps qui survinrent, nous croyons qu'il a droit à des éloges pour le rapport qu il a rédigé.

Que le lac ne soit ni mystérieux ni d'une étendue démesurée, c'est ce dont nous avons pu nous con-

vaincre suffisamment. Avec l'aide d'une bonne brise, d'une petite voile et de six rames, nous l'avons remonté d'une extrémité à l'autre en deux jours et demi, et en revenant nous mîmes deux jours et quatre heures à faire le même trajet. Voilà à quoi se réduit la « Mer intérieure » de M. Bignell.

Quant à son caractère énigmatique, la seule étrangeté que nous y avons constatée est l'affreuse stérilité d'un pays indigne de chrétiens, et quoique ça et là l'on pût apercevoir une oasis au milieu de ce désert de lacs et de rochers, nous étions parfaitement convaincus que l'unique cause du mystère qui enveloppait cette région, provenait de ce qu'elle a toujours été dépourvue de tout ce qui peut, sous forme de vie animale (le poisson excepté) conserver la vie d'un être humain.

(Fin de la Relation de voyage de MM. Loudon et Macdonald).

(*Lettre de M. Bignell*)

LE MYSTÈRE DU LAC MISTASSINI

A l'Éditeur du *Morning Chronicle ;*

« Monsieur,

» Comme on prétend que le mystère touchant la grandeur véritable du Grand Lac Mistassini vient d'être résolu, je serais bien aise de profiter de votre obligeance pour dire un mot ou deux de justification personnelle sur un sujet d'intérêt public auquel, depuis nombre d'années, mon nom s'est trouvé plus ou moins mêlé et mis en évidence.

» Qu'il me soit d'abord permis de déclarer que je n'ai pas provoqué cette publicité, qui est tout à fait étrangère à mon caractère et à mes goûts. Tout ce que j'ai pu avoir à dire concernant le lac

Mistassini est renfermé dans mes rapports officiels, et il n'y a rien là qui puisse justifier les libertés qu'on s'est permises à mon endroit, et donner quelque fondement aux conclusions fantaisistes qu'ont imaginées des centaines d'écrivains à sensation de la presse américaine et canadienne, dont les noms sont inconnus, et pour lesquels je ne suis et ne devrais pas être tenu responsable.

» Je suis surpris de lire, après un calme de la tempête, dans le *Montreal Star* et le *New-York-Herald*, aussi bien que dans votre propre journal, un compte rendu détaillé du résultat d'une récente expédition d'exploration au lac Mistassini accomplie par le professeur Loudon et M. Sandfield Macdonald, de Toronto, et dans lequel on prétend que le mystère du grand lac a été définitivement résolu, et dans lequel aussi on se sert de mon nom d'une façon contre laquelle je dois protester de la manière la plus énergique.

» En résumé, on me représente conjointement avec « Adirondack » Murray (qui probablement se justifiera en temps et lieu) comme un de ceux qui ont encouragé l'idée de l'existence d'un mythe ridicule, et qui, au moyen de rapports contradictoires, ont contribué à faire naître et à répandre les histoires fabuleuses qui ont fini par faire un mystère du lac Mistassini — appelé par ironie « Mer Intérieure de Bignell » — et par faire croire « qu'au lieu d'un petit lac d'environ 100 milles de » long, il existe une vaste mer intérieure s'étendant » dans le Nord, sur les rivages de laquelle se voient » de nombreuses cavernes où l'on trouverait peut- » être les restes de l'homme préhistorique ». Et on ajoute que j'ai déclaré dans mon rapport officiel de 1885 « que le lac, au lieu d'avoir une lon- » gueur de 100 milles, devait en avoir au moins 300».

» Maintenant, Monsieur, tandis que des écrivains anonymes d'une presse étrangère, visant à produire de l'effet, peuvent jusqu'à un certain point, être excusables de donner libre cours à leur imagination et de m'imputer des choses que je n'ai jamais dites ni prétendues, il est difficile de comprendre comment des gens raisonnables et supposés intelligents, comme le professeur Loudon et M. Macdonald, ne soient pas capables de saisir la différence qui existe entre mes propres rapports et ceux que j'indique comme venant de personnes que l'on peut raisonnablement supposer en état de fournir des renseignements. Je n'ai jamais avancé comme certitude, en aucun temps ni en aucun lieu, que le lac Mistassini avait une longueur de 100, 300 ou un nombre quelconque de milles, et cela pour la bonne raison que je n'ai jamais eu occasion de m'assurer personnellement de sa longueur. Je n'ai jamais déclaré non plus « qu'il existait une vaste mer intérieure s'étendant loin dans le Nord, sur les rivages de laquelle se voyaient de nombreuses cavernes où l'on trouverait peut-être les restes de l'homme préhistorique », n'en ayant jamais entendu parler et n'en ayant pas vu d'autres que celle à laquelle font allusion les Pères Albanel et Laure, les premiers découvreurs du lac Mistassini. Enfin, je n'ai jamais revendiqué le titre absurde et ridicule de découvreur du lac Mistassini que le *Herald* de New-York et autres journaux américains ne se gênent pas, dans leur ignorance, de m'attribuer ; ni ai-je jamais rien dit publiquement de nature à justifier l'emploi du terme : « Mer intérieure de Bignell », et autres racontars fantaisistes de ce genre. De fait, j'ai toujours pris soin de n'exprimer aucune opinion personnelle sur la question, me bornant simple-

ment à citer quelques-uns des rapports qui semblaient avoir formé l'opinion généralement acceptée au sujet de la grandeur supposée du lac Mistassini, et que la part que j'ai prise au parti d'exploration de 1884 m'a mis en mesure de recueillir, alors et depuis, des sources offrant des garanties de bonne foi et de savoir.

» D'abord, permettez-moi, Monsieur, de vous déclarer que tout le bruit que l'on a fait concernant le lac Mistassini aurait cessé, et le mystère de ses dimensions réelles aurait été depuis longtemps éclairci, si cette expédition, que MM. Loudon et Macdonald qualifient de « malencontreuse expédition Low-Bignell », et qui se hâtent de mettre à ma charge tout le mal qu'ils en disent, sans connaître personnellement les circonstances qui ont causé son insuccès, n'avait pas été empêchée de poursuivre l'objet de sa mission et de remplir les instructions qui lui avaient en premier lieu été données, par l'intervention vexatoire et inexcusable du professeur Selwyn, directeur de la Commission géologique d'Ottawa, qui mit le comble à son injustice en me sommant de revenir sur le champ, et sans expliquer, depuis ce jour-là jusqu'à présent, les motifs de cette conduite extraordinaire et me fournir l'occasion de me justifier. En même temps, je veux qu'il soit bien compris que, dans tout ce que je vais présentement rapporter, je ne suis influencé par aucune pensée d'amertume à cause du traitement injuste dont un homme de mon âge, de mon expérience et de ma réputation depuis longtemps établie, a été l'objet en cette circonstance de la part du professeur Selwyn ; ni ai-je le désir de refuter le rapport subséquent de son subordonné, M. Low, mon ci-devant assistant, et qui, ayant été investi du commande-

ment absolu de l'expédition, découvrit que l'assertion antérieure de M. Selwyn, à savoir, qu'il n'était pas possible que le lac Mistassini eût une longueur de plus de 100 milles, répondait exactement aux faits.

» MM. Loudon et Macdonald, qui paraissent agir par eux-mêmes, confirment, — au moins dans ses grandes lignes, — le rapport de M. Low, disant qu'en effet le Grand Mistassini n'a qu'à peu près 100 milles de long ; que son extrémité nord-est est bien à l'endroit désigné par M. Low, qu'elle est sans issue et qu'au-delà il n'existe aucune étendue d'eau de quelque importance et formant partie du grand lac.

» Je veux bien croire que ces Messieurs ont agi avec la meilleure foi du monde, et, dans l'intérêt de la science géographique, je serais heureux si leur rapport pouvait être accepté comme définitif.

» Je ne désire en aucune façon insinuer qu'ils se sont trompés ; mais je dois avouer que leur rapport ne résout pas et ne peut définitivement régler la question.

» Ce rapport pêche par plusieurs inexactitudes, résultant sans doute de l'inexpérience en de semblables travaux et d'un examen fait à la hâte, lesquels, naturellement, font naître des doutes sérieux quant à la justesse de ses conclusions et, par contre, enlèvent de sa valeur. Tandis que l'expérience de toute une vie consacrée à explorer les parties sauvages du pays m'a démontré combien on peut être facilement induit en erreur en pareille matière, sans un examen des plus attentifs et des plus minutieux, je trouve qu'il est extrêmement difficile de croire qu'il n'y a aucun fondement dans les rapports attribuant au lac Mistassini une pro-

longation considérable vers le Nord-Est, rapports qui me sont parvenus depuis un certain nombre d'années de sources si différentes, si totalement désintéressées et étrangères au débat actuel et qui s'accordent dans leurs détails d'une manière si admirable. La conformité qu'on y remarque dans la substance des textes est certainement de nature à justifier la bonne foi de leurs auteurs. Qu'on me permette, pour ma propre justification, d'en citer quelques-uns.

» Il réside actuellement, dans les Cantons de l'Est, un homme du nom de Lachance qui, il y a 25 ans, était à Mistassini où il s'occupait de chasse et de pêche, et, de fait, y menait l'existence de nos anciens *coureurs des bois*. Cet homme m'a fait parvenir une lettre et un croquis du grand lac fait au crayon d'après ses souvenirs, et sur lequel il indique une sortie ou passe à l'endroit que MM. Loudon et Macdonald déclarent être son extrémité Nord-Est. Sur ce croquis, il y marque, au-delà de cette issue, une grande étendue d'eau, et, dans sa lettre, ce nommé Lachance déclare que le grand lac Mistassini s'étend aussi loin du côté nord-est au-delà de cette passe qu'en deçà, du côté sud-ouest ; il ajoute que le Petit Mistassini est un peu plus long au Nord-Est que la moitié de la partie inférieure du grand lac, et que quiconque soutient que le grand lac lui-même ne s'avance pas loin au-delà de la partie supérieure du Petit Mistassini, ne connaît rien des faits.

» Ce qui ajoute de la force au témoignage de la lettre et du croquis dont je viens de parler, c'est qu'Adirondack Murray, au moment où il projetait de faire un voyage à Mistassini, en reçut une lui-même d'un de ses agents d'Ontario lui disant qu'il avait connu dans cette province quel-

qu'un, dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui avait vécu au lac Mistassini il y a plusieurs années. « Informez M. Murray, répétait cet hom-« me, que lorsqu'il aura atteint ce qui semble être « la tête du lac, de serrer le rivage, et il découvrira « une passe qui, une fois traversée, le mettra en « présence du Grand Lac Mistassini ».

» Benjamin Napuchoir, un Indien Nascapis, qui m'avait accompagné à partir du lac Témiscamie durant l'expédition de 1884, alors que, craignant de périr de faim, nos provisions étant épuisées, nous nous dirigions en toute hâte vers la tête du Petit Mistassini, m'arrêta soudain sur la glace du lac Témiscamie, et, montrant un point un peu à l'ouest du Nord, me fit remarquer que si nous suivions cette direction, nous atteindrions le grand lac. Lui ayant demandé si ça serait la partie supérieure du lac que nous toucherions, il branla la tête de façon à nous faire comprendre que quand bien même nous suivrions la direction qu'il nous indiquait, nous serions encore loin de son extrémité nord-est. Si, de l'endroit où nous étions, nous avions suivi cette direction, nous serions arrivés au Nord-Est à environ 50 milles au-delà de la limite marquée par MM. Low et Loudon.

» Metaouasis, autre Nascapis connaissant parfaitement ce pays, où il fait la chasse, dit positivement que du moment que l'on a atteint les montagnes situées à l'extrémité apparente du lac, on trouve, sur examen attentif des lieux, une passe au-delà de laquelle le grand lac s'étend de nouveau jusqu'à un point qu'il ne pouvait préciser.

» Kapou, un Indien Nitchicoon, disait que les gens de sa tribu savaient très bien que le grand lac se prolongeait bien au-delà de la passe en question, qu'en quelques endroits il présentait une telle

largeur qu'il fallait deux jours pour le traverser sur la glace, et que, d'un côté ou de l'autre, on ne pouvait apercevoir la rive opposée.

» Ambroise Pittagan, Montagnais, connaissant aussi parfaitement les lieux, corroborait le fait de l'existence d'un passage et d'une grande étendue d'eau au-delà.

» Enfin, Pastiganabiche, Indien Mistassini, bien connu au Lac Saint-Jean, et qui, pendant quelques années, fut chargé de la garde de l'ancien poste de la Baie d'Hudson au lac Témiscamie, maintenant abandonné, et à qui pas un pouce de terrain de cette région n'est inconnu, est plus positif que les autres, et il affirme que non seulement le lac Mistassini se prolonge au-delà de l'endroit cité par MM. Low et Loudon comme étant son extrémité, mais que, plus loin, sur cette seconde nappe d'eau, il se rencontre une nouvelle passe qui communique avec une troisième et vaste extension ; lui-même, ajoute-t-il, a suivi cette route en se rendant à Nitchicoon situé dans une direction nord-est à quelque 250 milles de ce que l'on considère être maintenant l'extrémité du grand lac. Suivant Pastiganabiche lui-même, il a mis deux à trois heures à traverser à la rame le passe communiquant avec la première nappe d'eau au-delà du point indiqué par MM. Low et Loudon comme l'extrémité du lac entier.

» Maintenant il est bon de se rappeler que ces divers renseignements m'ont été donnés à différents temps et dans des endroits très éloignés les uns des autres ; qu'il est impossible que les personnes qui me les ont communiqués fussent de connivence ; qu'elles étaient parfaitement désintéressées, n'ayant pas à espérer le moindre gain en déguisant les faits, à plaire à aucun supérieur, ni à

confirmer ou désapprouver les rapports de cette institution coûteuse et utile : la Commission géologique du Canada.

» Il est également oiseux de prétendre qu'il ne faille placer aucune confiance dans ce que racontent les Indiens. Mon expérience m'a appris que leur naturel franc et honnête et leurs discours ingénus sont souvent plus dignes de foi que la conduite tortueuse des blancs. Leur langue n'est pas fourchue. De plus, on ne doit pas oublier qu'ils voyagent constamment, qu'ils considèrent une bagatelle un trajet de 200 milles, et qu'ils savent s'orienter au milieu des forêts privées de sentiers d'une manière aussi infaillible que s'ils possédaient les boussoles les plus sûres.

» Est-il vraisemblable de supposer que si l'extrémité du Grand Mistassini se trouvait à l'endroit que MM. Low et Loudon indiquent, c'est-à-dire seulement à environ 75 milles du poste, que ces gens-là n'auraient pas depuis longtemps connu ce fait ? Je dis que cela ne se peut pas, et lorsqu'un si grand nombre d'entre eux déclarent que le lac s'étend beaucoup plus loin, c'est une preuve très forte qu'il en est ainsi. Quoi qu'il en soit, le problème de la grandeur réelle de cette étendue d'eau reste au moins une question ouverte jusqu'à ce qu'une exploration régulière, complète et scientifique ait eu lieu. D'ailleurs je suis parfaitement convaincu que si la longueur du lac Mistassini n'était que de 100 milles, les vaillants découvreurs jésuites, les Pères Albanel et Laure, dont le zèle pour la cause des découvertes était si héroïque, et les Français, qui possédaient un poste — le fort Dorval — à la décharge du Petit Mistassini, à 25 à 30 milles seulement du point que MM. Low et Loudon prétendent être l'extrémité du grand lac,

n'auraient pas ignoré le fait ou s'en seraient aisément assurés.

» MM. Loudon et Macdonald avancent une théorie tout à fait insoutenable pour expliquer le mystère de Mistassini ; cette théorie, jointe à plus d'une erreur d'appréciation, accuse une bien pauvre connaissance du caractère Indien, et démontre qu'ils sont juges peu dignes de foi dans les matières sur lesquelles ils se sont prononcés. D'après eux, la région entourant le lac Mistassini et s'étendant jusqu'à son extrémité nord-est, est d'une solitude tellement effroyable, si stérile et sauvage, si dépourvue de tout ce qui a vie animale, et a si souvent été le théâtre de mortalités lamentables par manque de nourriture, que les Indiens, paraît-il, en ont conçu une terreur superstitieuse et n'y pénètrent guère.

» Tout cela n'a pas le sens commun. Cette affirmation n'est pas plus applicable à la région du lac Mistassini qu'elle ne l'est pour tout le territoire également sauvage, stérile et inhospitalier s'étendant du Saguenay au Labrador, en deça de la ligne de faîte, qui sert encore de pays de chasse aux Nascapis et aux Montagnais, quoiqu'on ait souvent vu parmi ces Indiens, depuis nombre d'années, des cas de mortalités par suite de l'absence de tout animal ou gibier propre à prolonger leurs jours. MM. Loudon et Macdonald connaissent très peu le caractère de l'Indien et l'existence réelle qu'il mène, lorsqu'ils s'imaginent que la stérilité seule d'une région ou une grande distance à parcourir l'a jamais empêché de pénétrer dans cette région ou de traverser cette distance pour trouver de quoi subsister, tant que ses forces et l'espérance ne l'abandonnent pas. Le compliment qu'ils font sous ce rapport de la femme Indienne

ou sauvagesse, est sans doute bien gentil et fait honneur à leur galanterie, mais il n'est pas conforme aux faits. Elle n'est pas la dernière à mourir, en pareilles circonstances, parce qu'elle est un exemple « du courage et de la force de résistance » de la femme en face des privations », mais bien pour la simple raison qu'elle demeure au logis, vivant des dernières provisions, tandis que le mari épuise en vains efforts au dehors le peu de forces qui lui restent pour renouveler le fonds alimentaire et, à la fin, se traîne, quand il le peut, jusqu'à la tente pour y mourir (1).

» La description décourageante que MM. Loudon et Macdonald font de la région de Mistassini n'offre pas plus de garantie de véracité. Je n'hésite pas à dire, par ce que j'en ai vu, qu'elle ne mérite pas la mauvaise idée qu'ils en donnent. J'admets qu'elle ne vaut pas certaines parties de la province d'Ontario, mais elle est certainement préférable au territoire beaucoup plus rapproché de ce côté-ci de la ligne de faîte, et plus avantageuse en produits forestiers, le bouleau, l'épinette blanche et rouge (tamarac) principalement. Quant à sa nulle valeur sous le rapport des minéraux, j'ai peine à croire que les opinions de MM. Loudon

(1) M. Arthur Buies, dans son ouvrage sur « *Le Saguenay et la Vallée du Lac St-Jean,* dit ce qui suit :

« Il y a des causes nombreuses au dépérissement presque irrémédiable des Indiens du nord ; ce sont en général l'excès de faim durant l'hiver, l'excès de nourriture dans l'abondance, l'excès de fardeau dans les portages, lorsqu'ils ne se nourrissent guère que de poisson, leurs canots étant d'un poids énorme, l'excès de course à la poursuite du caribou, de l'orignal et même du loup-cervier, l'insuffisance de la nourriture, et, enfin les maladies épidémiques, telles que la petite vérole et les scrofules ».

...« Lorsque la famine attaque une famille de Montagnais, c'est l'usage parmi eux que lorsqu'il en meurt un, victime de la faim, on l'enterre sur le lieu, et les autres transportent immédiatement le camp à un autre endroit, et ainsi de suite jusqu'au dernier survivant qui, alors, s'enfonce à l'aventure dans les bois jusqu'à ce qu'il succombe à son tour d'inanition ». (A. G.)

et Macdonald, formées d'après un examen très hâtif et très imparfait des lieux, l'emportent sur celles émises par des autorités en géologie comme MM. Richardson et McOuat.

» Au sujet d'une autre de leur théorie établissant que le Grand et le Petit Mistassini formaient autrefois trois lacs parallèles, je dois dire qu'elle n'estp a snouvelle et me paraît rationnelle. J'ai même exprimé une opinion identique en 1884 dans une lettre écrite du poste de Mistassini et adressée à M. Taché, l'assistant-commissaire des Terres de la Couronne. Il y a toute apparence et il est probable que la rangée d'îles formant l'axe longitudinal du grand lac était anciennement une chaîne continue que, à la longue, l'action des vagues a rongée et a réduite à la succession d'îles que l'on voit maintenant ; les vieilles cartes françaises même témoignent de ce fait. Mais il est ridicule de supposer que les histoires racontées touchant la grande étendue et l'aspect mystérieux du lac Mistassini, doivent être attribuées à cette circonstance. C'est tout simplement le comble de l'absurdité de s'imaginer que quelqu'un, et un Indien moins que tout autre, commettrait l'erreur grossière de prendre la largeur de trois nappes d'eau parallèles pour leur longueur. Au reste, les ébauches que mes divers correspondants m'ont fait parvenir à différents temps, et dont j'ai encore quelques-unes en ma possession, démontrent qu'ils ne tombent pas dans une méprise aussi ridicule. Tous et chacun d'eux indiquent une passe et une prolongation du lac Mistassini au-delà du point que MM. Low, Loudon et Macdonald disent être son extrémité nord-est ; ce qui prouve que ceux-là au moins n'ont été les dupes d'aucune illusion.

» Mais voici où se présente la question impor-

tante : Comment croire à l'existence d'un deuxième lac, communiquant avec le premier au moyen d'un passage, et situé au-delà de l'endroit considéré comme la limite du Mistassini, en face du rapport de MM. Loudon et Macdonald, qui déclarent avoir remonté la baie du côté nord-est (qu'ils désignent gratuitement être la partie discutée, — le côté ouest ayant été exploré par deux fois), puis, ayant pénétré dans un courant tributaire appelé rivière Toqueco par M. Low, et l'ayant parcouru l'espace de deux heures, finalement, à quelque cinq milles dans l'intérieur des terres, ils arrivèrent en face d'une montagne de 2000 pieds de haut qu'ils gravirent, et d'où, pouvant très bien distinguer tout le pays environnant sur une étendue de 75 milles (?), ils ne purent découvrir aucune prolongation du lac Mistassini au-delà du point indiqué par M. Low comme sa limite ? D'abord, je me permettrai de remarquer ici, en passant, qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de partie discutée quant à l'endroit où pouvait être la prolongation du lac, si prolongation il y avait, et que l'assertion que le côté ouest du lac avait été exploré par deux fois est erronée, M. McOuat n'en ayant pas exploré plus de trois milles au-delà du débouché du grand lac connu sous le nom de la rivière Rupert.

» Mes correspondants Indiens et autres n'ont jamais fait allusion à l'existence de baies à la tête du lac, soit du côté nord-est, soit du côté nord-ouest. Ils ont toujours parlé de ce qu'ils considèrent être l'extrémité apparente du lac, ajoutant qu'à cet endroit, sur examen attentif et en longeant le rivage, on découvre une passe donnant sur un autre grand lac. Quant à moi, je ne puis dire dans laquelle de ces baies se trouve cette passe, si toutefois elle existe. Il se peut qu'elle soit

dans celle que MM. Loudon et Macdonald avouent ne pas avoir jugé à propos d'examiner autrement que sur le sommet d'une montagne, à une distance de quelque cinq milles. Il est possible que cette passe se rencontre sur la baie du Nord-Est et que M. Low a entrevu une lueur de la vérité lorsqu'il désigne la rivière, par lui nommée rivière Toqueco : « la route par canots conduisant à Nitchicoon ». Il n'est pas tout à fait impossible ou invraisemblable que la passe en question puisse se trouver dans une partie de cette baie autre qu'au point qui semble marquer son extrémité et où cette rivière commence, ou qu'elle puisse se rattacher à cette rivière et ne pas avoir été remarquée, comme la chose arrive assez fréquemment, d'après l'expérience de tout explorateur, surtout dans un cas comme celui-ci que l'on représente comme exigeant un examen minutieux et où il est dit qu'il faut longer le rivage.

» Quand à l'assertion que si cette passe et un grand lac au-delà eussent réellement existé, ils auraient inévitablement été aperçus par des observateurs qui, placés à une hauteur de 2000 pieds, ont parcouru de l'œil le pays environnant dans un rayon qu'ils disent être de 75 milles, et d'où ils pouvaient distinguer le Grand et le Petit Mistassini, et même entrevoir à l'horizon le lac Témiscamie, tout ce que je puis dire c'est que la passe et le lac en question pouvaient exister et ne pas être visibles même de ce point de vue. J'ai déclaré dans mon rapport de 1885 que la région située au-delà de la ligne de faîte et s'étendant jusqu'au lac Mistassini, est composée d'une succession de chaînes de montagnes parallèles, distantes les unes des autres de 4 à 5 milles et variant de 150 à 300 pieds de hauteur, les dépressions de terrain

entre ces montagnes étant souvent transformées en lacs longs et étroits. Il est fort possible et même probable que ce que MM. Loudon et Macdonald, de leur point élevé, ont pris pour un vaste et uniforme plateau, était en réalité une succession de ces chaînes de montagnes qui s'avancent du côté nord-est dans la direction de la ligne de faîte. Dans ces circonstances et de l'éminence qu'ils occupaient, ces chaînes de montagnes devaient leur apparaître tellement confondues ensemble et présenter une surface d'une telle uniformité, que les nappes d'eau qui en remplissaient les parties intermédiaires devaient être complètement au-dessous de la portée de leurs regards, et par conséquent invisibles, surtout si cette nappe d'eau ressemblait à la partie sud-ouest du Grand Mistassini qui s'étend, longue et étroite, sur une distance considérable avant de s'élargir.

» Cette remarque ne peut s'appliquer à cette portion du lac Mistassini, appelé le Petit Mistassini, ni au lac Témiscamie : le premier, parce qu'il tombait immédiatement sous leurs regards, occupant l'espace qui les séparait de la première chaîne de montagnes ; le second, parce qu'il leur apparaissait presque de niveau.

» Prenant donc en considération toutes ces circonstances possibles et probables, je suis encore porté à croire que la question des dimensions réelles du Grand Mistassini est loin, très loin, d'être résolue d'une manière satisfaisante, et que le mystère qui l'entoure, si mystère il y a, est plus profond que jamais. Il faut autre chose qu'un examen hâtif et imparfait des lieux par de simples amateurs pour satisfaire la science géographique et le public, en face de l'unanimité d'opinion si remarquable exprimée par tant de gens désintéressés à l'en-

contre des assertions de MM. Low, Loudon et Macdonald.

» J'ai l'honneur d'être,

» Votre respectueux serviteur,

» JOHN BIGNELL, D. L. S ».

Québec, 17 *septembre* 1889.

Le lendemain, 18 septembre, *Le Canadien* publiait un entrefilet dans lequel il était dit que des colons du Lac Saint-Jean contestaient l'exactitude du rapport de MM. Loudon et Macdonald.

« On rapporte même, ajoutait ce journal, que, d'après les déclarations du guide qui escortait les explorateurs, MM. Loudon et Macdonald n'auraient point dépassé dans leur course la limite du premier poste du lac Mistassini situé non loin de son embouchure ; puis on ajoute que ce poste n'est pas assez avancé pour juger de cet endroit de l'étendue du lac ».

Trois semaines plus tard, le professeur Loudon recevait le télégramme suivant, au sujet de cet article du *Canadien* :

« *Roberval, Lac St-Jean*, 11 *Octobre*. — J'arrive de St-Maurice. Je n'ai jamais dit que nous ne nous étions pas rendus à la tête du lac Mistassini. Nous y sommes allés ».

PROSPER CLAIRY

SOCIETE DES LIVRES

O jeunesse ! ô plaisirs ! jours passés comme un songe !
Du moins, ces temps heureux, l'étude les prolonge.
Elle laisse à nos cœurs cette première paix
Que les autres plaisirs ne prolongent jamais.
Celui qui dans l'étude a mis sa jouissance
Garde sa pureté, ses mœurs, son innocence.
Le miroir de sa vie est riant à ses yeux ;
Les jours ne sont pour lui que des moments heureux.
. . . . . .

P. LEBRUN

I

LE sol est couvert de neige ; la nature est sans grâce et sans parure, le ciel chargé de nuages, et le soleil, dans sa course rapide, ne communique qu'une faible chaleur à l'atmosphère glacée. Bientôt, les ombres, en s'épaississant, enveloppent la terre de profondes ténèbres.

Confortablement installé dans votre fauteuil, en face d'une réjouissance flambée de cheminée, vous entendez le vent qui tantôt gémit faiblement et tantôt s'élève et gronde avec colère. La neige, emportée par la bourrasque, vient fouetter les vitres de votre chambre. Vous éprouvez une sensation de bien-être qui fait trouver du plaisir à vivre ; mais, comme vous avez l'âme bonne et des sentiments généreux, vous songez à ceux qui souffrent, à ceux qui manquent du nécessaire, aux pauvres que vous secourez. A cette pensée, votre cœur s'émeut et des accents de reconnaissance montent vers le Créateur qui vous favorise de la fortune.

Peut-être même, pour compléter votre bonheur, vous a-t-il fait part de ce trésor dont parle l'Écriture, celui d'une compagne douce et vertueuse, dont le cœur et l'intelligence sont en heureuse harmonie avec vos propres sentiments. Dans ce cas, remerciez doublement la Providence, car, si je ne me trompe, il est grand le nombre des célibataires, jeunes et vieux, qui envient votre sort.

Et cependant même pour vous un livre utile et agréable vient rompre à propos la monotonie des longues soirées d'hiver, et couronne ce bonheur intime en fournissant matière à de charmantes causeries.

Une bonne femme, une bonne cheminée et un bon livre, voilà de quoi faire le bonheur d'un homme, dit un proverbe.

Mais l'hiver ne dure pas toujours sous notre beau ciel du Canada, et, quoi qu'en disent les mauvaises langues, la neige ne manque jamais de disparaître en avril, voire même en mars, et au plus tard, à la fin de mai on n'en voit plus de trace.

Or, entre la saison du dégel et les pluies d'automne, il reste un intervalle de temps assez long pour nous permettre de jouir des charmes de l'été, et, certainement, si l'on sait choisir son heure, on attrappe bien une quinzaine de beau temps pour y prendre ses vacances.

Donc, la belle saison est venue. Vous avez laissé la ville ; vous avez fui la chaleur suffocante et l'air vicié de ses rues : vous êtes en vacance. La nature, comme ces reines des contes de fées, vient de se transformer. Elle s'est revêtue d'un parure séduisante. Un soleil éblouissant caresse la terre de ses chauds rayons ; des fleurs parfument l'atmosphère, les forêts sont pleines d'harmonie, les prés sont verdoyants, les oiseaux chantent, les

ruisseaux murmurent, et partout se manifestent la vie et l'activité de l'homme. Tous les êtres qui vous entourent font entendre un hymne de reconnaissance au Créateur. Vos yeux se reposent avec plaisir sur de riantes scènes champêtres ; vous parcourez avec ivresse, les prés, les vallons et les bois, le cours tortueux de la rivière qui vous amène, vers le déclin du jour, en face de quelque belle plage de notre majestueux Saint-Laurent, dont les eaux reflètent en mille vagues argentées les derniers feux du soleil...

N'est-ce pas, cher lecteur, que vous-même vous éprouvez dans ces occasions le besoin de communiquer vos impressions, d'échanger vos idées avec un aimable compagnon, à défaut d'une compagne encore plus aimable ? Eh bien ! parmi ses aimables compagnons, les meilleurs, les plus discrets, les plus instructifs, les plus consolants parfois, sont bien ceux qui se présentent à nous sous la forme de beaux volumes, ceux surtout dont les auteurs ont chanté les merveilles de la nature et les perfections de son auteur.

Un Romain, Pline le Jeune, était en villégiature, décrit à un de ses amis tout le plaisir qu'il éprouve dans la compagnie de ses livres chéris : « Ici, dit-il, je converse avec mes livres et avec moi-même. Quelle vie innocente et quel doux repos ! Dans la lecture je trouve ma consolation et mon bonheur. Point de joie qu'elle ne rende plus vive, point de douleur qu'elle n'adoucisse ». — « Nous trouvons dans nos livres comme autant de maîtres qu'il est permis de consulter en tout, écrivait encore un ancien philosophe, comme autant d'amis, dont la conversation, toujours utile et toujours agréable, enrichit notre esprit de mille connaissances curieuses, et qui nous apprennent

à profiter également des vertus et des vices du genre humain ».

Enfin, il vous est aussi arrivé sans doute, à vos heures de poésie — et tout homme a les siennes — de contempler, par une nuit calme et sereine, au milieu d'une atmosphère attiédie, la voûte étoilée. Ce spectacle vous a ravi. Les cieux brillaient d'une clarté douce qui charmait vos regards et communiquait à votre âme les délices les plus pures. L'absence même de la lune pouvait prêter aux étoiles un éclat plus radieux et plus animé. Mais si votre esprit n'est pas cultivé par l'étude, vous ne soupçonnerez pas sans doute que ces milliers de flambeaux qui brillent d'un si vif éclat au-dessus de votre tête sont autant de soleils semblables au nôtre, et que leur éloignement de la terre est la seule cause qui leur prête cette petitesse apparente (1) ; vous n'aurez point idée de l'immensité du monde ni de la grandeur infinie de Dieu ; vous éprouverez sans doute ce sentiment d'admiration que le vulgaire lui-même ressent à la vue des merveilles qui frappent ses yeux, mais ces nobles et intimes jouissances de l'esprit que procurent l'étude et la connaissance des choses vous seront inconnues.

***

Du monde physique passons au monde moral.

Ici l'étude cesse de n'être qu'un objet d'agrément pour devenir une nécessité, tout en restant une source de consolations pour l'âge mûr et la vieillesse.

(1) Le volume du soleil est de 1,300,000 fois celui de la terre ; il est éloigné de nous de 37,000,000 de lieues ; sa lumière met 8 minutes et 13 secondes pour nous parvenir, tandis que celle de l'étoile la plus rapprochée met au-delà de sept ans à nous arriver, quoiqu'elle parcoure 75,000 lieues à la seconde.

Hélas ! nous savons que nous ne demeurons pas toujours jeunes. La jeunesse avec ses ardentes aspirations, cette saison fleurie de notre existence, passe vite. C'est l'âge d'or de la vie où les harmonies de la nature sont à l'unisson avec celles de l'âme. Douces et énivrantes illusions, pourquoi, mirage trompeur, disparaissez-vous si tôt ?

C'est surtout à cette heureuse époque de notre vie qu'il appartient de former notre cœur à la vertu et d'affermir notre courage, d'orner notre esprit de connaissances qui aideront plus tard à notre bonheur et à notre succès dans le monde. N'oublions pas « que pour jouir de la fleur il faut semer de la graine et cultiver le bourgeon », ou, comme le dit un éloquent moraliste : « c'est quand on est jeune qu'il faut étudier la sagesse, pour la pratiquer quand on est vieux ». Si nous avons dissipé inutilement le temps de notre jeunesse, si nous n'avons pas dirigé nos pensées et nos efforts vers le bien, si nous ne nous sommes pas formés de bonne heure à des habitudes d'ordre, à l'amour du travail, nous serons alors sans force pour entreprendre le combat de la vie, et notre courage faiblira en face des déceptions et des épreuves qui nous attendent.

Un homme célèbre écrivait à son fils :

« Vous êtes arrivé à un âge où il faut prendre un parti. Si vous ne montrez pas maintenant que vous avez des principes, de la résolution, de la force d'esprit, vous ne tarderez pas à tomber dans la fainéantise, et à contracter les habitudes et le caractère d'un jeune homme inutile et désordonné ; et, si une fois vous en arrivez là, soyez sûr que ce ne sera pas une petite affaire que de vous relever. Je tiens pour certain qu'un jeune homme peut devenir à peu près tout ce qu'il lui plaira d'ê-

tre. Pour moi il en a été ainsi. La plus grande partie de mon bonheur et tous mes succès dans la vie ont été le résultat de la résolution que je pris à l'âge où vous êtes. Si vous vous déterminez sérieusement à agir en homme énergique et industrieux, soyez sûr que toute votre vie vous aurez sujet de vous réjouir d'avoir eu la sagesse de former une telle résolution et de la suivre ».

Mais même pour les forts et les vaillants, la vie a des moments difficiles, des temps d'épreuve. C'est alors qu'il faut prendre le livre d'un sage, d'un écrivain sympathique et dont l'âme élevée vous émeut. Rien de tel pour dissiper les pensées attristantes, pour calmer les douleurs et donner confiance en l'avenir. Un grand amour pour l'étude, dit Montesquieu, a toujours été ma plus grande passion ; c'est mon remède souverain contre les dégoûts de la vie, et je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé.

« Le bon livre, dit le Père Félix, est un ange de consolation. A certaines heures de la vie un livre nous apporte, même dans le silence de sa parole muette, une consolation que nous ne pourrions trouver dans le bruit d'une parole vivante. Nous pouvons l'entendre jusqu'au bout, et il peut tout nous dire, lui qui n'a pas à craindre les susceptibilités de l'amour-propre ; il n'est pas exposé à faire à un cœur délicat ces blessures qui n'ont pas de nom, et que l'on fait quelquefois à ceux que l'on aime, même en voulant les consoler ».

Augustin Thierry, mort en 1856, s'est acquis une grande réputation par ses « Récits des Temps Mérovingiens » et son « Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands ». Sa vie entière est une grande et éloquente leçon non seulement pour les gens de lettres, mais pour chacun de nous

en particulier. Il se livra à l'étude de l'histoire avec une ardeur et une constance extraordinaires, au point que sa vue et sa santé même en souffrirent beaucoup. Cependant il trouva dans l'étude, comme il l'avoue lui-même, sa récompense la plus douce. Qu'on en juge par les paroles suivantes que l'on trouve à la conclusion de son histoire littéraire ; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'étude : « Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle ; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où prendre et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement... Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science ».

Pour mieux apprécier les bienfaits de la lecture, écoutez ce qu'en disait encore l'homme le plus littéraire de l'antiquité, Cicéron : « C'est dans la lecture, s'écrie-t-il, que je trouve un délassement pour mon esprit ; c'est elle qui repose mon oreille fatiguée du tumulte du forum et des cris de la foule. Pour moi, je le confesse, j'aime l'étude et la lecture ; que ceux-là en rougissent qui ne tirent aucun fruit de leur travail et ne peuvent rendre aucun service à leurs amis. Mais qui me blâmera de donner à l'étude des lettres le temps que d'autres

donnent aux fêtes, aux divertissements, au plaisir et au repos, aux festins et aux jeux de hasard ? Par ces études et ces lectures, je cultive mon talent, et ce talent n'a jamais manqué à mes amis.

« Après tout, ajoute l'orateur, dussiez-vous oublier tout le reste et n'eussiez-vous en vue que le plaisir, la lecture en est encore le plus noble et le plus doux. Les autres plaisirs ne sont ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux ; mais la lecture est l'aliment de la jeunesse et le charme de la vieillesse : elle embellit la prospérité, et, dans l'adversité, elle est un refuge. Les livres sont pleins d'attraits pour l'intérieur de nos maisons et au dehors ils ne sont à charge ; ils passent la nuit avec nous ; ils nous suivent à la campagne et nous voyageons ensemble ».

Je n'ai jamais lu l'éloge qu'en fait Pétrarque sans me sentir pénétré d'enthousiasme.

« On me croit solitaire à Vaucluse, dit-il, parce qu'on ignore mes ressources. On m'y croit sans amis ; j'en ai pourtant, et gens de tous pays, de tous les siècles, distingués à la guerre, dans la magistrature et dans les lettres, aisés à vivre, toujours à mes ordres. Je les fais venir quand je veux ; je les renvoie de même ; ils n'ont jamais d'humeur et répondent à toutes mes questions.

» Les uns font passer en revue devant moi tous les événements des siècles passés ; d'autres me dévoilent les secrets de la nature ; ceux-ci m'apprennent à bien vivre et à bien mourir ; ceux-là chassent l'ennui par la gaieté, et m'amusent de leurs saillies. Il y en a qui disposent mon âme à tout souffrir et ne rien désirer et me font connaître à moi-même : en un mot ils m'ouvrent la porte de tous les arts et de toutes les sciences ; je les trouve dans tous mes besoins.

» Pour prix de si grands services, ils ne me demandent qu'une chambre bien fermée, dans un coin de ma petite maison où ils sont à l'abri de leurs ennemis. Enfin, je les mène avec moi dans les champs dont le silence leur convient mieux que le tumulte des cités ».

***

Voyons maintenant ce que l'on peut étudier, et quels sont les livres qu'on peut lire avec profit.

S'il faut une nourriture saine pour entretenir la santé du corps, il n'est pas moins nécessaire de fournir à l'intelligence un aliment pur, sans quoi elle perd ses plus nobles prérogatives et quelquefois finit par s'avilir. Le souci de notre propre dignité doit être un motif assez puissant pour nous mettre en garde contre les productions des mauvais auteurs.

Veut-on savoir si un livre est bon et peut être lu avec avantage, consultons l'impression que l'auteur fait sur nous. Si la lecture de tel et tel livre produit en nous des sentiments nobles et élevés, si elle éveille dans l'âme une douce émotion qui fait que nous désirons devenir meilleur, on peut être convaincu que l'ouvrage est moralement bon.

Mais encore, que faut-il étudier ?

Il y a d'abord une science qui s'impose à tous, dans ce siècle où les doctrines subversives, les appétits matériels et une indifférence des plus inconcevables aveuglent tant d'hommes ; cette science, c'est celle de la Religion. Toutes les sciences profanes d'ailleurs ont leur point de rencontre avec la Religion, et il est souvent essentiel de bien connaître celle-ci pour bien comprendre les autres. Notre premier devoir, que dis-je, notre suprême intérêt, est de nous éclairer sur un sujet aussi im-

portant, d'où dépend toute notre conduite ; car, enfin, ce qu'il importe avant tout de savoir, c'est pourquoi nous avons reçu l'existence et ce que doit être notre destinée future. Si nous n'avons pas porté notre attention la plus constante vers cet objet, nous aurons certainement manqué le but de la vie, aurions-nous réussi dans tout le reste.

A l'époque où nous vivons, plus qu'à toute autre peut-être, il est indispensable que le jeune homme instruit, destiné à vivre dans le monde, connaisse à fond sa religion, s'il veut conserver sa foi et être en état de la défendre avec honneur, quand cela devient nécessaire. C'est ce qu'ont fait d'ailleurs dans le passé, et ce que font encore de nos jours nombre d'hommes distingués qui, soit pour affermir leur foi, soit simplement dans le but d'étendre leurs connaissances, s'adonnent à des sujets d'études qui sont la base et le fondement du Christianisme.

Au reste, a-t-on dit, étudier sa religion avec les grands esprits qui ont traité de ce sujet, tels que Pascal, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, et d'autres encore, avec la sainte Écriture surtout, c'est s'ouvrir les plus grands horizons ; c'est appliquer sa pensée aux questions les plus belles et les plus hautes.

***

Après l'étude de la Religion, on doit d'abord donner son attention aux sciences qui se rapportent directement à la profession qu'on a embrassée. Celui qui est chargé de l'administration des affaires de l'État et de veiller au bien-être de la nation, étudiera, entre autres choses, l'économie politique. Le financier, le négociant, l'industriel, l'ouvrier même, liront avec fruit des ouvrages spéciaux ayant trait aux choses de leur état.

D'ailleurs, nous vivons dans un temps où il faut que chacun sache et apprenne quelque chose, ne serait-ce que pour le plaisir de la conversation et de l'échange des idées. Mais, on ne peut trop s'en convaincre, ce qui est particulièrement important pour le jeune homme de nos jours, c'est de se rappeler qu'il se créera une carrière d'autant plus honorable qu'il sera plus instruit et mieux renseigné.

Dans notre pays, comme ailleurs, malheureusement, un trop grand nombre, en quittant le collège, répètent, avec un soupir d'une évidente satisfaction, que *leurs études sont finies*, et la plupart du temps ils s'en tiennent là ; on dirait qu'ils éprouvent pour tout travail ultérieur une répugnance insurmontable. Beaucoup d'entre eux pourtant pourraient bien répéter avec Charles Nodier : « Quand je sortis du collège, dit-il, j'avais heureusement appris ce qu'on y apprend rarement, j'avais appris que je ne savais rien ».

Chez les jeunes gens qui mettent ainsi de côté tout travail intellectuel, une fois leurs classes terminées, ils perdent le fruit de leurs premières études, leurs facultés mentales s'alourdissent, le caractère s'abaisse, et sur la fin de leur vie ils se voient devancés, et de beaucoup, par les courageux, les vaillants, qui ont continué à agrandir le cercle de leurs connaissances par de fortes études.

Les professeurs, en nous initiant aux différentes branches des connaissances humaines, nous ont servi de guides, nous ont indiqué la marche à suivre; mais là ne doivent pas se borner nos efforts. Aussi le célèbre chancelier d'Aguesseau écrivait à son fils, qui venait de terminer son cours : « Ne croyez pas avoir tout fait, parce que vous avez fini heu-

reusement le cours de vos premières études ; un plus grand travail doit succéder, une plus longue carrière s'ouvre devant vous. Tout ce que vous avez fait jusqu'à présent n'est encore qu'un degré ou une préparation pour vous élever à des études d'un ordre supérieur ».

***

Pour le jeune homme qui a quelques loisirs, pour celui surtout qui a eu l'avantage de suivre un cours classique, le seul propre à former une intelligence complète et bien ordonnée, les études littéraires sont bien celles qui offrent le plus d'attraits. Ce n'est pas pendant le temps que durent nos premières études que nous pouvons en saisir la portée, en apprécier la valeur, en goûter les vraies et profondes beautés ; il faut pour cela la raison et le développement intellectuel de l'âge mûr (1).

Par la littérature, on entend généralement la poésie, l'éloquence, la philosophie et l'histoire.

Les Grecs et les Latins, qui forment l'époque de la littérature ancienne, ont excellé dans ces divers genres. La littérature moderne s'est inspirée de leurs chefs-d'œuvre. « Pour sentir, pour goûter nos chefs-d'œuvre, écrivait M. Guisot, il faut avoir appris de bonne heure à sentir, à goûter les chefs-d'œuvre antiques, qui leur ont servi

(1) Au sujet de la *tradition classique*, M. Amédée Margerie, traitant de l'*Éducation scientifique et de l'Éducation littéraire*, dit que « Les études qui commencent à douze ans et se terminent à dix-huit ans ont pour but, non de faire des ingénieurs ou de faire des orateurs, mais de faire des hommes ; non de donner un état aux jeunes gens, mais de former leur jugement, d'élever leur esprit à ce niveau auquel les classes éclairées d'une nation doivent toujours se tenir sous peine d'abdiquer, enfin d'aider l'éducation morale à former leur caractère. C'est à ce grand objet qu'il les faut approprier, laissant aux écoles professionnelles le soin de tourner leurs facultés vers une carrière spéciale après qu'elles auront reçu du collège ce développement large et libéral qui fait l'homme bien élevé ».

de modèles. Toutes les fois qu'un public étranger à la connaissance de l'antiquité a envahi le monde littéraire, la littérature nationale s'est corrompue ».

Pour acquérir toutefois une connaissance de l'ensemble des monuments de la pensée humaine, on lira aussi les grands maîtres de la littérature moderne. La littérature moderne offre un vaste champ de lectures variées et des plus attachantes.

« Le docteur Blair, après avoir remarqué qu'à certaines époques de l'histoire, la nature semble avoir fait un effort extraordinaire pour produire à la fois les plus beaux génies en tous genres, ajoute : « On distingue surtout trois de ces siècles heu» reux : le premier est le plus beau siècle de la » Grèce, qui commença vers le temps de la guerre » du Péloponèse et s'étendit jusqu'au règne d'Alex» andre-le-Grand. Dans cette période (avant la» quelle Homère et Hésiode avaient déjà paru) » brillèrent Hérodote, Thucydide, Xénophon, So» crate, Platon, Aristote, Théophraste, Démosthè» ne, Eschine, Lysias, Isocrate, Pindare, Eschyle, » Euripide, Sophocle, Aristophane, Ménandre, Ana» créon, Théocrite », — auxquels il faut ajouter Ésope, Lucien, Plutarque, et plus tard les grands noms de saint Jean-Chrysostome, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, etc. — « Le second » de ces siècles est celui de Rome, compris sous » les règnes de Jules César et d'Auguste : il nous » offre Catulle, Lucrèce, Térence, Virgile, Properce, » Horace, César, Cicéron, Tite-Live, Phèdre, Sal» luste, Varron », — auxquels il faut ajouter Cornélius Népos, Sénèque, Juvénal, Pline et Tacite. — « Le troisième enfin est le siècle de Louis XIV, » pendant lequel fleurirent en France Descartes, » Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, » J.-B. Rousseau, Bossuet, Fénelon, Fleury, Bour-

» daloue, Massillon, Pascal, Malebranche, La Bruyè-
» re, Madame de Sévigné »...

» Les hommes de génie qui ont illustré ces siècles, ont eu des facultés éminentes : une noble et riche imagination, une vive et délicate sensibilité, mais gouvernés par une haute et puissante raison ; et c'est pour cela qu'ils ont eu du génie ; et c'est là ce qui a donné à leurs œuvres cette beauté de forme qui en fait les éternels modèles de l'art d'écrire, et marqué les littératures classiques de ces grands caractères qu'on ne peut leur disputer (1) ».

Ce sont bien là les auteurs qu'il faut lire et relire, si l'on veut vraiment se former un bon goût en littérature, un jugement juste et élever son esprit à la contemplation la plus parfaite du beau et du vrai.

Il est également constant que la lecture assidue de ces grands écrivains dégoûte des lectures malsaines ; en effet, tout ce que le cœur de l'homme peut ressentir de plus noble, de plus pur et de plus élevé est renfermé dans les œuvres de ces incomparables génies, et un de leurs plus beaux privilèges est d'élever l'âme au-dessus des lieux communs et des vulgarités ordinaires de la vie. La meilleure règle à suivre est de lire, en fait de science, en général les livres les plus nouveaux ; en littérature, les plus anciens.

Les littératures étrangères sont encore une source féconde de lectures instructives et de plaisirs pour l'esprit.

Si, des peuples modernes, la France est celui qui a produit le plus grand nombre d'hommes illustres dans les différentes branches du savoir humain, les autres peuples ont aussi de grands noms à présenter à notre admiration, et, chacune

(1) Mgr Dupanloup, *De la haute Éducation intellectuelle.*

de ces littératures étant l'expression du caractère et des mœurs du peuple qu'elle représente, forme un cadre d'études variées des plus instructives.

***

Mais, comme il faut avant tout être de son temps, il est nécessaire de connaître la littérature contemporaine et le mouvement intellectuel de notre époque, si féconde en productions de tous genres et en inventions extraordinaires.

Avec notre siècle, l'esprit humain pénètre dans des horizons nouveaux, le domaine scientifique s'élargit et plusieurs sciences nouvelles voient le jour. La littérature légère se multiplie sous toutes les formes. On ne veut plus se contenter des sentiers battus ; une révolution s'opère dans la littérature proprement dite, et Victor Hugo devient chef de l'école romantique.

Saluons d'abord, parmi les célébrités du dix-neuvième siècle, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, Madame de Staël, de Maistre, Louis Veuillot, Thiers, Michelet, Aug. Thierry, Lacordaire, Ravignan, Montalembert, Ozanam, Sainte-Beuve, Jules Janin, P. L. Courier, de Bonald, Guizot, Villemain, Pontmartin, Ampère, Marmier, Rameau, Octave Feuillet, Mérimée, Charles Nodier, Auguste Nicolas, Jules Verne, Paul Féval, et d'autres encore, sans compter les excellents auteurs de notre pays : les Garneau, les de Gaspé, les Casgrain, les Ferland, les Routhier, les Sulte, les David, les Chauveau, les Fréchette, les Faucher de Saint-Maurice, les Gagnon (Ernest), les Lemoine, les Buies, les Roy, les Marmette, les Legendre, les DeCelles, les LeMay, les Chapman, les Dionne, etc.

Mais à côté de ces bons auteurs, parmi les

œuvres desquels il est même bon de faire un choix, il existe une foule de gens qui, peu soucieux de la considération qu'ils se doivent à eux-mêmes et aux autres, font de la littérature un métier, dont la plume ne respecte ni la religion, ni les mœurs, pas même les convenances sociales, et dont le mauvais goût littéraire, chez quelques-uns d'entre eux, le dispute à la crudité des expressions et à un réalisme révoltant. « Ce n'est point assez, dit un écrivain et critique contemporain, de dépeindre les situations les plus scabreuses et les plus répugnantes de la vie, les auteurs, même les plus éminents, jugent nécessaire d'employer des idées et des expressions qu'aucun d'eux ne répéterait sans s'en excuser dans l'intimité la plus absolue, afin de s'attirer les regards du public (1) ».

Je sais fort bien toutes les raisons que l'on donne, tous les prétextes que l'on allègue pour excuser, justifier même ce genre de littérature ; mais il n'en est pas moins vrai que ces écrivains ne semblent pas connaître ou qu'ils méprisent la saine conception de l'esthétique, et on ne lit pas plus impunément leurs ouvrages qu'on ne fréquente sans danger la société des hommes dénués de prin-

(1) Le même auteur, parlant des coryphées du *naturalisme* français et de ce qui constitue le thème habituel de leurs romans, ajoute : « Après avoir fait plusieurs remarques sur ce sujet, je suis arrivé à me convaincre d'une triste vérité ; c'est que, derrière les fameuses théories qu'ils ont inventées pour mieux défendre leurs excès, ils dissimulent une préoccupation sordide, et que cette effronterie provient non d'un système absurde, mais d'une préméditation commerciale. En somme, il est certain que les livres où abondent les descriptions brutales et les discours obscènes se vendent beaucoup mieux que ceux où la décence est respectée ». Il qualifie cette prédilection de l'école naturaliste française de traiter, presque exclusivement, un sujet qui est un outrage au sens moral, de « manie singulière, manie que, par bonheur, ajoute-t-il, les auteurs des différents pays ont évité jusqu'à cette heure ».

REVUE BRITANNIQUE, Paris, t. VI, 1893, A. P. Valdès, *Psychologie Littéraire, — Critique.*

cipes et de vertu. Le témoignage des faits et l'expérience de la vie ne prouvent que trop que la lecture de pareils livres, outre la perte de temps qu'elle entraîne, produit toujours un effet dangereux, quelquefois déplorable, sur le cœur et l'esprit ; elle égare aussi le jugement, l'humanité y étant souvent représentée sous de fausses couleurs, d'après des types étranges, exceptionnels ou monstrueux, ou encore simplement et purement comme la dernière manifestation du développement animal, sans aucun des éléments spirituels propres à l'homme. Un poète du paganisme disait que « ce sont les mauvais discours et les mauvais livres qui corrompent les bonnes mœurs ». Ces paroles sont aussi vraies aujourd'hui qu'elles l'étaient alors, les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets.

***

Il ne serait pas juste cependant de proscrire tous les romans indistinctement. Il y en a de bien pensés et de bien écrits, où l'honnêteté et la vertu sont scrupuleusement respectées, et dont la lecture laisse en nous une salutaire influence. Il faut même de temps à autre délasser notre esprit par une lecture récréative ; l'esprit ne peut être toujours tendu par des études absorbantes ; il faut quelques lectures d'agrément pour éviter la lassitude. Aussi les auteurs attrayants ne manquent pas à celui qui veut en même temps se récréer et s'instruire.

Outre les romans proprement dits, on peut ranger, comme lecture récréative, les livres d'histoire, les biographies des grands hommes, les récits de voyages, les descriptions ou tableaux de mœurs des différents peuples, etc.

Mais on ne saurait trop le répéter, la vie est si

courte, nous avons tant de choses à apprendre, les sciences ont tant de secrets à nous livrer et nous avons si peu d'heures à consacrer à l'étude, qu'il est vraiment fâcheux pour un jeune homme soucieux de son avenir, quelque carrière qu'il ait embrassée, de perdre un temps si précieux en des lectures de pur agrément ou en amusements frivoles.

***

A nous surtout, jeunes gens de ce pays, sur le courage et le patriotisme de qui notre nationalité, dont l'avenir doit nous être si cher, fonde de si belles espérances, quelle est l'étude qui requiert davantage notre attention, celle qui convient le plus à notre état de société ? Une voix autrement autorisée que la mienne va nous l'apprendre, celle d'un publiciste distingué, d'un éminent Canadien : feu M. Étienne Parent.

Dans une conférence qu'il donnait devant l'Institut Canadien de Montréal, en 1846, après avoir déploré le malheur de voir la jeunesse instruite de ce pays embrasser, en bien trop grand nombre les professions libérales, ce qui devient une cause de faiblesse et d'épuisement pour le maintien de notre nationalité, de préférence aux carrières de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, qui seraient pour nous les éléments de la puissance et de l'influence sociale au milieu des races rivales où nous vivons, il appuie longuement sur la nécessité d'étudier l'économie politique, c'est-à-dire cette science qui traite du bien-être des peuples, de la formation, de la répartition et de la consommation des richesses, qui embrasse la législation toute entière de la finance et du commerce, science enfin de progrès par excellence.

« Une pareille matière, à mon humble avis, dit-il,

vaudrait bien les romans et nouvelles, plus ou moins frivoles, que nous débitent à la brasse certains journaux du pays. Il faut à une population comme la nôtre des lectures utiles et instructives. Et comme le Journal périodique est devenu le livre du peuple, la seule voie à peu près par laquelle il puisse s'éclairer sur ses intérêts matériels, n'est-il pas déplorable de voir nos journaux se remplir de morceaux de littérature légère, pâture apprêtée pour les esprits oisifs et blasés d'une civilisation rendue à son terme ? Quel profit peut retirer, des œuvres des feuilletonistes européens, une population comme la nôtre, qui a des forêts à défricher, des champs à améliorer, des fabriques de toutes sortes à établir, des améliorations de tout genre à accomplir ; une population, en un mot, dont la mission est de faire de sa part d'héritage sur le continent américain, ce que les Anglais et les Français ont fait de l'Angleterre et de la France, et ce que nos voisins font si bien sur ce continent d'Amérique ? Avouez-le, messieurs les journalistes, ce ne sera pas avec le menu fretin du feuilletonisme européen, que vous nous aiderez à accomplir ce grand œuvre de civilisation. Bien au contraire, ces productions prestigieuses, toutes pétillantes d'esprit, écrites dans un style étudié, ornées de tous les charmes de l'imagination, ne feront que nous envirer, et nous arrêter sur la route, semblables aux sirènes de la fable dont la voix enchanteresse paralysait le voyageur imprudent qui s'approchait de leur retraite.

» Quel est le jeune Canadien qui, en prenant pour le lire un des romans du jour, puisse, la main sur la conscience, se dire qu'il ne saurait employer son temps plus utilement pour lui-même et pour son pays ?

» Si j'avais un jeune ami studieux, doué de talents convenables, plein d'ardeur et de ces nobles aspirations qui portent aux grandes choses, qui eût la volonté et les moyens de se dévouer au bonheur de ses compatriotes dans la carrière politique, tout en travaillant à sa propre gloire et à son avantage particulier, je crois que, s'il me demandait mon avis sur ce qu'il devrait étudier de préférence et avant tout, je lui dirais : Étudiez l'économie politique. Car je pense qu'après avoir réfléchi sur la position et les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, chacun sera d'avis qu'un homme qui veut faire sa marque en ce pays, a besoin d'un grand fonds de connaissances en économie politique.

» Au reste, ajoute-t-il, quel que soit le sort que nous réserve l'avenir, sachons nous en rendre dignes, s'il doit être bon ; et s'il doit être mauvais, faisons en sorte de ne pas l'avoir mérité : tel est le devoir de chaque génération, de chaque individu. Et ce devoir nous le remplirons en entretenant dans nos cœurs le feu sacré d'une noble émulation, qui nous fera nous maintenir en tout et dans tous les temps au niveau des populations qui nous environnent ».

Rappelons-nous souvent le sage conseil, la patriotique supplication de ce grand et dévoué citoyen qui a eu tant à cœur l'avenir de ses compatriotes.

Outre l'économie politique, dont l'étude est indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'administration des affaires publiques, s'ils veulent se mettre en état de rendre des services efficaces à leur pays, il y a encore d'autres sciences dont la possession contribuerait à assurer à notre nationalité l'influence et l'honneur dont elle doit jouir. Chacun là-dessus doit mesurer sa tâche suivant ses aptitu-

des, ses goûts particuliers et les circonstances où il se trouve placé ; quelques efforts, une tentative sérieuse dans cette voie, nous feront bientôt connaître ce dont nous sommes capables, nous révèleront la « vocation de notre esprit ». Quelle douce satisfaction pour tout cœur susceptible de nobles sentiments de pouvoir se rendre le témoignage qu'il contribue, dans la mesure de ses forces, à la gloire et au progrès bien entendu de sa patrie !

Naturellement, je suis un de ceux qui ont foi dans le maintien de notre race comme nation distincte, et je ne crains pas de dire que l'avenir est à nous, à condition toutefois que nous soyons courageux au travail, remplis de cet esprit d'union et de dévouement sans lequel on n'édifie rien de noble ni de durable, et que nous conservions enfin, pardessus tout et en toutes circonstances, le respect de notre religion et de notre langue. Le mérite d'un peuple n'est en définitive que le mérite des individus qui le composent.

Un gouverneur anglais de cette colonie, lord Dufferin, exprimait un jour l'espoir que le peuple canadien-français remplirait en Amérique le même rôle que la France a joué en Europe. Faisons en sorte que cet espoir se réalise ; mais, pour cela, on ne saurait trop le répéter, il faut de l'énergie, du dévouement et l'amour du travail.

II

LE TRAVAIL

Aucun chemin de fleur ne conduit à la gloire !
LA FONTAINE

Ah ! voilà le grand moyen des gens de bonne volonté ! voilà le levier qui sert à accomplir des miracles !

La grande loi du travail est non seulement un devoir de conscience, mais elle constitue un des

éléments essentiels, indispensables du bonheur de l'homme ; surtout n'oublions jamais que notre bien-être et notre avancement dans le monde seront toujours en proportion de nos efforts, des soins que nous apporterons à cultiver nos facultés, à développer, à contrôler nos aptitudes, et qu'il n'y a que le courageux accomplissement du devoir qui soit la source de tout véritable bonheur.

« Aide-toi et le ciel t'aidera », est une maxime dont la vérité est démontrée par l'expérience de tous les jours. On ne peut rien produire de durable et digne d'être admiré sans un travail constant et assidu. *Les dieux*, dit le poète, *ont placé le travail et la peine sur la voie qui conduit aux Champs-Élysées.* Nulle distinction honorable, dans quelque carrière que ce soit, ne peut être obtenue qu'au prix des plus grands efforts. Cela est ennuyeux, pénible même pour la nature, pour qui le repos est chose si agréable. Que voulez-vous ? Le succès, la renommée ne s'achètent qu'à ce prix ; l'excellence n'est jamais le fait de l'oisiveté, mais la récompense du travail. Le succès, dit un contemporain, est une plante rare et frêle qui demande, pour fleurir et surtout pour refleurir, beaucoup de soin et de souci. « Il n'y a pas de chemin royal pour parvenir à la science », disait autrefois Euclide au roi Pharaon, qui lui demandait s'il n'y avait pas de méthode plus facile que celle dont il se servait pour enseigner la géométrie.

C'est un fait bien établi que l'oisiveté épuise beaucoup plus que le travail ; elle énerve l'âme et neutralise les plus belles facultés de l'intelligence. Non seulement les facultés qu'on ne cultive pas ne produisent rien, mais elles se rouillent et dépérissent, et, insensiblement, le caractère s'abaisse et s'annule.

« Je n'ai jamais compris, s'écriait le P. Lacordaire, que les hommes riches pussent s'ennuyer avec le secours d'une bibliothèque, ni même se pervertir. C'est l'oisiveté qui est la grande source de perversion, et la lecture, quoique peu fatigante, suffit pour éloigner l'oisiveté ». Il en est de même des nations comme des individus. Catulle faisait déjà remarquer de son temps que « l'oisiveté a perdu les plus grands monarques et les plus puissants empires ».

D'ailleurs, outre qu'une personne occupée laisse peu de prise aux suggestions dangereuses,

> Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse,
> Pour passer en repos une heureuse vieillesse.
>
> BOURSAULT

Le génie n'est nullement nécessaire pour arriver à la distinction ; il suffit pour cela de travailler et de *vouloir*. Le génie seul, sans l'application et l'amour du travail, ne peut amener de succès durable. Le génie, disait Buffon, c'est la patience ; c'est le pouvoir de faire des efforts. Cette humble faculté, disait Hugh Miller, qui lui-même dut sa réputation de savant géologue à la persévérance de ses recherches, cette humble faculté, la patience, peut, convenablement dirigée, conduire à des développements d'idées plus extraordinaires, que ceux même dont le génie est la source.

On demandait un jour à Newton qui, certes, était un esprit éminent, comment il était arrivé à faire ses découvertes : « En y pensant toujours », répondit-il tout simplement. Sa manière de travailler consistait à ne pas perdre de vue son sujet, et d'attendre que les premières lueurs, grandissant peu à peu, se changeassent en une pleine et éclatante lumière, et ce fut à son application et à sa persévérance qu'il dut sa grande réputation. Il

est de fait que les plus grands génies furent aussi les travailleurs les plus infatigables. Si nous avons de grands talents, le travail les perfectionnera ; il y suppléera, si nous n'avons que des capacités ordinaires.

Le travail ne doit pas être envisagé comme une épreuve, un châtiment, mais plutôt comme une bénédiction et une source de plaisir. « Être occupé, disait un poète, c'est être heureux ». « Le travail, répétait Mozart, est mon plus grand plaisir ». La richesse elle-même expose à tant de tentations, elle occasionne souvent la perte d'un temps si précieux, qu'il est même avantageux de débuter dans la vie avec des ressources relativement restreintes ; c'est quelquefois une des conditions essentielles du succès. « Si j'avais été riche, disait Lagrange, je ne serais probablement jamais devenu mathématicien ». D'ailleurs, celui pour qui la vie est trop facile, et qui obtient sans efforts la satisfaction de tous ses désirs, est souvent plus malheureux que celui qui travaille fort et vit pauvrement. Il lui faut, sous peine de mener une existence tourmentée, se créer des occupations, un besoin d'agir. L'ennui dévore l'homme inactif, l'homme frivole, et lui rend la vie insupportable ; étant né pour agir, la nature ne manque jamais de se venger, et bien cruellement parfois, sur celui qui viole cette loi. Un jour, Spinosa demandait à un de ses amis qui venait de perdre son frère, de quelle maladie celui-ci était mort : « De n'avoir rien à faire », lui répondit-il. — « Ah ! je le crois sans peine, s'écria le philosophe, car c'est bien assez pour tuer n'importe qui »... Le fait est que lorsqu'on cherche à *tuer le temps*, c'est lui qui finit par nous tuer.

Celui qui a beaucoup reçu, qui est né avec de

la fortune et qui a des loisirs, doit, plus que tout autre, s'occuper à quelque chose d'utile, tant pour lui-même que pour ses semblables. Si aucune classe particulière, aucun degré de la hiérarchie sociale ne peut réclamer comme lui appartenant les grands savants, les grands littérateurs, tous ceux enfin qui doivent leurs succès et leurs titres de noblesse à la vaillance de leur cœur, on ne peut nier cependant que les hommes qui illustrèrent le plus l'humanité sont sortis pour la plupart des conditions sociales les plus humbles. On a vu les plus pauvres parvenir aux premières positions, en dépit de mille difficultés, en apparence insurmontables, qui se sont présentés sur leur chemin. Ces difficultés même ont stimulé leur courage, et réveillé chez eux des facultés dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, et qui, sans cela, seraient probablement pour toujours demeurées à l'état latent. Il y a tant d'exemples d'obstacles ainsi surmontés et de triomphes ainsi obtenus qu'on peut bien dire avec raison : « Qu'avec de la volonté on vient à bout de tout ».

« Ce n'est pas en général des universités, mais des bouges de la misère, dit Isaac Taylor, que sortent les grands inventeurs qui révolutionnent l'industrie ; ils ne sont pas d'ordinaire vêtus de soie mais de bure, et sont plus souvent noirs de poussière et de fumée que parés de décorations brillantes ».

L'astronome Copernic était fils d'un boulanger, Képler d'un cabaretier, Newton d'un petit propriétaire, Laplace d'un pauvre paysan.

Chez les Grecs, Eschyle était fils d'un pauvre maître d'école. Chez les Romains, Horace eut pour père un esclave ; Virgile était fils d'un ouvrier en poterie ; Épictète, Térence et Phèdre étaient

d'abord esclaves. Shakespeare était fils d'un boucher ; Marmontel, Métastase, J.-B. Rousseau, Molière, eurent tous une origine très humble ; le père de l'illustre Franklin était fabriquant de chandelles ; celui de Christophe Colomb, cardeur de laine ; Abraham Lincoln, avant d'être président des États-Unis, était bûcheron ; sa femme lui ayant appris à lire et à écrire, il poursuivit ses études, se fit recevoir avocat, et finit par occuper la première place d'honneur qu'un Américain puisse envier. Horace Greely, né de parents pauvres, réussit avec peine à apprendre à lire suffisamment pour entrer, à l'âge de 14 ans, dans une imprimerie. Mais, pendant cinq années, sans interrompre son travail de chaque jour, il complète son éducation. Il emploie ses économies à acheter quelques livres qui sont ses seuls compagnons pendant de longues veilles ; puis il devient collaborateur de plusieurs journaux et revues. Il fonde enfin la *Tribune*, un des plus grands journaux des États-Unis. On calcule que ce qu'il a écrit pendant dix ans formerait cent cinquante volumes.

Le pape Adrien VI, dans sa jeunesse, étant trop pauvre pour se payer le luxe d'une chandelle, préparait ses leçons à la lueur des réverbères qui éclairaient les rues et les porches des églises, nous donnant par là un admirable exemple de patience et d'ardeur au travail.

Citons encore l'exemple de William Cobbett, célèbre publiciste anglais. Voici comment il nous raconte les débuts de sa carrière ; vous allez voir ce que peuvent faire la volonté et l'énergie du caractère.

« J'appris la grammaire, dit-il, étant simple soldat, à douze sous par jour. Le bord de mon lit dans une chambrée, au celui du lit du camp au corps

de garde, fut le seul siège que j'eusse pour étudier ; mon sac fut ma bibliothèque ; une planchette posée sur mes genoux, ma table à écrire ; et cette tâche ne me prit pas, à beaucoup près, un an de ma vie. Je n'avais de quoi acheter ni huile ni chandelle ; et en hiver il était rare que je pusse avoir d'autre lumière que celle du feu, et encore, à tour de rôle seulement. Si j'ai pu, dans de telles circonstances et sans parent ni ami pour me guider ou m'encourager, venir à bout de cette entreprise, y a-t-il une excuse qu'un jeune homme puisse invoquer, quelque pauvre qu'il soit, quelque surchargé de travail qu'il soit, quelque mal servi qu'il soit par les circonstances extérieures ? Quoique je fusse toujours mourant de faim, je ne pouvais acheter une plume ou une feuille de papier qu'en me privant d'une partie de ma nourriture. Je n'avais pas un moment que je pusse dire mien ; et il me fallait lire ou écrire au milieu des conversations, des rires, des chants et du tapage d'au moins une douzaine d'hommes insouciants, s'il en fut au monde, et cela juste au moment où ils étaient libres de tout contrôle. Ne vous figurez pas que les quelques centimes que me coûtaient de temps en temps mon encre, mes plumes ou mon papier fussent peu de chose. Un centime, hélas ! était une somme pour moi ! J'étais aussi grand que je le suis à présent. J'avais une excellente santé et je prenais beaucoup d'exercice. Tout l'argent qui ne se dépensait pas pour nous au marché montait à quatre sous par semaine pour chaque homme. Je me souviens, et comment pourrais-je l'oublier ! qu'un jour, un vendredi, je m'étais arrangé de manière à avoir, toutes dépenses payées, un sou de reste : je destinais ce sou à l'achat d'un hareng saur le lendemain matin. En me déshabillant le soir, — je souffrais de la

faim à un tel point que la vie m'était à charge, — je m'aperçus que j'avais perdu mon unique sou... Je me cachai la tête sous ma misérable couverture et pleurai comme un enfant ! Or, je le répète, si, dans de telles circonstances, j'ai pu entreprendre et mener à bien cette tâche, y a-t-il, peut-il y avoir, dans le monde entier, un jeune homme qui puisse trouver une excuse pour s'en exempter » ?

Voilà, certes, des actes de courage et d'énergie, communs autrefois, mais que notre siècle, énervé par la frivolité et les amusements, ne semble plus guère comprendre.

III

VALEUR DU TEMPS

Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps.
SAINT-LAMBERT

On ne peut attacher trop d'importance à la valeur du temps. Aucune richesse, aucun pouvoir ne peut nous rendre le temps perdu. Tous les regrets, tous les remords même qu'éprouvent plus tard ceux qui ont follement dissipé le temps de leur jeunesse, n'y peuvent rien. Tout est inutile, le temps, une fois perdu, est perdu pour toujours ; tant pis pour celui qui ne réfléchit pas, qui n'en apprécie pas la valeur. Le temps, c'est le roc sur lequel reposent tous nos succès dans la vie, c'est notre propriété, notre bien le plus précieux qui, laissé sans culture, ne produira rien, mais sera fertile en bons résultats pour celui qui saura en tirer parti.

Ces hommes éminents qui ont légué leur nom à la postérité, nous les admirons. En effet, il n'est pas de gloire plus grande que celle de se survivre dans l'estime et la mémoire des hommes soit par ses vertus, soit par les écrits qu'on laisse ou par

le souvenir de découvertes utiles à l'humanité. Eh bien ! n'oublions pas que plusieurs, un grand nombre même de ces hommes devenus illustres, ne possédaient aucune faculté extraordinaire ; il n'y a pas plus de mérite à cela que d'hériter d'une grande fortune ; seulement ils se distinguèrent par leur persistance au travail, une volonté énergique à surmonter les obstacles, et par l'emploi judicieux de toutes les heures de la journée. Essayons de les imiter, et nous serons nous-mêmes étonnés du résultat obtenu.

« Ni la joie, s'écrie mélancoliquement le grand poète Longfellow, ni la tristesse ne sont notre destinée. Notre but est d'agir pour que chaque lendemain nous trouve plus avancé que la veille. Toutes les vies des grands hommes nous font voir que nous pouvons rendre notre vie sublime, et en partant laisser derrière nous dans le sable du temps l'empreinte de nos pas ».

« La vie serait encore assez longue et suffisante pour mener à fin les plus grandes entreprises, disait un philosophe romain, si nous savions en employer tous les instants ».

Buffon regardait le temps comme un trésor illimité qui, une fois perdu, ne peut se recouvrer. Dans sa jeunesse, il ne passait pas pour quelqu'un qui promettait, mais ce fut au bon emploi du temps qu'il dut ses immenses travaux.

Le plus grand naturaliste du siècle, Cuvier, était si avare du temps, qu'il avait contracté l'habitude de prendre des notes dans le creux de sa main gauche ; il avoue lui-même que ce qui l'effrayait le plus dans tout le règne animal, c'était la nombreuse famille des Oisifs.

Alexis de Tocqueville, qui publia l'ouvrage si remarquable : *La Démocratie en Amérique*, ne dut

son avancement qu'à lui-même. La moindre perte de temps lui était importune. Le mauvais jour pour lui était le jour perdu ou mal employé. C'est lui-même qui a dit : « Ce monde appartient à l'énergie... Il n'y a jamais d'époque dans la vie où l'on puisse se reposer. Je compare l'homme en ce monde à un voyageur qui marche sans cesse vers une région de plus en plus froide, et qui est obligé de se remuer davantage à mesure qu'il va plus loin ».

Stephenson, l'inventeur de la locomotive, était ouvrier-mécanicien au début de sa carrière. A vingt ans il apprit à lire, puis étudia l'arithmétique et la géométrie pendant les instants de repos que lui laissait son service de nuit ; et les quelques heures de loisir qu'il passait à la maison, il les employait à étudier la mécanique. Il compte aujourd'hui parmi les bienfaiteurs de l'humanité, et il est devenu une des gloires les plus pures de notre siècle. Dernièrement encore, je lisais sa vie, et jamais œuvre d'imagination ne m'a plus ému.

On ne se figure pas à quels résultats on peut arriver en utilisant tous ses instants de loisir. Le chancelier d'Aguesseau écrivit tout un gros volume pendant les quelques minutes qui s'écoulaient chaque jour entre le moment où l'on annonçait que le dîner était servi et celui où l'on se mettait à table. Madame de Genlis composa de même plusieurs de ses charmants ouvrages en attendant chaque jour la princesse à qui elle donnait des leçons.

Un certain Stone est devenu un mathématicien distingué tout en travaillant à la journée comme jardinier. Le duc d'Argyle lui demandait un jour comment, lui, pauvre jardinier, était parvenu à une telle supériorité dans les sciences. « On n'a

besoin que de savoir les vingt-quatre lettres de l'alphabet... et de vouloir, pour apprendre le reste », fut sa réponse. Qui n'a pas entendu répéter, dans le monde des affaires surtout, cette fameuse maxime que *le temps c'est de l'argent ;* mais, ajoute un auteur fort estimable, c'est bien plus que cela en vérité, car si l'on sait en faire un bon usage, c'est la culture, l'amélioration de soi-même, la formation du caractère. Une heure que l'on abandonne chaque jour à l'indolence, ou à des riens pires que l'indolence, ferait en quelques années, si elle était consacrée au perfectionnement de soi-même, un sage d'un ignorant, et, employée à de bonnes œuvres, féconderait la vie d'un homme et ferait de son trépas une moisson d'actes méritoires.

IV

LA VOLONTÉ

Une volonté inflexible surmonte tout et l'emporte même sur le temps. CHATEAUBRIAND

Il est certain qu'un homme peut faire à peu près ce qu'il veut, s'il a de l'énergie et de la volonté. Avoir fermement résolu d'exécuter une chose, c'est en assurer l'accomplissement, ou peu s'en faut : c'est la moitié de la réussite. La volonté constante, ferme et bien dirigée est la plus grande force de la nature ; c'est tellement le cas qu'il suffit à certains malades de vouloir se bien porter pour se porter bien. Un des fils de Charles IX, roi de Suède, se trouvait un jour en présence d'un travail difficile : « Il le fera, il le fera », s'écrie le roi, en lui posant la main sur la tête, tellement il croyait en la puissance de la volonté.

Vouloir, dans bien des cas, c'est pouvoir.

A la fin du siècle dernier, le parlement anglais

ayant proposé une récompense de 20,000 livres sterling à celui qui inventerait une montre à équation (marquant à la fois le temps vrai et le temps moyen) pour la solution des longitudes, le célèbre Harrisson, qui n'était alors qu'un jeune garçon charpentier perdu au fond d'une province, entendant parler de la chose, se dit à lui-même : « Je veux gagner ce prix ». Il quitta à l'instant la scie et le rabot, se rendit à Londres, se fit ouvrier horloger, *travailla quarante ans*, et gagna le prix. — Il avait *voulu*.

On raconte le fait suivant d'un ouvrier charpentier. Il eut un jour à raboter certain siège de magistrat, et il s'acquitta de cette tâche avec un tel soin, qu'on lui en demanda la cause : « C'est, dit-il, pour trouver ce siège plus commode quand je viendrai m'y asseoir », et l'histoire ajoute, qu'en effet ce charpentier finit par se distinguer au point d'être appelé à s'asseoir sur ce siège comme magistrat.

Un homme remarquable par sa vertu disait souvent que « tout dans notre vie dépend de nous-mêmes, et que telle est la force de notre volonté, jointe à la grâce divine, que tout ce que nous voulons fermement et sérieusement devenir, nous le devenons ; nul ne désirant avec ardeur être humble, patient ou libéral, qui ne finisse par devenir tout cela ». Mais il faut, pour arriver à ce résultat, une volonté énergique, constante, qui se traduise en actions sans se laisser détourner du but que l'on s'était proposé d'atteindre. Les vagues désirs, les aspirations non définies, ne sont propres qu'à nous faire perdre un temps précieux. La clef du succès dans les diverses entreprises de la vie est la fermeté de propos et la volonté de travailler avec énergie et persévérance à surmonter les difficultés ; cela

sert mieux à un homme que l'éminence des talents. « Sire, disait un jour quelqu'un à Napoléon, les Alpes ne permettent pas le passage les troupes ». — « Il n'y aura plus d'Alpes », répondit le grand empereur, et de suite il ordonna la construction d'une route à travers les montagnes.

Le bon emploi du temps, le travail sérieux, soutenu par une volonté énergique, voilà les moyens qu'il faut prendre pour se perfectionner soi-même, pour compléter son éducation. Sans doute que, pour la plupart d'entre nous, il n'y a que la veillée que nous puissions consacrer à cette éducation de soi-même ; mais les heures employées de cette façon seront aussi utiles que les heures employées au travail de la journée nous sont profitables.

Ce n'est pas que je prétende que nous allons tous devenir des hommes marquants, des littérateurs ou des savants distingués ; toujours la grande majorité des hommes aura à vaquer aux occupations les plus prosaïques de la vie. Mais chercher par le travail et l'étude à acquérir de la sagesse, à enrichir son esprit, à se former le caractère, c'est travailler à son propre bonheur ; impossible de mieux placer son temps et sa peine.

D'ailleurs il en est de l'étude comme de toute autre entreprise : c'est le premier pas qui coûte. Cette amélioration de soi-même peut s'accomplir au milieu des occupations de la vie active, partout et toujours, dans le plus humble des villages comme au sein des plus grandes villes. Sans doute il y aura des difficultés à surmonter, surtout dans les commencements ; l'étude pourra d'abord nous paraître aride ; mais la contrainte que nous nous imposerons ne tardera pas à se changer en une douce habitude, qui nous entraînera et deviendra même une nécessité. Ce n'est, du reste, a-t-on dit avec

raison, qu'au sein des difficultés et des chagrins de toutes sortes que les plus grandes pensées, les plus grandes découvertes ont pris naissance et grandi ; et ce n'est qu'à grand'peine qu'elles ont fini par triompher.

Il peut arriver que la culture de notre intelligence ne conduise pas toujours à la fortune ; mais il n'en est pas moins vrai que l'habitude des lectures choisies sera toujours la source du plus grand plaisir et du plus profitable avancement. L'esprit finira par y goûter un charme réel. La pensée, en pénétrant dans de nouveaux horizons, acquerra de l'activité et de la force. Nous serons plus en état d'être utiles à nous-même, à la société et à notre pays. Nous deviendrons meilleurs, plus généreux, plus sympathiques envers nos semblables. L'enthousiasme, cet enivrement de l'âme, comme dit Madame de Staël, nous gagnera bientôt, et exercera sur toute notre conduite l'influence la plus heureuse. Porté sous sa généreuse impulsion, le cœur conservera sa première fraîcheur ; l'âme s'élèvera au-dessus des sentiments vulgaires et des calculs étroits de l'égoïsme, et goûtera davantage le plaisir du dévouement. De cette éducation naîtront un idéal plus élevé de tout ce qui fait le bonheur et la jouissance de la vie, un plus grand respect de soi-même et des autres, des idées d'ordre et de justice pour tout le monde, enfin, cette noblesse de caractère qui doit présider à toutes nos pensées et nos actions, et qui est le couronnement et la gloire de la vie.

EN TERRE BENITE

Jette aux vents du soir ton hymne triste et doux, ô ma cloche natale !... Sonne les morts, ces chers absents qu'on oublie à mesure que le temps s'éloigne. Conduis nos pas dans les jardins des sépulcres, et rappelle-nous qu'il y a là des amis qui reposent jusqu'au réveil des tombeaux.

.....

Il vous est sans doute arrivé plus d'une fois, comme à moi, de visiter les cimetières, soit pour faire une prière sur la tombe de ceux que nous avons aimés, soit pour laisser notre âme se pénétrer de graves et salutaires pensées.

Il est bon de songer de temps à autre à ceux qui nous ont précédés dans cette république des morts, et à la place que nous y occuperons un jour nous-mêmes.

Un sage de l'antiquité avait voulu que les tombeaux fussent déposés au centre même de la patrie, afin que leur présence inspirât aux vivants la modération et la vertu : la modération dans les plaisirs laquelle conduit à une heureuse vieillesse, et la pratique de la vertu qui nous assure le bonheur dans l'autre vie.

Souvent, ci-bas, nos sens sont abusés par des attraits trompeurs. Des ombres vaines et passagères fascinent notre imagination. L'âme, impatiente, avide de jouissances, prend des fantômes pour des réalités. Les richesses, les honneurs nous éblouissent, et les plaisirs se présentent à nous sous l'aspect le plus séduisant. Que d'efforts, parfois,

pour transmettre notre nom à la postérité, sans songer que :

« Chaque pas vers la gloire est un pas vers la mort » !

Un quart d'heure de réflexion dans un cimetière est bien propre à rectifier notre jugement sur les choses de la vie.

Ici le riche gît à côté du pauvre, le puissant et l'homme de renom à côté du faible et de l'inconnu. Les monuments pompeux que j'aperçois sur les tombes des premiers ne servent qu'à me faire sentir davantage le néant des grandeurs humaines. Ils ne peuvent rien pour le bonheur de ceux qu'ils recouvrent, et la solitude qui les entoure n'en est pas moins profonde. Le pauvre, dont la tombe n'a pour ornement qu'une simple croix de bois, ne dort pas pour cela d'un someil moins paisible. C'est que, une fois couchés là, nous sommes tous vraiment égaux, et le seul bien qui nous reste ayant une valeur réelle, ce sont les œuvres d'une vie vertueuse.

C'est ainsi que, l'esprit occupé de hautes pensées, je parcourais lentement diverses allées d'un cimetière, foulant peut-être dans un coin ignoré les cendres d'un inconnu dont la foule pauvreté comprima de bonne heure les élans de l'enthousiasme et d'un heureux génie, passant, un peu plus loin, devant la tombe d'un pauvre, qui aurait pu donner à sa patrie l'exemple du désintéressement et de nobles actions, s'il avait été favorisé de la fortune comme tel ou tel, dont l'existence stérile s'est écoulée dans un stupide égoïsme.

Cependant le jour finissait. Le soleil venait de disparaître à l'horizon ; un bandeau rougeâtre colorait à peine les sommets des Laurentides. Déjà je n'entendais plus au loin que de vagues échos.

Puis un silence profond succéda aux mille bruits de la nature. Le ciel était pur, l'air calme et serein. Des ombres futigives, enveloppant les objets d'une demi-obscurité, annonçaient l'approche de la nuit.

Continuant ma marche solitaire et guidé par la voix de l'amitié, j'arrivai, l'âme toute triste, à un endroit du cimetière où la terre, fraîchement remuée, indiquait qu'on y avait récemment déposé un cercueil. Ce cercueil contenait la dépouille mortelle d'une jeune personne chérie de sa famille, et vivement regrettée de tous ceux qui l'avaient connue.

Il y avait quatre jours qu'elle dormait là son dernier sommeil, ou plutôt qu'elle subissait cet intervalle de repos qui doit précéder le jour de la résurrection : car dans la terre nous déposons les corps, mais non l'espérance.

Qu'elle est consolante cette croyance du christianisme qui nous apprend que nos corps seront un jour réunis à nos âmes immortelles : Qu'il est doux de savoir que nous reverrons un jour ceux que nous pleurons ici-bas, après que nous aurons nous-mêmes subi l'épreuve de la mort ! Cette croyance ne serait-elle qu'une illusion, que nous devrions encore bénir la Providence de l'avoir inspirée aux hommes. Mais non, pour nous, chrétiens, cet espoir, qui fait tant de bien à l'âme, n'admet aucun doute, et nous savons bien qu'il se transformera un jour en réalité.

Cette certitude de notre immortalité, que la raison d'ailleurs nous démontre, tempère les amertumes de la vie et enlève à la mort une partie de ses horreurs.

C'est cette pensée seule qui pouvait désormais adoucir l'existence de ceux que cette jeune personne

laissait derrière elle, au foyer, où son départ avait créé un vide immense.

En peu d'années, années de deuil continuel, l'impitoyable mort, frappant à coups redoublés, n'épargnait ni l'aïeule, ni la mère, et, devançant le cours de la nature, faisait plusieurs autres victimes au sein de cette famille affligée. Elle-même enfin allait bientôt rejoindre dans un monde plus heureux ceux qui l'y avaient précédée. Elle n'était encore qu'à cet âge de la vie où l'imagination nous peint l'avenir sous les plus riantes couleurs ; mais elle n'avait pas hésité à se sacrifier aux circonstances nouvelles créées par tant d'épreuves, en remplaçant, auprès des survivants, sa mère dont elle avait tout le dévouement et la tendresse d'âme.

Souvent, depuis le jour où elle la perdit, on l'entendait répéter : « Mon existence est désormais toute tracée ; mes devoirs, mes joies sont ici, au foyer ; je dois encourager et réjouir mon père de ma présence et l'aider dans la surveillance et les soins à donner à ceux qui débutent dans la vie ». Et elle s'acquittait de tous ces emplois sans ostentation, mais avec un courage admirable. Elle ne repoussa jamais non plus la main qui se tendait vers elle, et plus d'un pauvre bénit aujourd'hui sa mémoire.

Enfin, elle se sentait heureuse du bonheur de tous ceux qu'embrassait son amitié, et trouvait toujours, à l'occasion, une bonne parole d'encouragement.

Qu'elle jouisse donc là-haut de la récompense promise à la persévérance dans le bien, et que ses vertus nous servent d'exemple dans les circonstances difficiles de la vie !

Que la terre où elle repose à côté des siens soit une terre deux fois sainte ! Que l'orme majes-

tueux qui ombrage leurs tombes les protège de l'orage et des ardeurs du soleil ! Que son ombre y entretienne une fraîcheur toujours nouvelle ! Que le zéphyr qui agite parfois son épais feuillage, y produise toujours ce murmure qui s'harmonise si bien avec les regrets de nos âmes ! Cette douce et plaintive mélodie doit plaire aux morts.

Et, sans doute, ô mon Dieu, qu'il y a parmi vos anges quelques-uns de ces esprits célestes qui savent compâtir à nos misères et à nos peines, et qui visitent quelquefois les cimetières. Permettez que leurs regards attendris s'arrêtent davantage sur les tombes des êtres qui nous sont chers, et qu'ils déposent à vos pieds les prières que nous faisons en leur faveur.

TABLE DES MATIERES

	Pages
Les Mound-Builders	15
De la civilisation toltèque	61
Le Vinland	73
Les Sagas	85
Christophe Colomb	91
Le tremblement de terre de 1663	111
Le mystère du lac Mistassini	137
Société des livres	195
En terre bénite	229

Universitas CANADIANA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003449864b

CE E 0061
.G3 1913
C01 GAGNON, ALPH ETUDES ARCHE
ACC# 1087059

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 04 09 02 7